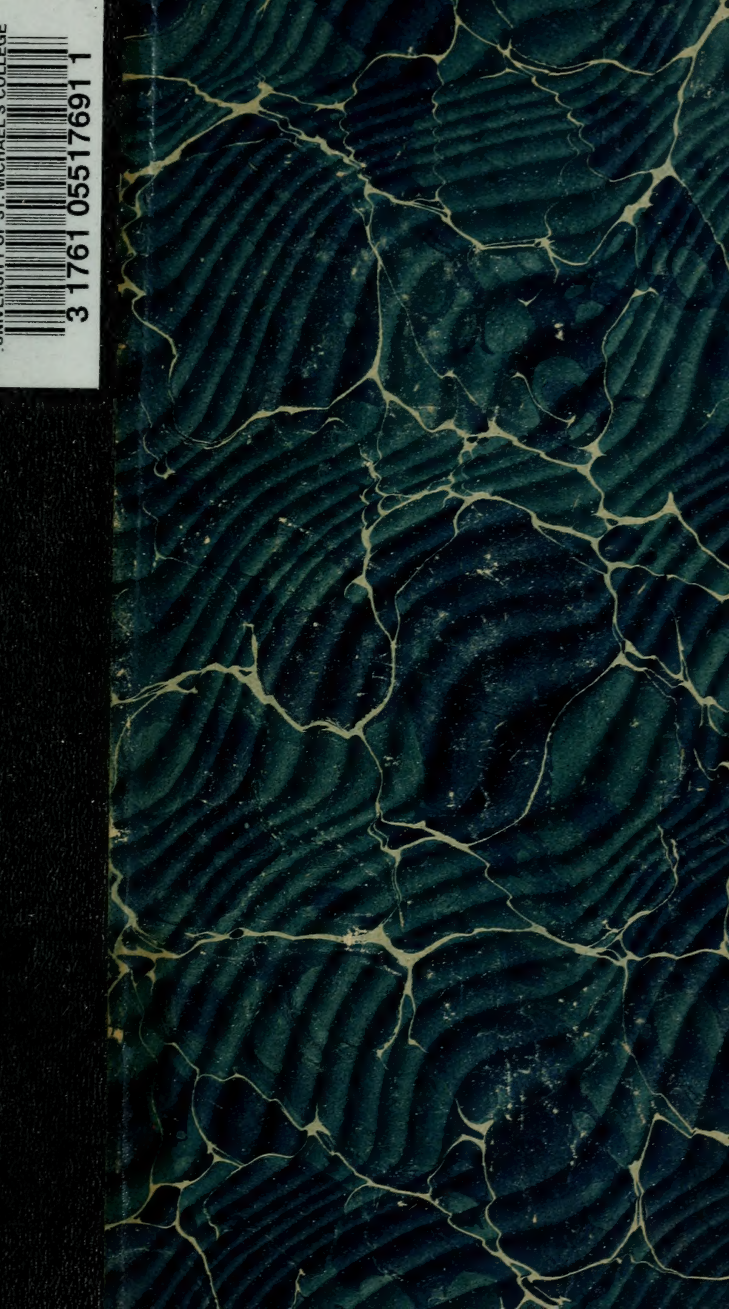
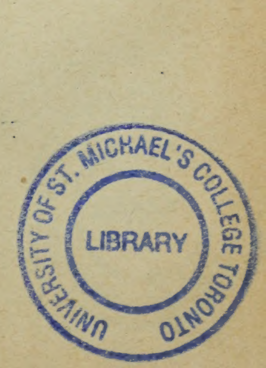

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 05517691 1



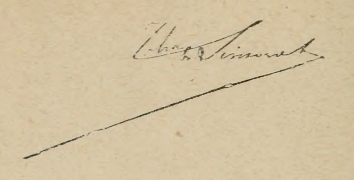


DOMINICALES

DU

CURÉ DE CAMPAGNE

I





1910

DOMINICALES

DU

CURÉ DE CAMPAGNE

INSTRUCTIONS SIMPLES ET PRATIQUES

POUR CHAQUE DIMANCHE DE L'ANNÉE

AVEC UNE HOMÉLIE

SUR L'ÉVANGILE DU JOUR

SUIVIES DE PLUSIEURS PANÉGYRIQUES ET DE SUJETS DE CIRCONSTANCE

PAR

L'Abbé JOUVE

Curé-Archiprêtre de Savines (Hautes-Alpes), auteur du *Missionnaire de la Campagne*, etc, etc.

TOME PREMIER

DIXIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

TOLRA ET M. SIMONET, ÉDITEURS

28, RUE D'ASSAS ET RUE DE VAUGIRARD, 76

1910

PRÉFACE

L'accueil si bienveillant fait au *Missionnaire de la Campagne* et à *notre Vie des Saints* nous a inspiré la pensée de compléter notre œuvre, afin d'être plus directement utile à ceux de nos confrères qui exercent, au milieu de nos populations rurales, non plus les fonctions de missionnaires, mais celles de pasteurs. Dans ce but nous leur donnons, dans ces *Dominicales*, une série d'homélies et d'instructions pour tous les dimanches de l'année.

L'évangile du jour sert de base et à l'homélie et à l'instruction ; l'une le développe en entier, l'autre n'en explique qu'un passage. Cette der-

nière n'est quelquefois qu'indiquée, mais le prédicateur en trouvera toujours le développement dans le *Missionnaire*.

Ces homélies et ces instructions, suivies de plusieurs panégyriques et de divers sujets de circonstance, sont écrites comme nos œuvres précédentes, simplement et dans un langage à la portée de toutes les intelligences. Elles sont dogmatiques à l'occasion, mais elles sont surtout pratiques, visant à amener les auditeurs à l'accomplissement des devoirs de la vie chrétienne.

Si nous ne nous faisons illusion, les prédicateurs trouveront également dans notre *Vie des Saints*, dans les réflexions et les plans de méditations qui les accompagnent de nombreux traits d'histoire et d'utiles matériaux pour composer ou perfectionner leurs instructions. Nous avons du reste élaboré cette œuvre avec le plus grand soin, et nous la recommandons en toute simplicité à nos vénérés confrères, heureux de participer ainsi au bien qu'ils feront eux-mêmes au milieu de nos populations des champs, et de

contribuer ainsi à leur conserver cette foi vive et agissante qui les caractérise.

Daignent le Seigneur Jésus et sa divine Mère, à qui nous dédions ce nouvel ouvrage, bénir notre pieux dessein et réaliser notre plus douce espérance.

Savines, le 15 août 1884, en la Fête de l'Assomption de la Sainte Vierge.

DOMINICALES

D'UN

CURÉ DE CAMPAGNE

PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT

ÉVANGILE

Jésus dit à ses disciples : « Il y aura des prodiges dans le soleil, dans la lune, et dans les étoiles. Les peuples de la terre seront dans la consternation, par le trouble que causera le bruit de la mer et des flots. Les hommes sècheront de frayeur dans l'attente de ce qui doit arriver à tout l'univers, car les vertus célestes seront ébranlées ; alors ils verront le Fils de l'homme sur une nuée, revêtu d'une grande puissance et d'une grande majesté. Lorsque ces choses commenceront à s'accomplir, levez la tête et regardez en haut, parce que le temps de votre rédemption approche. » Il leur proposa ensuite cette comparaison : « Voyez le figuier et les autres arbres. Lorsqu'ils commencent à pousser, vous reconnaissez que

l'été est proche : de même, lorsque vous verrez arriver ces choses, sachez que le royaume de Dieu est proche. Je vous dis en vérité que cette génération ne passera point que tout cela n'arrive. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. Prenez donc garde à vous ; de peur que vos cœurs ne s'appesantissent par l'excès des viandes et du vin, et par les soucis de cette vie et que ce jour ne vienne tout à coup vous surprendre ; car il enveloppera comme un filet tous ceux qui sont sur la face de la terre. Veillez donc, et priez en tout temps, afin d'être trouvés dignes d'éviter tous ces maux qui doivent arriver, et de paraître avec confiance devant le Fils de l'homme. » (Luc, XXI, 25-36.)

HOMÉLIE SUR LES SIGNES PRÉCURSEURS DU JUGEMENT UNIVERSEL

Et tunc videbunt Filium hominis venientem in nube, cum potestate magna et majestate. (Luc. XXI, 27.)

Alors ils verront le Fils de l'homme, qui viendra sur une nuée, avec une grande puissance et une grande majesté.

Mes Frères,

La vie présente est le champ de la liberté humaine. L'homme y court à droite ou à gauche selon ce qui lui plaît. Dieu le regarde, mais le laisse faire, se réservant de lui demander un jour un

compte rigoureux du bon ou mauvais usage de sa liberté.

Quand viendra ce jour de la justice divine? Nous n'en savons rien, car il est écrit que ni l'homme, ni l'ange, ni le Fils de l'homme lui-même ne connaissent ni le temps, ni l'heure où le Seigneur entrera en compte avec ses créatures. *Non est vestrum nosse tempora vel momenta. De die autem illa nemo scit neque angeli, neque Filium hominis, nisi solus Pater.*

Quelques signes néanmoins annonceront ce grand jour, jour de justice et de colère, de trouble et d'angoisse, de misère et de calamité. Apprenons à les connaître afin que nous attendions avec confiance, si nous sommes justes, mais que nous tremblions si nous sommes pécheurs ; car si d'un côté Dieu, par ces signes, veut nous donner un dernier avertissement, pour nous faire éviter le péché et échapper à la justice, selon cette parole du Prophète : *Dedisti metuentibus te significationem ut fugiant à facie arcûs ;* il veut d'un autre côté nous montrer par ce qu'il y a de terrible dans ces signes, combien grande et redoutable sera sa colère contre ceux qui auront méprisé ses avertissements et seront morts dans le péché.

Je me transporte en esprit à la fin des temps, à ces jours qui seront les derniers des jours, et je vois s'accomplir une à une toutes les prophéties qui annoncent les affreux malheurs, les épouvantables bouleversements qui seront comme l'agonie du genre humain. Quel spectacle !

D'abord, je vois paraître sur la scène de ce monde

qui penche vers sa ruine, un personnage en qui tout tient de l'extraordinaire, c'est l'Antéchrist, l'homme du péché, le fils de perdition.

Il est né à Babylone, la ville infâme ; il appartient par l'un de ses parents à la tribu de Dan, la seule qui, d'après saint Jean, n'a pas donné au ciel ses douze mille predestinés. Un crime lui a donné le jour et dans ses veines coule un mélange impie de sang chrétien et de sang juif. Son extraction est vile et son berceau déshonoré. Dès le sein de sa mère, il appartient au démon qui lui façonne un tempérament propre à tous les crimes, à toutes les abominations : *Cujus est adventus secundum operationem Satanæ* (S. PAUL, II *Tim.*, II, 9.)

Dès ses premières années, il devient entre les mains de Satan un prodige d'hypocrisie et de malice. Afin d'arriver plus facilement à séduire les peuples, il se couvre du manteau de la religion ; il feint un grand zèle pour la loi de Dieu ; il est humain, doux, pieux ; il paraît même tempérant, chaste et désintéressé ; mais au fond il est impie, cruel, cupide, ambitieux, dissolu et esclave de tous les vices. Il cache maintenant ce qu'il y a en lui de perversité et de corruption, mais quand il aura séduit les multitudes, quand il aura réussi à se faire proclamer roi et à se faire passer pour le vrai Christ, le vrai Messie, il jettera le masque et ne gardera plus de mesure. Il sera alors véritablement, comme le dit saint Paul : *Homo peccati, filius perditionis, ille iniquus*, l'homme de péché, le fils de perdition, le

méchant par excellence. « J'ai vu, dit saint Jean dans son Apocalipse, j'ai vu la bête venant des bords de la mer... Elle porte sur son front les noms du blasphème... Elle est semblable au léopard, et sa bouche est comme celle du lion. Et le dragon infernal lui a donné sa puissance, puissance formidable. La terre entière a été fascinée par la bête ; et ils ont adoré le dragon qui a donné son pouvoir à la bête, et ils ont adoré la bête, disant : Qui est semblable à la bête et qui pourra combattre contre elle ? *Quis similis bestiæ ? et quis poterit pugnare cum eâ ?*

« Il lui a été donné une bouche apte aux grands discours et aux blasphèmes ; et elle a proféré les blasphèmes contre Dieu, contre son nom, contre le tabernacle et contre ceux qui habitent le ciel... Et elle a fait des prodiges étonnants ; elle a pu même faire descendre le feu du ciel en présence d'une multitude d'hommes... Et l'un de ses ministres a séduit tout l'univers et décidé les hommes à se faire des images de la bête et à les porter dans leurs mains ou sur leur front, et tous, excepté ceux qui sont écrits dans le livre de vie, grands et petits, riches et pauvres, libres et esclaves se sont armés ou du caractère de la bête, ou de son nom, ou du nombre de son nom qui est six cent soixante-six. »

Voilà, mes frères, la vision de saint Jean à Pathmos. Elle nous fait voir dans un tableau saisissant ce que sera cet ennemi de Dieu et des hommes, à qui Satan aura communiqué toute sa puissance, toute son astuce, toute sa malice. A force de ruses

et d'hypocrisies, il a fasciné les peuples et surtout les Juifs, il s'est imposé comme le vrai Messie ; il a flatté les enfants d'Israël en leur promettant toutes sortes de biens temporels ; puis il a rétabli le temple et il y a placé l'idole de Maozim, c'est-à-dire le Dieu de la force ; il s'est fixé lui-même dans la maison de Dieu et il s'y est fait rendre les honneurs divins : *Extollitur suprà omne quod dicitur Deus, ità ut in templo Dei sedeat, ostendens se tanquàm sit Deus.* (II *Thess.*, II, 4.)

Maître de l'esprit et du cœur des Juifs, il en fait ses soldats, afin d'accroître son empire qui, dit-il, d'après les prophéties, doit s'étendre à tout l'univers. Il déclare la guerre aux monarques voisins et Dieu permet que la victoire lui reste. Dès lors, il ne garde plus de mesure ; il agrandit le champ de ses luttes et bientôt c'est sur toutes les contrées du globe qu'on rencontre ce prodige d'iniquité soufflant partout la guerre de la chair contre l'esprit, de l'erreur contre la vérité, de l'hérésie contre la foi, de l'apostasie contre la fidélité ; bientôt l'univers n'est qu'une sanglante arène où l'homme d'iniquité s'acharne contre le Christ, la bête contre l'Agneau. Tous les peuples apostasient et c'est à peine si les élus ne sont pas ébranlés.

Tant de défections ont amassé sur les peuples d'immenses trésors de colère ; le bras du Seigneur s'est levé pour frapper les coups de sa justice. Peuples, séchez de frayeur, voici venir le jour de la vengeance divine ; les foudres de l'Éternel vont

éclater. Malheur! malheur! de l'Orient et de l'Occident, du septentrion et du midi, je sens venir un vent brûlant, un vent de feu; c'est le souffle de la colère divine qui allume la guerre au cœur des rois et de leurs peuples.

L'homme d'iniquité a détruit partout les notions du droit et de la justice; le droit de la force a remplacé la force du droit; l'égoïsme et l'ambition sont les seules règles des nations. Dès lors, les intérêts se brouillent, les cœurs s'ulcèrent et ne respirent plus que haine et vengeance. La guerre s'allume, guerre terrible, guerre universelle, guerre impitoyable. Quelle horreur! Quel acharnement! Quelles cruautés!

Ce ne sont point des hommes qui luttent entre eux, ce sont des tigres altérés de sang et de carnage qui se déchirent. Le fer lui-même et le salpêtre semblent partager ces horribles dispositions des combattants; car l'un paraît ne jamais s'émousser et l'autre s'enflamme plus vite et lance avec plus de force les projectiles de mort. La terre n'est bientôt plus qu'un vaste champ jonché de cadavres et arrosé par des torrents de sang. Dans ce carnage affreux rien n'est respecté, rien n'est épargné. L'âge, le sexe, les conditions qui, en tout temps et en tout pays avaient pu efficacement demander merci, ne sont plus maintenant écoutés. Le vieillard est frappé sur le bord de sa tombe, la vierge dans sa solitude, le prêtre à l'autel, l'enfant entre les bras de sa mère ou même dans son sein. Plus de pitié! plus de miséricorde! Rien ne saurait trouver grâce

devant la férocité de ces hommes transformés en tigres. L'innocence, la candeur, la faiblesse, une tête blanchie par les ans, un caractère auguste et sacré sont impuissants à désarmer la verge de ces barbares qui ne savent plus hurler que ces mots : Du sang ! du sang !

Eh ! bien, ils l'ont ce sang qu'ils demandent, ils l'ont par torrents, mais comme si ce n'était point encore assez, ils y ajoutent le leur : ne trouvant plus à égorger dans les camps ennemis, ils s'égorgèrent entre eux.

Cependant le bruit des armes a cessé, l'airain ne tonne plus et n'ébranle plus les vallées ; partout règne un morne silence, un silence de mort. Quelques milliers de victimes échappées aux fureurs de la guerre se montrent çà et là sur la surface du globe ensanglanté. Elles lèvent les yeux vers le Ciel, comme pour le remercier de les avoir protégées, mais hélas ! leur prière n'est pas achevée que déjà surgit sur le monde un autre fléau non moins cruel. De ce vaste champ de mort couvert de cadavres en dissolution, s'élèvent de noires et fétides exhalaisons, c'est l'odeur du sang et de la putréfaction. Ces émanations délétères empoisonnent l'air qui, dès lors, cesse d'être une source de vie pour devenir un principe de mort. Aussi bientôt on ne rencontre partout que des êtres chancelants, en proie à d'affreuse tortures qui les emportent en quelques heures. La peste se promène ainsi dans le monde, non moins homicide que la

guerre. Et comme si ce n'était assez de ce fléau pour arracher le dernier souffle de vie au petit nombre de mortels qui survivent, voici la famine avec toutes ses horreurs.

Tandis qu'elle arrosait le globe par des flots de sang, la guerre dévastait les campagnes, transformait les champs de blé en champs de mort et ne laissait pas au laboureur le temps de confier à la terre une nouvelle semence. Aussi maintenant l'on n'entend plus que les cris de la faim. On dispute aux vils animaux leur immonde nourriture et toute chair, quelle qu'elle soit, devient un aliment sapide. L'homem va même jusqu'à jeter sur les membres de son semblable un regard de convoitise. L'enfant, rendu cruel par la faim, déchire le sein de sa mère, et celle-ci meurt un instant après, si elle n'est assez barbare pour étouffer dans ses mains celui qu'elle a porté dans son sein et lui redemander le sang qu'elle vient de lui donner. Oh ! malheur, alors, malheur aux femmes qui allaiteront ; malheur à celles dont les entrailles seront fécondes : *Vœ autem prægnantibus et nutrientibus in illis diebus !*

Enfin l'heure de l'agonie va sonner. Tourmentée par les abîmes de feu qu'elle renferme dans son sein, la terre tremble comme une feuille de peuplier agitée par le vent ; elle entr'ouvre à chaque pas des gouffres profonds, engloutit les derniers de ses maîtres, et l'univers semble vouloir expirer avec son roi.

Les vents déchaînés excitent partout les plus

affreuses tempêtes ; la mer rugit comme un lion furieux ; dans sa rage elle élève ses flots jusques aux nues et la précipite soudain dans les abîmes ou les brise contre les rochers du rivage. Le soleil s'enveloppe d'un crêpe de nuages sombres, la lune devient rouge de sang, les étoiles sortent de leur orbite et se précipitent en tourbillons à travers les cieux ; mille et mille éclairs sillonnent les airs ; le tonnerre gronde dans les profondeurs de l'espace.

Au milieu de ce bouleversement général, un ange descend du ciel et, au nom de l'Éternel, jure ce serment effroyable : « Désormais il n'y aura plus de temps. *Tempus non erit ampliùs.* » Soudain un fleuve de feu envahit la terre entière qui n'est bientôt plus qu'un monceau de cendres. Les jours de l'homme sont passés, le jour de Dieu commence.

Mes frères, nous ne verrons pas ces terribles choses, mais nous ne devons pas moins en faire notre profit; car elles nous disent combien redoutable sera la justice divine au moment où elle entrera en compte avec ses créatures. Selon le conseil de l'Apôtre, préparons nos cœurs à ce grand événement; prenons garde qu'ils s'appesantissent dans l'ivresse, la sensualité et les sollicitudes de cette vie. Veillons et prions, afin que nous soyons trouvés dignes d'échapper à ces rigueurs et de nous présenter avec confiance au tribunal du Fils de l'homme : *Vigilate utique, omni tempore orantes ut digni habeamini fugere ista omnia, quæ futura sunt, et stare antè Filium hominis.*

POUR LE MÊME DIMANCHE

JUGEMENT UNIVERSEL

Illuminabit abscondita tenebrarum et tunc laus erit unicuique à Deo.
(I Corinth., IV. 5.)

Mes Frères,

Ces paroles annoncent le terrible événement qui mettra fin à tous les événements, le jour après lequel il n'y aura plus de jours et qui fermera, à tout jamais, l'ère des incessantes révolutions qui bouleversent la figure transitoire de ce monde.

Universelle dans son étendue, éternelle dans sa durée, cette dernière transformation sera terrifiante dans son exécution. Ce sera le jour de la suprême justice, le jour des grandes assises où l'humanité tout entière sera citée au tribunal du Souverain Juge. Jour de calamité et de désespoir pour le plus grand nombre, jour de paix et de bonheur pour quelques-uns seulement ; l'attente des justes, la terreur des méchants, le jour décisif de la destinée de tous.

La pensée de ce jour terrible rendait les premiers chrétiens patients dans la persécution, joyeux dans

les souffrances, fiers dans les opprobres. Elle faisait la force des martyrs, la constance des vierges, la ferveur des anachorètes; elle fait aujourd'hui encore le missionnaire et la sœur de charité; puisse-t-elle faire de vous tous de parfaits chrétiens. C'est dans ce but que je viens vous aider à la méditer.

I

Il y aura à la fin du monde un jugement général. C'est l'Évangile qui nous l'enseigne. « Le Fils de l'homme doit venir dans la gloire de son Père, escorté de ses anges (Chap. XVI, ℣. 7), et alors il rendra à chacun selon ses œuvres. *Filius enim hominis venturus est in gloria Patris, cum angelis suis ; et tunc reddet unicuique secundum opera ejus.* Plus loin : *Tunc parebit signum Filii hominis* (Chap. XXVI, ℣ 30, 71) *in cœlo, et tunc plangent omnes tribus terræ ; et videbunt Filium hominis venientem in nubibus cœli cum virtute multâ et majestate. — Et mittet angelos suos cum tubâ et voce magnâ, et congregabunt electos ejus à quatuor ventis...* Et un peu plus loin encore : *Cùm autem venerit Filius hominis in majestate suâ, et omnes angeli cum eo, tunc sedebit super sedem majestatis suæ : et congregabuntur antè eum omnes gentes, et separabit eos ab invicem, sicut pastor segregat oves ab hædis ; et statuet oves quidem a dextris suis hædos autem à sinistris. Tunc dicet Rex his qui à dextris ejus erunt : Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum à*

constitutione mundi... Tunc dicet et his qui à sinistris erunt : Discedite à me, maledicti, in ignem æternum, qui paratus est diabolo et angelis ejus.

Pour mieux graver dans nos esprits la pensée du jugement général, le divin Sauveur nous la rappelle au moment de sa passion, le jour même de sa mort. Les paroles d'un mourant sont sacrées, et quand elles sortent de la bouche d'un père, un enfant bien né ne les oublie jamais.

Jésus est en présence de Caïphe qui fait fonction de Grand-Prêtre et qui, à ce titre, l'interpelle en ces termes :

« Je vous adjure au nom du Dieu vivant, de nous dire si vous êtes le Christ, Fils de Dieu. — Vous l'avez dit, répond Jésus, je le suis. » Puis il ajouta aussitôt : « Je vous déclare que vous verrez un jour le Fils de l'homme assis à la droite de la majesté de Dieu et venant sur les nuées du ciel. » C'est clair.

Les apôtres ont redit au monde cet enseignement. Qui ne connaît ces énergiques paroles de saint Paul : « Il faut que nous soyons tous manifestés au tribunal du Christ, afin d'y rendre compte chacun des œuvres que nous aurons faites, bonnes ou mauvaises. »? Saint Jean à Pathmos vit les morts grands et petits debout en présence du trône de l'Agneau ; et des livres furent ouverts ; et il fut ouvert un livre qui est le livre de vie ; et les morts furent jugés d'après ce qui était écrit dans les livres, conformément à leurs œuvres.

L'Église a fait de cette doctrine un article de son

symbole. Je crois en Jésus-Christ ressuscité et monté aux cieux, d'où il viendra pour juger les vivants et les morts, et la saine raison reconnaît qu'il doit en être ainsi.

En créant l'homme, Dieu lui a tracé ses devoirs, puis il l'a mis entre les mains de son conseil, promettant de le récompenser s'il est fidèle, et l'assurant d'un châtiment éternel, s'il devient prévaricateur.

Cette loi primordiale a été renouvelée sur le mont Sinaï et confirmée par les enseignements de l'Homme-Dieu. Mais, quoiqu'elle vienne de Dieu et qu'elle n'ait pour but que le bonheur de celui à qui elle est imposée, elle serait néanmoins imparfaite si elle manquait de sanction, c'est-à-dire si le souverain législateur ne récompensait pas ceux qui l'observent et ne punissait pas ceux qui la violent. Or, cette punition et cette récompense où sont-elles ? Est-ce que le juste, ici-bas, reçoit la peine due à ses bonnes œuvres ? Est-ce que le pécheur reçoit sur terre la peine due à ses crimes?

Le contraire ne semble-t-il pas vrai ? Tandis que la victime innocente est jetée dans la misère, est-ce qu'on ne voit pas dans l'abondance et les plaisirs celui qui l'a dépouillée injustement de ses biens ? N'est-il pas vrai que la vertu est méprisée, tandis que le vice triomphe ? Ne rencontrez-vous pas aujourd'hui, presque partout, des hommes qui se jouent de la loi de Dieu et de Dieu lui-même, qui le blasphèment, qui méprisent son Évangile, son

Église, ses ministres, ses fêtes, ses sacrements ? Et cependant quel châtiment reçoivent-ils ici-bas? Ah! sans doute, Dieu les jugera à l'heure de la mort, et alors il rendra à chacun selon ses œuvres. Il a l'éternité pour punir. Et cependant ce jugement particulier, qui n'a d'autre témoin que le coupable et son juge ne suffit pas. Le divin Législateur a été outragé publiquement, sa loi a été violée, parfois, avec un éclat qui a frappé tous les yeux, avec un cynisme qui s'est affiché de toutes parts : ne faut-il pas que la réparation soit publique? Le pécheur a triomphé contre Dieu devant les foules, devant l'univers entier, n'est-il pas juste qu'il soit humilié devant tous? Les justes ont été tournés en dérision devant leurs ennemis, ne convient-il pas qu'ils soient exaltés en leur présence?

Non, le jugement particulier ne suffit pas, pour réparer les outrages et les scandales éclatants des pécheurs, les violations publiques de la loi; les mépris affectés de la puissance, de la justice, de la sainteté et de la sagesse de Dieu; il faut un jugement général qui venge publiquement le Créateur, justifie publiquement les bons et confonde publiquement les méchants.

II

Ce jugement nécessaire que sera-t-il?

Transportons-nous à la fin des temps. Les anges ont

fait retentir aux quatre coins du monde cette puissante et terrible parole : « *Surgite, mortui, venite ad judicium :* Morts, levez-vous, venez au jugement. » Soudain les os desséchés, la cendre, la poussière froide s'émeuvent dans les tombeaux; la terre, la mer, les abîmes se préparent à rendre leurs victimes. Celui qui, d'un mot, a fait jaillir du néant l'univers entier, peut aussi, d'un mot, arracher l'homme aux horreurs de la mort : *Surgite mortui!* Que les générations donc se lèvent de leur lit de pierre où elles ont dormi tant de siècles !... La voix du Créateur est entendue : l'humanité tout entière est debout et réunie dans l'attente de son juge. Tout à coup les portes éternelles s'ouvrent ; la Croix, symbole de justice et de miséricorde, la croix sur laquelle Dieu a voulu subir les conséquences d'un jugement humain, apparaît au haut des cieux avec un merveilleux éclat. Après elle se montre le Fils de l'homme, environné de myriades d'esprits célestes ; sa gloire resplendit comme mille soleils ; son aspect est sévère, sa démarche imposante ; son œil est brillant comme l'éclair, sa bouche semble prête à proférer des paroles terribles ; sa droite tient le livre de vie, et dans sa gauche est la balance du sanctuaire. C'est le Législateur souverain qui vient demander compte à de grands coupables des infractions qu'ils ont faites à sa loi ; c'est le Maître universel qui vient punir tout crime et récompenser toute vertu ; c'est le Sauveur méconnu et méprisé qui vient redemander à des ingrats son sang et sa vie. Un saisissement

de crainte parcourt ces rangs immenses et serrés; toutes les tribus de la terre versent des pleurs amers et exhalent de douloureux gémissements : *Tunc plangent omnes tribus terræ.* Le Seigneur a ramassé toutes les nations dans la vallée de Josaphat, et il va entrer avec elles et surtout avec son peuple dont il fera voir les ignominies. *Congregabo omnes nationes, et deducam eos in vallem Josaphat, et disceptabo cum eis super populo meo et hæreditate meâ... Relebabo pudenda tua in facie tuâ, et ostendam gentibus nuditatem tuam.*

Judicium sedit et libri aperti sunt. Le Juge est assis, et le livre de la vie ouvert ; venez, peuples ; venez, princes ; venez sujets, qui que vous soyez, riches, pauvres, savants, ignorants, grands et petits, enfants et vieillards, venez et entrez en compte avec votre Dieu.

Approchez d'abord, ô vous justes, au front desquels déjà resplendit la gloire des élus, venez recevoir des mains de votre Dieu l'une des plus belles récompenses dues à vos vertus, c'est-à-dire la manifestation qui en est faite devant le genre humain tout entier. Tandis que vous gémissiez dans la terre d'exil, vos vertus se cachaient aux yeux du monde, ou si elles se montraient quelquefois ce n'était que pour recueillir le sarcasme et le mépris.

Eh ! bien, il est juste que maintenant elles se montrent dans tout leur éclat aux yeux de vos contempteurs, afin qu'ils voient, eux qui vous traitaient d'insensés, de quel côté était la véritable folie

Vous m'avez reconnu et confessé par vos œuvres, tandis que vous étiez au milieu du monde ; eh! bien, maintenant, selon que je vous l'avais promis, je veux vous reconnaître pour mes vrais disciples devant mon Père, devant mes anges et devant tout l'univers. J'ai eu faim et vous m'avez donné du pain ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'ai été infirme et prisonnier, et vous m'avez visité ; j'ai été voyageur et vous m'avez abrité ; eh! bien, maintenant je vais vous nourrir éternellement du pain des anges, vous enivrer de mes délices, vous revêtir de ma gloire, vous donner une liberté inadmissible et des forces inaltérables, en un mot, je vais vous constituer dans un bonheur sans fin dans le royaume de mon Père.

Venez donc, serviteurs fidèles; venez, saints patriarches, glorieux prophètes, courageux apôtres, généreux martyrs, pieux confesseurs, chastes vierges, venez recevoir la récompense de vos vertus, entrez dans la joie de votre Seigneur.

Venez, saints rois qui avez préféré une couronne immortelle à une couronne périssable ; venez, magistrats, puissants de la terre, dépositaires du pouvoir, qui n'avez jamais souillé vos mains par l'injustice ; venez, soldats chrétiens, qui avez généreusement versé votre sang pour Dieu et la patrie ; venez, humbles laboureurs, modestes artisans, qui avez aimé la pauvreté et l'obscurité de votre condition, venez tous prendre votre part du céleste héritage.

Venez, parents chrétiens, qui n'avez vécu que pour donner à Dieu de vrais et fidèles adorateurs; venez, enfants pieux, qui avez honoré les auteurs de vos jours ; venez, vieillards vénérables, qui avez su remplir votre longue vie par les œuvres de la piété et de la vertu; venez, époux fidèles, qui avez réalisé en vous l'union ineffable du Christ et de son Église ; venez, jeune homme, au cœur pur, jeune fille à l'âme candide, qui avez su résister au torrent des passions, aux appâts du vice, aux entraînements du monde, venez recueillir les palmes impérissables de vos généreuses luttes. « Venez tous, ô les bénis de mon Père, venez posséder le royaume qui vous est préparé dès le commencement du monde ! » O douces, ô ineffables paroles ! Elles sont pour la multitude des Justes une source inépuisable des plus saintes émotions, des plus douces joies, des plus pures délices. Dans l'excès de leur ravissement, ces bienheureux exhalent leur amour et leur reconnaissance par des chants divins, répétant en chœur le céleste trisagion : Saint, saint, saint est le Dieu des armées!..... Et dans ces transports d'un indicible bonheur ils se rangent, sous les ordres des anges, à la droite du Juge suprême.

Mais tandis que les élus sont ainsi glorifiés, tandis qu'ils commencent à jouir de leur bonheur, la foule des réprouvés est envahie par la terreur, déchirée par les remords, agitée par la honte et le désespoir. A la vue des Justes ils sont troublés, et, saisis d'effroi, ils s'étonnent de leur salut inespéré. Ils

disent en eux-mêmes, se repentant et gémissant dans l'angoisse de leur cœur : « Les voilà ceux que nous avions en mépris, et qui étaient l'objet de nos outrages. Nous, insensés, nous regardions leur vie comme une folie et leur fin comme un opprobre, et les voilà maintenant au nombre des enfants de Dieu, et leur partage est parmi les Saints. Nous nous sommes donc trompés ; la lumière de la Justice n'a pas lui à nos yeux et le soleil de l'intelligence ne s'est pas levé sur nous. Nous nous sommes lassés dans la voie de l'iniquité et de la perdition ; nous avons marché par des chemins difficiles, et nous avons ignoré la voie du Seigneur. Que nous a servi l'orgueil? Toutes ces choses ont passé comme le coursier qui se hâte, comme le vaisseau qui fend les ondes, comme l'oiseau qui traverse les airs ou comme la flèche qui dévore l'espace... Nous n'avons donné aucun signe de vertu et nous nous sommes consummés dans notre malice..... »

A ces aveux accablants que la vérité arrache aux réprouvés, la Justice divine va ajouter le poids écrasant d'une solennelle manifestation. Il faut que le mal comme le bien paraisse aux yeux de tout le monde, car l'Apôtre a dit : « *Omnes enim nos manifestari oportet antè tribunal Christi, ut referat unusquisque propia corporis, prout gessit, sive bonum, sive malum.* Nous devons tous paraître au tribunal du Christ, afin que chacun réponde de ses actions, bonnes ou mauvaises. »

Paraissez donc, pécheurs, et soutenez, si vous le

pouvez, le poids des accusations portées contre vous par Celui qui sonde les reins et les cœurs. Vous ne sauriez échapper à la souveraine Justice. Quels qu'aient été votre rang, votre condition, votre sexe, votre âge, votre pays, votre siècle, vous avez à répondre à votre Créateur de l'usage que vous avez fait de votre vie, de votre santé, de vos forces, de votre intelligence, de votre raison, de votre corps et de ses sens, du monde et de ses biens, de la foi et des sacrements, en un mot de tous les dons de la nature et de la grâce dont Dieu s'est plu à vous combler.

Lisez dans le livre de vie : Voici toutes les circonstances de votre existence terrestre, votre enfance avec ses faiblesses, votre jeunesse avec ses emportements, votre maturité avec ses vaines préoccupations, votre vieillesse avec son endurcissement et ses basses passions. Puis c'est l'histoire de votre esprit, de votre cœur et de vos sens; ce sont vos pensées impies, injustes, orgueilleuses, impures; ce sont vos imaginations désordonnées et immondes, vos affections illicites, vos haines furibondes, vos désirs, bas, ignobles et injustes, vos actions criminelles. Voyez ensuite cette longue série d'omissions, ces talents enfouis ou mal dirigés, ces ignorances coupables et les crimes qui s'en sont suivis. Voyez tous ces crimes que vous n'avez pas empêchés quand il était en votre pouvoir et de votre devoir de le faire; voyez tous ces jours passés dans l'oisiveté; tous ces bons mouvements, toutes ces saintes inspirations,

tous ces remords salutaires que vous avez méprisés ; voyez enfin tous ces péchés que vous avez fait commettre, toutes ces âmes que vous avez perdues par vos mauvais exemples, par vos scandales et par vos détestables conseils.

Voilà donc, pécheur, l'état affreux de votre âme ; vos membres tremblent, votre cœur défaille devant ce hideux et horrible spectacle ! N'importe ! il vous faut le contempler. Autrefois vous cherchiez les ténèbres pour vous livrer au mal. Non content de vous cacher aux yeux des hommes, vous vous efforciez de vous cacher à vous-même ; mais le moment est venu où vous devez être en spectacle à vos propres yeux et à ceux de tous les hommes, car il est écrit : *Dominus illuminabit abscondita tenebrarum, et manifestabit consilia cordium.* Aucune illusion n'est plus possible : vous êtes obligé de vous voir tel que vous êtes. Quelle honte ! Ah ! si du moins vous pouviez vous dérober aux regards de vos semblables ! mais non.

Le Seigneur a dit : *Revelabo pudenda tua in facie tuâ, et ostendam gentibus nuditatem tuam ;* il faut que cette parole s'accomplisse. En vain vous essayeriez de voiler vos ignominies : il faut qu'elles paraissent aux yeux de tous. Voilà donc ce Dieu que vous outragiez en disant : *Non videbit Dominus, non intelliget Deus Jacob ;* il vous faut maintenant supporter la sévérité et la pénétration de son regard. Voilà cet ange qui veillait à votre garde et que vous avez forcé à se voiler de ses ailes pour n'être point témoin de vos infamies ; voilà ce père, cette mère à la surveil-

lance desquels vous avez voulu échapper; maintenant il vous faut affronter leur présence et rougir devant eux des désordres que vous avez voulu leur cacher. Voilà cet homme de Dieu qui a tout fait pour vous tenir dans la bonne voie ou pour vous y ramener : vous lui avez célé vos crimes; maintenant il les voit dans toute leur perversité. Voilà ces amis que vous avez trahis : seuls ils vous gardaient quelque estime; maintenant ils vous reprochent d'avoir trompé leur bonne foi ou abusé de leur faiblesse. Voilà ces âmes simples et pures dont vous faisiez l'objet de vos railleries et de vos mépris; maintenant leur tour est venu : c'est à vous d'essuyer leurs justes dédains et d'entendre de leur bouche cette amère ironie : Voilà donc celui qui s'élevait contre Dieu, qui sonnait de la trompette et déclarait la guerre au Tout Puissant, et qui nous trouvait si insensés de le servir. Sa gloire est tombée dans l'abîme; son cadavre est étendu sur la terre et les insectes forment son vêtement. Voilà cette foule innombrable d'indifférents qui ne s'occupaient point de vous autrefois, mais maintenant tous prennent cause contre vous, et, selon le mot énergique du Prophète : « sifflent sur vos têtes, *sibilaverunt super te.* » Voilà enfin ces complices et ces victimes de vos désordres. Je les vois fondre sur vous comme des furies vengeresses, redemandant avec les accents de la rage et du désespoir, leur âme et leur paradis que vous leur avez fait perdre. C'est toi, vil séducteur qui m'as ravi l'honneur et la vertu! — C'est toi,

femme sans pudeur, qui m'as entraîné dans l'abîme de la honte ! — C'est toi, père dénaturé, mère sans entrailles, qui par tes mauvais exemples as causé mon malheur éternel! — C'est toi, frère pervers, sœur débauchée, qui as corrompu mon jeune cœur! — C'est toi, ami perfide qui m'as conduit dans la voie de la perdition! Les malédictions les plus épouvantables accompagnent ces justes reproches. En est-ce assez, ô pécheurs? Votre honte est-elle assez grande? L'humanité entière est témoin de vos ignominies; c'est devant elle aussi que va être prononcé l'arrêt irrévocable de votre condamnation. « J'ai compté vos jours, dit le Souverain Juge; j'ai pesé vos œuvres bonnes et mauvaises; je vous ai trouvé trop léger; c'est pourquoi allez, maudit, allez au feu éternel préparé au démon et à ses anges. Vous avez insulté à votre Dieu et à la religion, allez continuer vos blasphèmes dans la société des démons; vous avez été impudique, orgueilleux, colère, avare : vous aurez toute l'éternité pour comprendre le prix de l'humilité, de la douceur, de la chasteté, du désintéressement et de toutes les vertus. »

Quels cris de rage, quels accents de désespoir suivront cette terrible sentence! « Montagnes, tombez sur nous; collines, ensevelissez-nous! Inutile prière! l'arrêt reçoit son exécution. La foule des justes s'élève triomphante au ciel et la multitude des réprouvés est précipitée dans l'abîme qui est scellé par la colère de Dieu avec ce mot épouvantable : Éternité!... »

Il ne tient qu'à nous, mes frères, de faire tourner à notre gloire cette manifestation du dernier jour : nous n'avons qu'à avoir toujours présente à l'esprit la pensée de ce suprême jugement. « Vviez, dit saint Augustin, comme si votre juge était là sur le point de venir, et lorsqu'il viendra vous n'aurez plus à le redouter : *Sic vive quasi venturus sit, et non timebis cùm venerit.* » Ainsi soit-il.

II DIMANCHE DE L'AVENT

ÉVANGILE

En ce temps-là, Jean, ayant appris dans sa prison les œuvres de Jésus-Christ, envoya vers lui deux de ses disciples avec ces paroles : « Êtes-vous Celui qui doit venir ou devons-nous en attendre un autre ? » Et Jésus leur répondit : « Allez, rapporter à Jean ce que vous avez entendu et vu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés; et bienheureux celui qui ne se scandalisera pas de moi. » Comme ils s'en retournaient, Jésus commença à dire de Jean à la multitude : « Qu'êtes-vous allés voir au désert ? Un roseau agité par le vent ? Mais encore qu'êtes-vous allés voir? Un homme vêtu mollement? Mais ceux qui sont mollement habillés habitent les palais des rois. Qu'êtes-vous donc allés voir ? Un prophète ? Oui, je vous le dis, et plus qu'un prophète; car c'est de lui qu'il est écrit : Voici que j'envoie mon ange devant votre face, afin qu'il prépare vos voies. » (MATH., XI. 2-10.)

HOMÉLIE

Jean-Baptiste était en prison en punition de la sainte liberté avec laquelle il avait osé reprocher à Hérode le double scandale de son adultère et de son inceste. Ce saint personnage a accompli sa mission, il a montré l'Agneau qui porte les péchés du monde; il ne lui reste plus qu'à couronner sa vie par le martyre. Il s'y prépare dans son cachot. En attendant, il se préoccupe de l'avenir de ses disciples. Prêt à les quitter, il s'alarme pour eux; il craint qu'après sa mort, ils n'oublient tout ce qu'il leur a dit sur Jésus-Christ et qu'ils ne méconnaissent Celui qu'il a cherché à leur faire connaître. C'est pourquoi il députe deux d'entre eux au Sauveur pour leur fournir l'occasion de voir et d'entendre par eux-mêmes toutes les merveilles qui remplissent le pays à son sujet. Il fait demander à Jésus s'il est véritablement le Messie ou si on doit en attendre un autre. Ce n'est pas pour sa propre satisfaction que le Précurseur fait cette question. Lui, qui avait vu l'Esprit de Dieu descendre sur le Sauveur sur les bords du Jourdain; lui qui avait entendu la voix du Père proclamant que Jésus est son Fils bien-aimé, n'avait pas besoin d'autres preuves pour reconnaître l'Envoyé de Dieu; mais il tient à ce que ses disciples soient confirmés dans leur foi par le Sauveur lui-même; il veut qu'ils s'attachent à lui et devienent ses plus fidèles disciples. Jusque-là ces hommes simples et charnels

n'avaient vu en Jésus qu'un homme ordinaire, une sorte de concurrent de Jean-Baptiste cherchant à faire école. Ils avaient même conçu quelques jalousies contre lui. Ce qui explique les reproches qu'ils lui faisaient de baptiser comme leur Maître et de ne pas exiger de ses disciples le jeûne et les autres pratiques de la pénitence. Pour guérir ces préventions, Jean les envoie à Jésus-Christ lui-même. Sa voix les instruira, ses miracles les convaincront; en le voyant de plus près ils apprendront à le connaître. C'est là, c'est à l'école de Jésus-Christ que l'on s'instruit, c'est là qu'on acquiert la vraie connaissance de Dieu et de soi-même, la science qui rend saint et fait gagner le paradis.

A la question que lui posent les disciples de son Précurseur, Jésus répond : « Allez rapporter à Jean ce que vous avez vu et entendu. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Évangile est annoncé aux pauvres, et heureux qui ne se scandalisera pas à mon sujet. »

Au témoignage de saint Luc, avant de tenir ce langage, le Sauveur fit en présence des disciples de Jean un certain nombre de miracles : il guérit des malades, rendit la vue à plusieurs aveugles et chassa les démons. *In ipsâ autem hora multos curavit à languoribus et spiritibus malis, et cœcis multis donavit visum.* Il connaissait l'intention qu'avait eue Jean en lui députant deux de ses disciples : entrant donc dans cette intention, il lui fait la réponse que lui

seul pouvait faire, il répond en Dieu. Sa manière de les éclairer est de faire briller à leurs yeux quelques rayons de sa divinité. Il ne dit pas qu'il est le Messie, il le prouve. Que Minos, Numa, Mahomet et cent autres, se vantant d'avoir des communications intimes avec la Divinité, aient voulu être crus sur parole : c'est la prétention de l'imposture. Mais Celui qui est venu pour être la lumière du monde opère ses miracles à la face de toute la terre.

Saint Jean interrogé par les Juifs s'il était le Messie, avait déclaré positivement qu'il ne l'était pas. A la même question, la réponse de Jésus est de faire voir en sa personne les caractères du Messie. Ce qu'il eût dit, eût pu laisser des doutes, ce qu'il fait n'en permet point. La nature, à qui tout est soumis, n'obéit qu'à son Maître ; et pour déroger à ses lois il faut la puissance qui les a faites. C'est pourquoi Jésus n'a pas de preuve plus incontestable à donner de sa mission divine que les merveilles qu'il opère comme en se jouant. Du reste, ce caractère distinctif du Messie a été marqué et prédit par les prophètes : « Dieu lui-même viendra, avait dit Isaïe, et il vous sauvera. Alors seront ouverts les yeux des aveugles et les oreilles des sourds ; alors le boiteux bondira comme un cerf, et la langue des muets sera déliée . *Deus ipse veniet, et salvabit vos. Tunc aperientur oculi cœcorum, et aures surdorum patebunt. Tunc saliet sicut cervus claudus, et aperta erit lingua mutorum.* » Ce qu'Isaïe avait prédit, Jésus le montre en réalité. Il opère les merveilles annoncées par le pro-

phète : il est donc celui qui avait été annoncé par ce prophète. Or, Isaïe avait annoncé que ces grandes choses seraient faites par un Dieu : Jésus est donc Dieu. Voilà le raisonnement que devaient faire les disciples de Jean. Inconcevable aveuglement des Juifs ! Ils ont entre les mains les livres qui leur font connaître d'avance Jésus-Christ, et ils ne veulent pas reconnaître Jésus-Christ ! Aveuglement plus incroyable encore des incrédules ! Le Messie annoncé par les prophètes est venu, il a réalisé dans sa personne tous les caractères qui le désignaient à la foi des peuples ; il a fait les œuvres d'un Dieu ; il est là encore vivant dans son Église par sa doctrine, par sa morale, par sa grâce, après trois siècles de persécutions et quinze siècles de luttes de tout genre, et ils ne le voient pas ! et ils ne croient pas en lui ! mes frères, il faut plaindre ceux que le soleil laisse dans les ténèbres.

Après avoir parlé de ses miracles, Jésus ajoute que l'Évangile est annoncé aux pauvres ; et c'est là encore un trait auquel on doit reconnaître en lui l'Envoyé de Dieu. Ce caractère du Messie avait aussi été annoncé par Isaïe. « L'Esprit du Seigneur est sur moi parce qu'il m'a consacré. Il m'a envoyé pour instruire ceux qui sont doux, pour guérir les cœurs brisés par la douleur, pour annoncer le pardon aux captifs... En ce temps-là les pauvres se réjouiront dans le Saint d'Israël. » Ce caractère du Messie, Jésus l'a parfaitement réalisé en sa personne et dans sa vie. On peut même dire qu'il l'a fait à l'exclusion

de tous les autres maîtres. C'est un bienfait qu'on chercherait en vain en dehors de sa religion. Tous les moralistes qui l'avaient précédé, tous ceux qui l'ont suivi ont débité leurs leçons dans des écoles où ne pouvaient se rendre que quelques intelligences privilégiées. Jésus-Christ seul a ouvert une école pour les petits, les pauvres, les délaissés. Il a commencé, Lui, à réunir autour de sa personne quelques bateliers ignorants ; il s'est fait le maître d'école des multitudes, laissant de côté les savants docteurs de la loi. Après lui, ses apôtres et leurs successeurs ont suivi le même système : ils ont évangélisé les pauvres, laissant aux maîtres profanes les intelligences trop fières d'elles-mêmes pour se courber sous le joug de la foi.

Enfin, Jésus-Christ déclare heureux ceux qui ne se scandaliseront pas à son sujet. Au jour de la présentation de l'Enfant-Dieu au temple, le vieillard Siméon avait dit cette étonnante parole : « Cet enfant a été envoyé dans le monde pour être un principe de ruine pour un grand nombre de fils d'Israël. » Plus tard saint Paul dira à peu près la même chose. Telle est, en effet, la malice du cœur humain, qu'il trouve la mort là où il devrait trouver la vie ; il se fait une pierre d'achoppement du roi destiné à le soutenir. Les docteurs de la loi se scandalisaient des instructions du Sauveur, parce qu'elles montraient leur ignorance ; les pharisiens se scandalisaient de ses vertus simples et modestes, parce qu'elles condamnaient leur hypocrisie et leur orgueil ; le vulgaire se

scandalisait de sa pauvreté et de son état obscur, parce qu'ils démentaient l'idée qu'il s'était faite du Messie; les disciples de Jean eux-mêmes, de sa conduite, qu'ils ne trouvaient pas assez sévère, et de ses miracles qu'ils trouvaient trop bruyants. Hélas! mes frères, les Juifs n'ont pas été seuls à se scandaliser de Jésus-Christ. Que de chrétiens trouvent en lui un signe de contradiction, une pierre d'achoppement! Les incrédules se scandalisent de l'incompréhensibilité de ses mystères; les hérétiques, de l'autorité infaillible de son Église; les libertins, les intempérants, les rapaces, les voleurs, les assassins, tous les pécheurs, de la sévérité de sa morale. On ne veut plus aujourd'hui aucune entrave ni pour l'esprit, ni pour le cœur, ni pour le corps; liberté de tout penser, de tout dire, de tout faire; morale indépendante, c'est-à-dire sans règle, sans responsabilité : voilà le rêve d'un trop grand nombre de chrétiens de nos jours. L'Évangile, le décalogue, les mystères, le culte, l'Église : tout cela est suranné; tout cela gêne; tout cela doit disparaître. Voyez, mes frères, si vous ne participez pas un peu à cet esprit d'indépendance absolue; si, par conséquent, Jésus-Christ n'est pas pour vous, à un certain degré, un signe de contradiction, une pierre de scandale? Prenez-y garde : Si Jésus-Christ vous scandalise, au lieu de vous donner la vie, il vous donnera la mort. Heureux ceux qui ne sont pas scandalisés par le Sauveur! Heureux ceux qui trouvent dans sa loi, non pas une occasion de chute, mais un moyen de salut;

qui soumettent avec docilité leur esprit à ses dogmes, leur vie tout entière à ses préceptes !

Dès que les disciples de Jean furent repartis, Jésus se mit à parler au peuple de cet homme admirable. Il y a de ce fait plusieurs instructions à retirer. Remarquons d'abord que le Sauveur ne loue Jean-Baptiste ni en sa présence, ni en la présence de ses disciples. Il a voulu par là nous apprendre que l'éloge direct doit être rare, car il arrive trop souvent qu'il prend le caractère de la flatterie; il devient ainsi funeste à celui qui le donne; et ensuite, si celui qui le reçoit n'est pas d'une humilité solide, il peut lui faire du mal en fournissant un aliment à son orgueil.

En second lieu il est à remarquer que notre divin Maître n'a jamais loué son précurseur, tant que celui-ci était libre; mais il le loue sans crainte maintenant qu'il est au pouvoir du prince cruel qui le persécute, il prend hautement sa défense en prison. Il y a peu de courage à dire du bien de ceux à qui tout prospère, qui sont l'objet de la considération universelle; mais il y en a beaucoup à prendre leur défense, quand ils sont persécutés. Rien de plus commun que d'entendre débiter la calomnie ; rien de plus rare que de la repousser. Combien de fois n'avons-nous pas entendu déchirer la réputation du prochain, sans nous mettre en devoir de le justifier ! La crainte de déplaire au méchant nous empêchait de soutenir les droits de la justice. Qui sait même si une secrète malignité ne nous faisait pas trouver quelque plaisir

à entendre ces cruelles imputations? Ne nous est-il pas arrivé aussi quelquefois de donner un rire de complaisance à de sanglantes railleries? Notre silence même n'a-t-il pas été coupable? On accrédite la calomnie, lorsqu'on ne dit pas ce qui pourrait la faire tomber. Rappelons-nous que Dieu nous a faits tous solidaires, qu'il a confié à chacun de nous le soin de notre prochain, et par conséquent de sa réputation. Sachons triompher du respect humain en prenant sa défense devant ses calomniateurs. Loin de nous condamner, le monde applaudira à notre courage, et Dieu nous ménagera des défenseurs si le jour de l'épreuve arrive pour nous.

Notre Sauveur prend la défense de Jean en louant sa fermeté et sa mortification. « Qu'êtes-vous allés voir au désert? Est-ce un roseau agité par le vent? » Non, Jean-Baptiste n'est pas un roseau qui plie au moindre vent; ce n'est pas un homme tournant à tout vent de doctrine, changeant à tout instant d'état de vie; aujourd'hui pieux, demain indifférent, un jour dans la solitude, le lendemain dans le monde; le matin au temple, le soir au spectacle. Jean est à la fin de sa vie, ce qu'il a été dès les premières années, homme d'une foi solide, de mœurs austères. La prison, la persécution ne l'ont point changé; il a rempli son devoir au péril de sa vie; il attend avec un courage invincible la mort qui lui est réservée. Combien, mes frères, cette conduite de Jean condamne la nôtre! Notre vie est une alternative de résolutions et de chutes, de désirs et de re-

grets, de péchés et de repentirs. Nous connaissons nos devoirs, mais nous n'avons pas la force de les remplir; nous voulons le bien, mais nous n'avons pas le courage de le faire. Que l'exemple de Jean-Baptiste nous fasse rougir de notre perpétuelle mobilité; prenons enfin cette consistance qui est le caractère de la vraie vertu, et méritons de recevoir un jour de la bouche de Notre-Seigneur l'éloge qu'il fait aujourd'hui de son précurseur.

Après avoir loué la constance de saint Jean, Jésus fait l'éloge de sa mortification; aucun homme jusque-là ne l'avait portée si loin. Depuis son enfance il avait vécu au désert, n'ayant pour tout vêtement qu'une ceinture en poils de chameau et pour toute nourriture que des sauterelles et du miel sauvage. Avant de prêcher la pénitence, cet homme qui n'avait jamais eu de fautes à expier, avait pratiqué les plus rigoureuses austérités. Il s'était fait le modèle de la pénitence, afin d'avoir le droit de la prêcher. C'était cette vie de privations, de veilles, de jeûnes, de macérations qui avait attiré près de lui les multitudes étonnées d'une si haute perfection. Jésus-Christ consacre cette vénération des peuples en faisant l'éloge de ce qui la produisait. Mais en louant Jean-Baptiste le Seigneur nous condamne, car nous sommes loin de la mortification du Précurseur. Le luxe, la mollesse, la vie sensuelle ne se trouvent plus seulement en haut, dans les rangs de la société dont elle semble l'apanage naturel, mais ils ont tout envahi. Toutes les conditions sont affamées de jouissances.

On ne recherche plus que cela, on ne travaille plus que pour cela, on ne vit plus que pour cela. Aussi, tout est sacrifié au sensualisme : la vie de famille, les bonnes mœurs, la réputation, la santé, jusqu'à la conscience. Pour jouir, le chef de famille sacrifie l'éducation de ses enfants; la femme vend sa pudeur; le magistrat transige avec la justice; le militaire forfait à l'honneur; le financier, le négociant, l'industriel se font un jeu de la probité. Quelle déplorable situation! On oublie qu'il n'y a qu'un chemin pour aller au ciel, c'est le chemin de la croix, le chemin des mortifications. Jésus-Christ á passé par là; tous les saints l'y ont suivi; et nous croirions y aller par une autre voie, par la voie des fleurs, des plaisirs, des satisfactions sensuelles! Ah! détrompons-vous. L'Évangile n'a pas changé; il faut le suivre ou se décider d'avance à se passer du ciel.

Notre Seigneur complète l'éloge de saint Jean en proclamant que c'est un prophète et plus qu'un prophète. « Qu'êtes-vous donc allés voir au désert? Un prophète? Oui, et, je vous le dis, plus qu'un prophète. » L'humilité de saint Jean l'avait empêché de se reconnaître pour un prophète, la justice de Jésus-Christ l'en récompense en le plaçant au-dessus des prophètes. Non seulement il est, comme eux, porteur des oracles divins, mais, ce qui n'a été accordé à aucun d'eux, il est l'objet des oracles.

Tous les siècles concourent à sa gloire : ceux qui l'ont précédé en le prédisant; ceux qui le suivent, en l'honorant. Il n'annonce pas seulement de loin le

Christ, comme ont fait les autres prophètes, il le montre à la terre. Il ferme la succession des prophètes et ouvre celle des apôtres. Il appartient tout à la fois à la loi ancienne et à la nouvelle. Prophète apôtre, docteur, solitaire, vierge, martyr, il est tout cela en même temps. Il réunit tous les titres à la sainteté. Aussi le Sauveur termine-t-il son éloge en déclarant qu'entre tous les fils des femmes il n'en est pas de plus grand que Jean-Baptiste. L'éloge ne peut pas aller plus loin.

Un saint qui a mérité d'être ainsi loué par Celui qui voit des taches dans les anges doit avoir au ciel un grand crédit. Adressez-vous donc à lui, mes frères, en toute confiance pour obtenir de Dieu la grâce de marcher comme lui dans la voie de la justice avec une constance et une fermeté invariables, afin de mériter comme lui d'être loués par le Juge suprême des vivants et des morts. *Amen.*

POUR LE MÊME DIMANCHE

MISSION DIVINE DE JÉSUS-CHRIST

Cæci vident... pauperes evangelisantur, et beatus qui non fuerit scandalisatus in me. (MATH., XI, 5.)

Mes Frères,

Du fond de la prison où l'a enfermé le cruel Hérode, Jean-Baptiste entend parler des merveilles opérées par Jésus de Nazareth ; aussitôt il envoie deux de ses disciples pour lui poser cette question : « Êtes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre : *Tu es qui venturus es, an alium expectamus?* » Jésus répond : « Allez dire à votre maître ce que vous avez vu : les aveugles voient, les boiteux marchent droit, les sourds entendent, les lépreux sont guéris, les pauvres sont évangélisés, et heureux celui qui ne trouvera pas en moi une pierre de scandale. » Est-ce que Jean doute de la mission divine du Sauveur? Est-ce pour lui qu'il fait demander à Jésus s'il est réellement le Messie promis ? Évidemment non. Abraham a vu le

jour du Seigneur ; Isaïe a vu sa gloire et nous l'a dépeinte ; tous les prophètes l'ont vu en esprit ; et celui qui est plus qu'un prophète l'aurait ignoré ! Celui qui a été envoyé pour rendre témoignage à la lumière aurait été dans les ténèbres ! Non, cela n'est pas possible. Jean a vu l'Agneau sans tache, il l'a montré au monde ; il a entendu la voix du Père proclamer son Fils bien-aimé. Ce n'est donc pas pour satisfaire sa curiosité qu'il envoie des disciples à Jésus, mais pour amener ses disciples à reconnaître dans Jésus le vrai Christ envoyé pour sauver le genre humain.

Et quelles preuves Jésus donne-t-il de la divinité de sa mission ? Il affirme que les infirmités humaines sont guéries, que les pauvres sont évangélisés et qu'il est lui-même un scandale pour un grand nombre. Suivons ces pensées.

I

Saint Pierre a dit du Sauveur qu'il a passé en faisant le bien. C'est, en effet, ce que racontent les évangélistes. « Il parcourait, disent-ils, toute la Galilée, guérissant toute langueur et toute infirmité parmi le peuple. Et sa réputation se répandit dans toute la Syrie, et on lui présenta tous ceux qui avaient quelque mal, qui étaient affligés de quelque maladie, de quelque souffrance, qui étaient possédés par le dé-

mon, ou qui étaient paralytiques, et il les guérit. — Et une multitude nombreuse était venue de Judée de Jérusalem, des bords de la mer, de Tyr, de Sidon, pour l'entendre et pour être guérie. Et ceux qui étaient tourmentés par les esprits immondes étaient délivrés. — Et toute la foule cherchait à le toucher, parce qu'une vertu surhumaine s'échappait de lui. »

Ainsi, non seulement de toutes parts on amenait les malades à Jésus, mais lui-même allait en quelque sorte à leur recherche : il parcourait non seulement la Judée, mais la Galilée, la Syrie, les régions maritimes et Tyr et Sidon. Saint Pierre a bien raison de dire : *Transiit benefaciendo*. Quand les panégyristes profanes veulent exalter un glorieux conquérant ils disent : « *Non tam passibus quam victoriis peragravit*, Chaque pas a été marquée par une victoire, » quoique chaque victoire ne soit autre chose que le pillage, le carnage, la dévastation et la mort. Mais tout autre est le passage du Sauveur : ses pas sont marqués par des bienfaits. Quand il avait passé par quelque endroit, il ne fallait plus après y chercher un malade : Jésus avait tout guéri.

Or, cette puissance si absolue, si constante sur la maladie de quelque nom qu'elle s'appelle, n'est-elle pas un témoignage incontestable d'une mission divine? Quel est donc le médecin qui a su guérir toutes les maladies sans aucun remède, par un seul acte de sa volonté? Que toutes les illustrations médicales se réunissent et disent à un paralytique de trente-

huit ans : *Prends ton grabat et marche;* et on verra s'ils seront obéis.

Quand donc Jésus dit aux disciples de Jean : Les aveugles voient, les muets parlent, les sourds entendent, les boiteux marchent, les morts ressuscitent, etc, il leur donne la preuve la plus incontestable de la divinité de sa mission. Celui qui commande avec cette autorité à la maladie, celui qui se montre ainsi le maître de la santé, de la vie et de la mort ne peut pas être un simple mortel. La nature n'obéit avec cette docilité qu'à celui qui est son auteur. Jésus réalise donc un caractère attribué au Messie. Ce qui le prouve mieux encore, c'est que les pauvres sont évangélisés.

I

Dans les sociétés païennes le pauvre était compté pour rien; nul ne songeait à lui si ce n'est pour en tirer des services. Quant à l'instruire on s'en fût bien gardé, de peur de lui donner des idées d'indépendance. Les philosophes avaient des écoles dont la renommée est arrivée jusqu'à nous; mais ils n'avaient qu'un très petit nombre de disciples, et ces disciples étaient choisis exclusivement chez les riches. Il était réservé au Christ de tirer le pauvre de son abjection et de l'élever par l'instruction. Aussi Isaïe annonçant le Messie met dans sa bouche ces paroles : L'Esprit de Dieu est sur moi, parce qu'il

m'a sacré et m'a envoyé évangéliser les pauvres, guérir les cœurs affligés, prêcher la liberté aux captifs, consoler ceux qui pleurent et changer en joie la tristesse de ceux qui se lamentent en Sion. Cette prophétie regarde évidemment le Sauveur. Il se l'est appliquée un jour en présence de toute la synagogue à Nazareth. Du reste, son évangile est plein d'enseignements pour les pauvres. Écoutez son premier sermon ; ses premières paroles sont pour les pauvres : « Bienheureux les pauvres par l'esprit car le royaume des cieux est à eux : *Beati pauperes spiritu, quia ipsorum est regnum cœlorum.* Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés, *Beati qui lugent quia ipsi consolabuntur...* » « Oh ! que Jésus-Christ est ancien dans la nouveauté de son évangile ! s'écrie Tertullien : *O Christum et in novis veterum !* » Ce qu'il fait est nouveau, parce que personne ne l'a fait avant lui ; ce qu'il fait est néanmoins ancien parce que le prophète l'avait prédit. Quel autre a jamais apporté de meilleures nouvelles aux pauvres que celles que le pauvre Jésus leur a annoncées, quand il leur a prêché sa venue ! O pauvres, réjouissez-vous, voici un compagnon qui vous arrive ; mais un compagnon si grand, si admirable, qu'il vaut mieux être pauvre en sa compagnie que d'être maître et tout-puissant dans les assemblées des mondains. Les pauvres sont ses bons amis : ce sont eux qu'il choisit pour ses apôtres ; ce sont eux qu'il admet dans ses confidences ; c'est à eux qu'il dévoile tous ses mystères : *et cum simplicibus sermoci-*

natio ejus; ce sont eux qu'il va prendre sous le chaume et à la masure pour les placer parmi les princes de son peuple : *Et de stercore erigens pauperem ut collocet eum cum principibus populi sui.*

Ce que Jésus-Christ a fait, l'Eglise, héritière de sa doctrine et de ses sentiments, le fait encore tous les jours. Elle a pour les pauvres une prédilection particulière; elle bâtit pour elle des asiles semblables à des châteaux; elle donne à leurs intelligences les lumières de la foi ; elle met dans leurs cœurs les plus nobles sentiments; elle donne à leurs corps la nourriture quand ils se portent bien et les remèdes quand ils sont malades. Il n'est pas un besoin, pas une souffrance qui lui échappe. Elle a des cœurs dévoués pour toutes les nécessités. Il est donc vrai de dire que toujours les pauvres sont évangélisés, *pauperes evangelisantur.*

III

Le Seigneur ajoute : « Bienheureux celui qui ne se scandalisera pas de moi : « *Beatus qui non fuerit scandalisatus in me.* » Jésus-Christ n'a été que trop bon prophète : il est devenu le scandale des Juifs et des mauvais chrétiens. Cela étonne. Une mission si bien attestée par toutes sortes de prodiges et par les prophéties les plus éclatantes peut-elle être contestée? Puis où trouver plus de sainteté? Quelle abnégation! L'a-t-on vu à la porte des grands pour mendier leurs

faveurs? S'est-il intrigué dans les affaires du monde? A-t-il flatté l'ambition et la vanité des princes? N'a-t-il pas, au contraire, mené la vie la plus obscure, la plus commune, fréquentant les pauvres, souffrant toutes sortes de privations? Dans sa carrière apostolique quel renoncement! Il ne se recherche pas lui-même; il vit au jour le jour; il fuit les honneurs; il parle avec modestie, sans art, en paraboles, de manière à être compris de tous; il dédaigne les ressources de la rhétorique, les artifices de l'art oratoire; il se contente d'exposer dans le langage le plus simple les vérités les plus sublimes parlant néanmoins avec autorité et une sainte liberté. Eh bien, que pouvait-on trouver à redire dans une vie si bien réglée? Et cependant il sait qu'il sera pour un grand nombre un sujet de scandale; il le déclare et il déclare bienheureux celui qui ne trouvera pas en lui une pierre d'achoppement : *Beatus qui non fuerit scandalisatus in me.*

Isaïe avait dit de lui : « Il sera pour vous un principe de sanctification. *Et erit vobis in sanctificationem;* mais il sera une pierre d'achoppement, un scandale pour les deux maisons d'Israël : *In lapidem autem offensionis, et in petram scandali duabus domibus Israël;* il sera pour les habitants d'Israël un piège et un principe de ruine : *In laqueum et in ruinan habitantibus Jerusalem.* » C'est encore de lui que le Psalmiste a dit : « La pierre que l'architecte a repoussée est devenue la pierre angulaire de l'édifice : *Lapidem quem reprobaverunt ædificantes factus est in caput anguli.* » C'est de

lui aussi que le vieillard Siméon a dit : « Cet enfant est placé dans le monde pour la ruine d'un grand nombre et comme signe de contradiction : *Positus est hic in ruinam... et in signum cui contradicetur.* » C'est de lui enfin qu'il a dit lui-même : « Je suis venu en ce monde pour le juger, afin que ceux qui ne voient pas arrivent à la lumière et que ceux qui voient deviennent aveugles : *In judicium ego in hunc mundum veni, ut qui non vident videant, et qui vident cæci fiant.* »

Toutes ces paroles se sont réalisées. L'esprit de l'homme n'a rien compris à l'œuvre admirable de Jésus-Christ. Il s'agissait de réhabiliter le genre humain, de réparer le mal qui lui avait été fait par la chute originelle. Le Sauveur a employé sa vie tout entière à refaire l'édifice détruit par le péché. Mais l'homme sensuel, descendu à la stupidité animale par suite des ravages exercés sur lui par ses passions, n'a pas su seulement soulever un coin du voile du chef-d'œuvre de Dieu. Dans cette œuvre tout le choque, tout l'embarrasse, tout le trouble, tout le scandalise. De là la résistance opposée à la parole et aux préceptes du Sauveur. Les uns disent que c'est un séducteur; les autres l'accusent de blasphémer. S'il guérit un paralytique le jour du sabbat, ils vont jusqu'à lui en faire un crime et à le regarder comme un violateur de la loi; s'il chasse les démons, ils disent que c'est au nom de Beelzébuth. Ils l'accusent d'impiété s'il se dit fils de Dieu; et quand il affirme qu'il était avant Abraham, ils le traitent de fou et de démoniaque.

Les Gentils à leur tour ont trouvé en lui une pierre d'achoppement. Ils se sont scandalisés de ses anéantissements, de sa pauvreté volontaire et surtout de sa mort. Un Dieu qui se laisse tuer est pour eux le dernier des scandales. Sa doctrine qui enseigne des vérités inaccessibles à la raison, sa morale qui va à l'encontre de toutes les passions, ont été regardées par eux comme la plus grande folie sortie d'un cerveau humain.

Et parmi ceux qui se rangèrent d'abord sous sa discipline, combien qui s'en sont ensuite scandalisés ! Toutes les vérités chrétiennes n'ont-elles pas été attaquées par des esprits qui faisaient profession de christianisme ? Arius a nié la divinité de Jésus-Christ ; Marcion, son humanité ; Nestorius a divisé les personnes ; Eutychès a confondu les natures. Quant à la doctrine du Sauveur, il n'est pas un seul point qui n'ait été attaqué, qui ne soit devenu une hérésie et n'ait donné naissance à une secte.

Que les Gentils, les Juifs et les hérétiques se soient scandalisés du Seigneur Jésus, cela peut se comprendre ; on peut s'attendre à cela de la part d'hommes prévenus, égarés par leurs passions, ennemis déclarés ; mais que des catholiques, enfants de l'Église, disciples du Sauveur, vivent de manière à faire voir que Jésus-Christ les choque et les scandalise, c'est ce que l'on ne conçoit pas, ce qui est déplorable au suprême degré. L'un trouve une pierre d'achoppement dans l'humilité du Sauveur, et croit qu'il faut savoir garder sa dignité ;

l'autre la trouve dans ses humiliations et son amour pour la croix et dit tout haut que ce n'est pas savoir vivre que ne pas rechercher ici-bas la plus grande somme possible de jouissance.

A vrai dire, tous plus ou moins, nous nous scandalisons de Jésus-Christ. Nous aimons les richesses, et Jésus les méprisait; nous nous attachons au monde, et Jésus l'a condamné. Oui, Jésus vous est un scandale, ô vindicatif, parce qu'il a pardonné les injures; Jésus vous est un scandale, ô riche avare, parce qu'il est le père et le protecteur des pauvres; Jésus vous est un scandale, ô hypocrite, parce que vous faites servir sa religion de couverture à vos mœurs corrompues; Jésus vous est un scandale, vous tous qui, par les désordres de votre vie, faites blasphémer son saint nom par ses ennemis.

En présence de ce scandale universel, efforçons-nous, chrétiens, de nous rapprocher plus que jamais de notre Sauveur. Disons comme saint Pierre : « Quand même, ô Seigneur, tous se scandaliseraient en vous, moi je ne m'en scandaliserai jamais. *Etiamsi omnes scandalisati fuerint in te, ego numquam scandalisabor.* » Que sa doctrine devienne la règle de notre conduite; que sa loi soit l'objet de tous nos respects; que sa vie soit le modèle de la nôtre, et nous mériterons par là de le posséder éternellement dans le ciel. *Amen.*

IIIe DIMANCHE DE L'AVENT

ÉVANGILE

Les Juifs envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites vers Jean, pour lui demander : Qui êtes-vous ? et il le confessa, et il ne le nia point, et il déclara qu'il n'était point le Christ. Et ils lui demandèrent : Quoi donc ? Êtes-vous Élie ? Il dit : Je ne le suis point. Êtes-vous un prophète ? Et il répondit : non. Ils lui dirent donc : Qui êtes-vous, afin que nous rendions compte à ceux qui nous ont envoyés ? Que dites-vous de vous-même ? Je suis, dit-il, la voix de Celui qui crie dans le désert : Rendez droite la voie du Seigneur, ainsi que l'a dit le prophète Isaïe. Or, ceux qui avaient été envoyés étaient des Pharisiens, et ils lui firent encore cette demande : Pourquoi donc baptisez-vous, si vous n'êtes ni le Christ, ni Élie, ni un prophète? Jean leur répondit : Pour moi je baptise dans l'eau ; mais au milieu de vous se tient un Homme que vous ne connaissez pas ; c'est celui qui doit venir après moi, qui a été fait avant moi, et je ne suis pas digne de délier la courroie de ses souliers. Cela se passa à Béthanie, au delà du Jourdain, où Jean baptisait. (JEAN, I, 19-28.)

MÉLIE

Miserunt Judæi sacerdotes ad eum, ut interrogarent eum : Tu quis es? (Jean I, 19.)

En ce temps-là, les Juifs envoyèrent à Jean des ambassadeurs, pour lui demander : Qui êtes-vous?... Êtes-vous le Messie? Il répondit humblement qu'il n'était qu'une voix envoyée de Dieu pour les avertir de se préparer à recevoir le Messie.

Voilà ce qui se passe à Béthanie, au delà du Jourdain, où saint Jean-Baptiste baptisait. Voici les réflexions que nous suggère, de cet Évangile, le passage cité en commençant. Cette question : *Tu quis es?* adressée à Jean par les Juifs, je vous l'adresse à vous-mêmes : *Tu quis es? Quid dicis de teipso?* Assez longtemps vous avez parlé des autres, dans vos conversations et dans vos jugements. Occupez-vous aujourd'hui de vous-mêmes : *Attende tibi. Quid dicis de teipso? Tu quis es?* Je vous adresse cette question avec l'autorité que me donne le ministère de la parole sainte, sans respect humain, mais avec l'amour que vous a voué mon cœur de prêtre, sans aigreur. Pour faire à ma demande des réponses pertinentes, convenables, recueillez-vous, étudiez-vous vous-mêmes ; considérez votre existence et vos qualités ; examinez vos rapports avec Dieu, avec les hommes, avec vous-mêmes ; de cet examen jaillira un rayon lumineux qui, vous montrant ce que vous êtes, vous montrera ce que vous devez faire.

I

Donc, je vous le demande : *Tu quis es?...* J'entends quelqu'un de vous répondre : *Je suis l'ouvrage des mains de Dieu, je suis sa créature.* Cette réponse est aussi profonde dans sa vérité qu'elle est étendue dans son objet. Oui, c'est vrai, c'est Dieu qui vous a créé et donné tout ce que vous avez, tout ce que vous êtes. Il y a cependant dans le monde des hommes qui se disent savants, et qui nient cette vérité. Ils rient de pitié en face de celui qui leur soutient qu'une horloge, qu'une maison, qu'une statue sont le produit du hasard et ils se fâchent si on leur dit : l'existence de l'homme prouve l'existence de Dieu. — Laissons-les à leur logique boiteuse. Mais si vous êtes la créature de Dieu, vous lui devez l'*adoration* à cause du domaine absolu qu'il a sur vous et de votre dépendance entière à son égard. — La *reconnaissance*, à cause de tous les biens dont il vous a comblés. — L'*amour*, puisqu'il est votre père. — La *prière*, puisqu'il est le bienfaiteur libéral de qui seul vous pouvez recevoir ce qui vous est nécessaire. Et voilà, en deux mots, prouvée la nécessité de la religion ; et si vous avez bien saisi cette pensée, ce raisonnement est inattaquable.

II

Tu quis es? Je suis chrétien, me répond un autre auditeur. Vous êtes chrétien, c'est vrai, mais quelle grâce vous a été accordée à votre baptême, au premier jour de votre vie, et préférablement à tant de millions d'hommes! Quelle grâce! par elle vous êtes affranchi de l'esclavage du démon, lavé de la souillure originelle... Vous êtes l'enfant adoptif et l'héritier de Dieu le Père, l'affranchi de Jésus-Christ et un membre de son corps mystique, — le temple du Saint-Esprit, — l'enfant de la sainte Église, — l'héritier du ciel... Vous êtes chrétien! Il y a bon nombre de gens baptisés qui crient : Je suis chrétien, et à qui on peut répondre : A en juger par votre conduite, on ne l'aurait pas soupçonné. Mais enfin, je crois sur parole. Eh bien, ne l'oubliez pas, un chrétien purifié du péché ne doit plus en commettre. L'enfant de Dieu et de l'Église doit en observer intégralement les commandements. — Un disciple de Jésus-Christ, doit en imiter les exemples. Un temple du Saint-Esprit doit être respecté et saint. — Un héritier du ciel ne doit pas s'attacher outre mesure à cette terre qui n'est qu'un pèlerinage; il doit faire de la céleste patrie l'objet de ses pensées, de ses désirs, de ses affections et de ses efforts.

III

Tu quis es? Je suis membre de la grande famille du genre humain, au sein de laquelle je vis avec des supérieurs, des égaux et des inférieurs, me répond un troisième auditeur. Cette réponse philosophique contient, dans son laconisme, tout un code de morale. Oui, tous les hommes de la terre ne forment qu'une même famille; tous sont frères les uns des autres; tous ont le même père, qui est Dieu. La société est la famille dilatée. De ce principe si simple, que de conséquences rigoureuses et obligatoires! Ils sont donc des parricides, ceux qui, par les révolutions, conspirent contre la vie de la société! Ils sont donc de mauvais frères, ceux qui, loin d'aimer le prochain d'un amour d'estime, d'un amour de support, d'un amour de secours conservent contre lui des sentiments de haine, d'aversion, de jalousie, d'envie. Qu'ils sont donc coupables ceux qui ne respectent dans les autres hommes ni les biens de la fortune, ni ceux de la réputation, ni ceux du corps, ni ceux de l'âme!

A ces devoirs généraux, joignez ceux qui résultent des divers degrés de la société civile et religieuse : la déférence aux supérieurs; l'affabilité envers les égaux; le respect et l'édification des inférieurs.

IV

Tu quis es? Je suis un vieillard à la marche chancelante, à la tête courbée vers la terre, à la tête chauve et blanchie par les ans. — Vous êtes un vieillard? Que vous êtes vénérable, si votre front porte, avec la couronne de vos cheveux blancs, celle d'une vie pure! Si vos épaules fléchissent autant sous le poids des vertus que sous le poids des ans! Mais que vous êtes méprisable au jugement des hommes, condamnable au jugement de Dieu, si vous étiez octogénaire par l'âge, enfant par la prudence; si vous ressembliez à ces montagnes dont la tête est blanche de neige et dont les entrailles renferment un feu incandescent! O vieillard! réparez le passé, profitez du présent; préparez-vous à l'avenir.

V

Tu quis es? Je suis jeune homme, me répond avec bonheur une voix douce et sonore. Ma taille droite, ma démarche dégagée, mes joues colorées, ma vie joyeuse accusent ma jeunesse.

O jeunesse! on dit que vous êtes au printemps de la vie. Vous pouvez avoir du printemps quelques fleurs, mais, à coup sûr, vous avez de l'hiver les tourmentes, de l'été les tempêtes, et de l'automne peu

de fruits. Jeunes gens, jeunes filles, défiez-vous du bouillonnement de vos veines, de l'effervescence de votre imagination, des feux de votre cœur. Gardez-vous de jeter de l'huile sur le feu par l'approche des occasions du péché. Puisez dans de fréquentes et ferventes communions l'esprit de pureté que vous ne pouvez ni trouver ailleurs, ni nourrir autrement. Ne prenez jamais pour votre directeur ni votre imagination sans règle, ni votre cœur de feu ; suivez les conseils du directeur de votre âme. Ainsi votre jeunesse, naturellement ardente pour le mal deviendra fervente dans le bien.

VI

Tu quis es? Je suis un enfant. — Enfant, faites avec moi ces petites réflexions. Flexible comme un roseau ballotté par le vent, faible comme le jeune arbre auquel le jardinier donne un tuteur, impressionnable comme la cire molle, l'enfant a besoin d'être dirigé, élevé ; soyez donc heureux d'être repris de vos défauts ; laissez semer dans votre cœur le germe des vertus, vous en recueillerez un jour les fruits : *Quæ seminaverit homo, hæc et metet.*

VII

Tu quis es? Il y a peut-être quelqu'un dans cet auditoire qui désapprouve mon langage et semble

me dire : Vous nous parlez comme on parlait au moyen âge. Ces siècles d'obscurantisme sont passés. Le soleil de l'intelligence s'est levé et nous voilà au siècle des lumières. La vapeur et les chemins de fer ont fait disparaître les distances. L'électricité et le télégraphe transportent la pensée et la parole avec la rapidité de l'éclair. La science a remplacé la foi, et la raison est devenue notre seul guide. Nous sommes arrivés au siècle de la libre pensée et je suis libre-penseur.

Mon frère, votre franchise me plaît, mais votre malheur me touche. Ce qui était vrai il y a 400 ans ne le serait-il plus aujourd'hui? Les lumières du dix-neuvième siècle ont-elles découvert que deux et deux ne font plus quatre? La vapeur et les chemins de fer ont-ils emporté Dieu dans le néant? L'électricité a-t-elle consumé Celui qui l'a créée? O libre-penseur! que signifie ce mot? que vous pensez librement, que vous vous affranchissez de la foi? Eh bien, je vous plains! Jeune et innocent vous croyiez à la religion et à tous ses dogmes; alors vous étiez pur, et c'est depuis l'explosion des passions que, sans de nouvelles études, vous ne croyez plus? Vous faites ainsi votre confession publique en laissant entrevoir la cause de votre incrédulité. C'est souvent vrai, on a mal à la tête, parce que le cœur n'est pas sain. Guérissez votre cœur et la foi vous reviendra.

VIII

Tu quis es? Grâces à Dieu, je suis une personne désabusée du monde... Je vous comprends : *Vous faites profession de piété.* Comme vous et avec vous je dis : grâces immortelles en soient rendues à Dieu. Vous avez reçu des yeux qui ont vu, des oreilles qui ont entendu, un esprit qui a compris, un cœur qui a senti combien est petit tout ce qui est terrestre : *Quam tenue sit quod terrenum est, quam grande quod divinum, quam breve quod temporaneum, quam durabile quod æternum.* La futilité des choses de la terre, le prix de l'âme, la gravité du péché, l'éternité heureuse et malheureuse. Vous avez pris au sérieux l'amour de Dieu et la sanctification de votre âme ; et vous vous êtes résolument lancée dans la voie des commandements de Dieu et dans la pratique de tous ou du moins de plusieurs conseils évangéliques. Eh bien, ne regardez pas en arrière; les pas rétrogrades offensent Dieu et scandalisent le prochain. Ne balancez pas entre Dieu et le monde, entre la ferveur et la tiédeur; ce va-et-vient n'est ni fructueux, ni honorable. Ne soyez pas stationnaire; les grâces si nombreuses et si choisies que vous recevez chaque jour réclament hautement une correspondance de votre part et par conséquent quelques progrès. Soyez une lampe ardente et luisante glorifiant Dieu par votre ferveur, édifiant le prochain par votre

conduite, de laquelle vous excluerez les médisances, les irrévérences à l'église et les imprudences capables d'exposer votre vertu.

Assez, mes frères, la question que j'ai posée dans cette instruction aux diverses classes de chrétiens, vous devez vous la poser à vous-même, non seulement aujourd'hui, mais souvent devant Dieu, afin que si votre conscience vous répond que vous n'êtes pas ce que Dieu veut que vous soyez, vous mettiez ordre à votre conduite. C'est le seul moyen de mériter qu'à l'heure de la mort Dieu vous reconnaisse pour l'un de ses fidèles serviteurs et vous introduise dans ses tabernacles éternels. *Amen.*

POUR LE MÊME DIMANCHE

Miserunt Judæi ab Jerosolymis sacerdotes et levitas ad eum, ut interrogarent eum : Tu quis es? (Jean, I, 19.)

Toutes les nations étaient dans l'attente du Libérateur promis à nos pères. Le temps fixé par les prophètes était arrivé, et les justes croyaient à chaque instant entendre sonner l'heure du salut. Or, voici qu'un homme s'éloigne de la contagion du siècle pour habiter le désert; on raconte les circonstances merveilleuses de sa naissance; on répète le cri d'admiration échappé aux témoins de ces prodiges : « Que pensez-vous que sera un jour cet enfant? » L'austérité d'une vie encore inconnue au monde est un prodige permanent qui frappe les yeux de la foule; il parle le langage des prophètes; il reprend, il menace, il exhorte avec cette autorité que donne la connaissance de l'avenir et le titre d'envoyé du ciel. « Race de vipères, s'écrie-t-il en s'adressant aux Juifs endurcis, qui vous apprendra à éviter la vengeance à venir? »

La pénitence : voilà le texte des prédications qu'il fait entendre sur les rives du Jourdain : « Faites de dignes fruits de pénitence, car le royaume des cieux est proche. Faites pénitence, car la cognée est déjà à la racine de l'arbre, et tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. » Toutes ses paroles sont comme autant de coups de tonnerre qui jettent la terreur dans les âmes rebelles, engendrent la componction et font couler les larmes.

Cependant la foule se presse au désert; on y accourt de toutes parts; la Judée tout entière s'y précipite; la synagogue elle-même s'émeut. Veut-elle s'assurer des droits du saint Précurseur aux hommages de la nation? Le regarde-t-on comme un prophète? Doute-t-elle s'il est le Messie, ou craint-elle de perdre le reste de sa puissance? C'est là, mes frères, le secret de Dieu qui sonde les cœurs. Toutefois elle n'hésite pas à lui envoyer une députation de prêtres et de lévites pour lui demander qui il est: *Tu quis es?*

Va-t-il se prévaloir de ces honneurs, cet homme si digne des respects qui l'entourent? Il craindrait sans doute d'usurper des hommages qui ne sont dus qu'au Messie; mais ne doit-il pas se ménager un crédit utile, nécessaire même au but de sa mission? Non, mes frères, saint Jean se souvient que, comme les autres hommes, il n'est que cendre et poussière. Il sait qu'il prépare les voies à un Dieu humble de cœur, qui doit enseigner l'humilité aux hommes, et il veut, en foulant aux pieds l'orgueil, toucher des

cœurs superbes; aussi il confesse et ne nie point, il confesse qu'il n'est point le Christ.

Ne vous semble-t-il pas confus et comme indigné de la haute opinion qu'on a conçue de lui? Non, non, répond-il avec une vertueuse énergie que l'Écriture a peinte par une triple répétition; non, je ne suis point le Christ : *Non sum ego Christus*, tant il craint de passer pour ce qu'il n'est pas. Êtes-vous Élie? lui dirent les envoyés de la synagogue. Il l'est par le zèle et le caractère, mais il n'en porte pas le nom. Que va-t-il répondre? Qu'il ne l'est pas. *Non sum.* — Êtes-vous prophète? Non, toujours non. Cependant il est prophète et plus que prophète, et il s'abaisse et s'abaisse encore. Le saint Précurseur redoute tout ce qui peut l'élever au-dessus des autres hommes. Il se croit le dernier de tous et on l'a pris pour le Messie. Est-ce ainsi que nous agissons, mes frères, lorsque par nos manières hautaines, nous cherchons à l'emporter sur les autres et à briller plus qu'eux? Que nous sommes loin d'avoir l'humilité de saint Jean-Baptiste lorsque nous écoutons avec complaisance les louanges qu'on nous donne et que nous cherchons à attirer celles qu'on nous refuse? Hélas! qu'il est donc vrai que la vanité nous tient sous ses chaînes!

Surpris de sa réponse, les députés lui dirent : Qui êtes-vous donc, afin que nous puissions rendre compte à ceux qui nous ont envoyés? Que dites-vous de vous-même? L'occasion est délicate: Jean-Baptiste est forcé de parler de sa sublime mission, il est obligé de déclarer la vérité, mais il le fera sans

orgueil, comme sans emphase; il saura dans les termes de la plus noble simplicité, rendre au Dieu qui l'envoie le témoignage le plus solennel : « Je suis, répondit-il, la voix de celui qui crie dans le désert : Applanissez les voies du Seigneur. » Descendant des princes de la nation, il est issu du sang le plus illustre d'Israël. Il est le précurseur du Messie, l'ange annoncé par les prophètes ; prophète lui-même, il pourrait se glorifier de ses titres ; mais son humilité s'y refuse ; il n'est à ses yeux qu'une voix qui crie dans le désert.

Mettons-nous pour un moment dans la situation où se trouvait alors saint Jean-Baptiste. Imaginons qu'on vienne nous demander avec autorité : Qui êtes-vous? Que dites-vous de vous-même? Et, sans chercher à nous abuser, examinons quelle sera d'après nos dispositions la réponse que nous ferons. Serons-nous, comme le Précurseur, principalement occupés à prévenir l'opinion trop avantageuse qu'on pourrait prendre de nous? Dirons-nous, à son exemple, avec complaisance ce que nous ne sommes pas, avec peine ce que nous sommes? Reconnaîtrons-nous avec la même franchise ce qui nous manque? Attendrons-nous avec la même humilité que nous y soyons forcés, pour déclarer ce qui peut nous honorer? Obligés enfin de parler de ce qui nous est avantageux, en parlerons-nous aussi simplement, aussi modestement? Ils sont bien rares ceux qui, semblables à Jean-Baptiste craignent plus les éloges que les censures et sont plus empressés à faire connaître

ce qui les abaisse, que ce qui les élève. Rendons-nous justice et considérons que notre première et presque notre unique occupation est, au contraire, de nous faire valoir. Nos défauts, nous les cachons avec soin, nous les pallions avec adresse, nous les justifions avec sensibilité. Nos qualités, au contraire, ou réelles ou imaginaires, nous nous efforçons de les faire ressortir. Ainsi, sommes-nous d'une naissance distinguée? nous parlons avec complaisance de notre famille, de nos parents, de nos ancêtres, de nos alliances. Sommes-nous d'une naissance obscure? Nous la dissimulons, nous l'oublions. Avons-nous du talent? nous ne le laissons pas ignorer; nous voulons qu'on le sache. Sommes-nous dans la souffrance? nous voulons que tout le monde nous plaigne et que tous prennent part à nos peines; s'ils ne le font pas, nous les traitons d'indifférents et de mauvais cœurs. Vous le voyez, le monde est un théâtre de prétention et d'orgueil.

Les Pharisiens ayant entendu dire à Jean-Baptiste qu'il n'est que la voix de celui qui crie dans le désert, lui dirent : Pourquoi donc, si vous n'êtes ni un prophète, ni Élie, ni le Christ, vous ingérez-vous à donner le baptême? Si vous n'êtes envoyé que pour annoncer le Messie, qu'il vous suffise de parler, n'agissez pas en maître. Pourquoi faites-vous descendre ce peuple dans le Jourdain pour verser à flots les eaux du fleuve sur des têtes humiliées? *Quid ergo baptisas, si tu non es Christus?* Jean-Baptiste répond qu'il administre un baptême symbolique pour disposer le

peuple juif à recevoir le baptême sacramentel que Jésus-Christ devait instituer.

Pour moi, dit-il, je ne baptise que dans l'eau : *Ego baptiso in aquâ*, mais Jésus-Christ baptisera dans le Saint-Esprit et dans le feu. Je lave le corps, Jésus-Christ purifiera l'âme et la remplira du Paraclet. Le baptême que j'administre, n'efface point le péché, il sert seulement à faire comprendre aux pécheurs que de même que l'eau lave leurs corps, ainsi la pénitence doit purifier leurs âmes. Il va venir celui qui lavera les âmes comme je lave les corps, celui qui baptisera non plus dans l'eau seule, mais dans l'eau et l'Esprit-Saint, celui-là fera du baptême un sacrement qui effacera tous les péchés commis avant de le recevoir. Celui-là sera plus qu'un prophète et plus qu'Élie ; il sera le Christ. Il me suivra de très près : *Post me venturus est.* Mais quoique venant après moi, il existait avant moi : *Antè me factus est.* Il est tellement au-dessus de moi que je ne suis pas digne de dénouer les cordons de sa chaussure.

Celui qui baptisera dans l'eau et le Saint-Esprit est déjà au milieu de vous, Déjà il a opéré des miracles qui prouvent sa divinité, déjà il a étonné le peuple par la sainteté de sa vie, la sublimité de sa doctrine et la simplicité familière de son enseignement. Les pauvres, les pêcheurs de la Galilée, les humbles habitants des campagnes se pressent sur son passage ; mais vous, superbes pharisiens, vous ne le connaissez pas : *Medius vestrum stetit quem vos nescitis.*

Le reproche que Jean-Baptiste faisait aux Juifs de ne pas connaître le Messie, le Christ, combien de chrétiens le méritent encore aujourd'hui ! Voilà dix-huit siècles que Jésus vit au milieu de vous par ses sacrements, voilà dix-huit siècles qu'il illumine les intelligences par sa doctrine, qu'il dirige les âmes par ses préceptes moraux et ses conseils de perfection, qu'il gouverne la grande famille chrétienne par son Église, et cependant combien qui ne connaissent pas Jésus-Christ! combien pour qui il est un Dieu inconnu! combien qui ignorent sa loi, qui sont étrangers à sa vie, qui s'affranchissent du joug de l'Église! Ils sont chrétiens, mais ils ne le sont que par le baptême; leur vie est toute païenne. Ils ont connu autrefois les éléments de la doctrine du Christ, mais ils ont tout oublié. Ils ont participé dans leur enfance aux divins sacrements, mais depuis leur jeunesse, ils ont abandonné ces sources de vie spirituelle. Jeunes encore, ils respectaient l'Église leur mère, mais l'âge des passions leur a fait secouer son joug et ils vivent au gré de leurs caprices. Oui, pour eux, Jésus est un étranger, un inconnu.

Mais nous-mêmes, chrétiens, nous qui en apparence sommes plus fidèles, pouvons-nous dire que nous connaissons bien Jésus-Christ?

Nous ne pouvons ignorer que Jésus-Christ est au milieu de nous: nous savons qu'il a fixé sa demeure dans nos tabernacles ; nous croyons qu'il y est réellement présent sous les voiles eucharistiques, et que s'il y est ce n'est que pour se donner à nous et

pour nous attirer à lui. Mais avons-nous soin d'aller le visiter, l'adorer et le recevoir ? Hélas ! vous le savez, mes frères, la plupart des chrétiens sont assez ingrats pour l'oublier, pour l'abandonner, pour le fuir. S'ils viennent de temps à autre dans ses temples, c'est par habitude et par respect humain, plutôt que par un véritable esprit de piété ; c'est pour l'outrager par leurs irrévérences, plutôt que pour l'honorer par le juste tribut de leurs adorations, en sorte que quoiqu'il soit au milieu de nous, à en juger par notre conduite, on dirait comme les Juifs, que nous ne le connaissons pas.

Nous ne pouvons pas non plus ignorer que ce divin Sauveur réside au milieu de nous, dans la personne des pauvres, puisqu'il nous déclare expressément dans l'Évangile que lorsqu'il viendra juger tous les hommes rassemblés au pied de son tribunal il récompensera les uns pour avoir secouru l'infortune et condamnera les autres pour avoir négligé de le faire. « Venez, dira-t-il aux premiers, venez recevoir la récompense due à votre charité : lorsque j'ai eu faim, vous m'avez donné à manger ; lorsque j'ai été dévoré par la soif, vous m'avez donné une eau rafraîchissante ; lorsque vous m'avez rencontré privé de vêtements, vous m'avez vêtu ; quand j'étais malade, vous m'avez soulagé ; quand j'étais enchaîné dans une prison, vous m'avez visité. » Mais il dira aux seconds : « Retirez-vous, maudits, allez loin de moi subir la juste peine que vous avez méritée par votre cruelle insensibilité. Vous m'avez vu pauvre,

nu, souffrant et abandonné et vous n'avez pas daigné me secourir. » Aimons-nous les pauvres, les respectons-nous, les soulageons-nous ? Hélas ! le luxe, la vanité, l'égoïsme ont étouffé la charité dans bien des cœurs. Cette flamme divine brûle-t-elle encore dans le nôtre ? Chrétiens, au nom de nos intérêts les plus sacrés, assistons les pauvres, écoutons leurs prières, secourons les malheureux et Dieu sera pour nous plein de miséricorde. Allons souvent visiter celui qui par amour a établi sa demeure à côté de nos habitations ; allons l'adorer, le prier, et un jour parce que nous l'aurons connu, aimé, adoré et servi, il nous admettra dans les splendeurs de la bienheureuse éternité. *Amen.*

IVe DIMANCHE DE L'AVENT

ÉVANGILE

La quinzième année de l'empire de César-Tibère, Ponce Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode tétrarque de la Galilée, Philippe, son frère, tétrarque de l'Iturée et de la Trachonitide, et Lysinias tétrarque d'Abilène, sous les grands prêtres Anne et Caïphe, la parole de Dieu fut adressée dans le désert à Jean, fils de Zacharie, et il vint dans tout le pays du Jourdain, prêchant le baptême et la pénitence, pour la rémission des péchés, selon ce qui est écrit dans le livre du prophète Isaïe. Une voix crie dans le désert : « Préparez la voie du Seigneur, rendez droits les sentiers ; toute vallée sera comblée, toute montagne et toute colline seront abaissées ; les chemins tortueux deviendront droits et les raboteux unis ; et toute chair verra le salut de Dieu. » (Luc, I, 6.)

HOMÉLIE

Par ces paroles, l'écrivain sacré désigne la date précise des événements qu'il raconte, et qui avaient

été prédits plusieurs siècles à l'avance. Les faits évangéliques ne reposent point sur des traditions populaires qui n'ont aucune origine, ou qui vont se perdre dans une antiquité inconnue et fabuleuse. Ils ne sont point comme ces fables païennes ou mahométanes qui n'ont point eu de témoins. Mais la désignation exacte des personnes et des lieux, la date précise des temps marqués sont parfaitement d'accord avec les livres prophétiques. Dès le commencement de la prédication évangélique, les prophéties commencent à s'accomplir, et c'est ce que font soigneusement observer les quatre évangélistes. Le Précurseur paraît le long du Jourdain, comme il est écrit au livre des prophéties d'Isaïe, et il est la voix de celui qui crie dans le désert : « Préparez la voie du Seigneur ; rendez droits ses sentiers. Voilà que j'envoie mon ange devant votre face qui, marchant devant vous, vous préparera le chemin. » Cet ange montré de loin, c'est Jean-Baptiste. Le voilà sur les bords du Jourdain fidèle à la mission que lui avaient tracée les prophètes. Le premier objet de sa prédication aux hommes est la pénitence ; c'est aussi par là que le Sauveur commence la sienne : « *Cœpit Jesus prædicare et dicere : Pœnitentiam agite ;* » c'est ainsi pareillement que les apôtres ouvrent la leur : *Petrus verò ad illos : Pœnitentiam, inquit, agite.* La pénitence est la porte du ciel. Pour aller à Dieu, il faut avant tout quitter la route qui en éloigne. Pour remplir son âme des vertus qui font la justification, il est indispensable de la vider des vices qui s'y opposent.

On ne peut pas être aimé de Dieu en restant chargé des crimes qu'il abhorre ; on ne peut pas l'aimer en conservant de l'attachement pour les objets de son aversion. Un plaisir criminel fit entrer le péché dans votre âme ; il faut qu'une douleur religieuse l'en fasse sortir. La pénitence est un devoir universel. Dieu ordonne aux hommes, par le ministère de son apôtre, que tous et en tous lieux fassent pénitence : *Deus nunc annuntiat hominibus, ut omnes ubique pœnitentiam agent.* Aux pécheurs, le sacrement de pénitence est essentiel ; aux justes, la vertu de pénitence est nécessaire. Comme il n'y a personne qui puisse se juger exempt de péché, il n'y a personne qui doive se croire dispensé de la pénitence. Et ne voyons-nous pas les plus grands saints faire les pénitences les plus austères ? Saint Jean-Baptiste et tous les apôtres ne l'ont-ils pas pratiquée d'une manière extraordinaire ? Sommes-nous plus justes qu'eux ? Ne sommes-nous pas, au contraire, de grands coupables ? Que de trangressions à la loi de Dieu ! Que de négligence dans l'accomplissement de nos devoirs ! Or, sachons-le bien, Dieu n'accorde le pardon qu'au repentir.

Mais, chrétiens, ce n'est pas seulement à faire pénitence que saint Jean-Baptiste exhortait les hommes de son temps et, en leur personne, les hommes de tous les siècles, c'était à faire des fruits et de dignes fruits de pénitence. Mais en quoi consistent ces dignes fruits de pénitence ? Notre Évangile les fait consister en quatre choses :

1° Toute vallée sera comblée : *Omnis vallis implebitur ;*

2° Toute montagne et toute colline seront abaissées : *Et omnis mons humiliabitur ;*

3° Les chemins tortueux seront redressés : *Et erunt prava in directa ;*

4° Les voies raboteuses seront aplanies : *Et aspera in vias planas.*

Ainsi ce qu'on fait pour préparer le chemin par où doit passer un roi, un puissant du siècle, c'est ce que le prophète nous ordonne de faire pour préparer la voie du Seigneur et nous disposer à recevoir les bienfaits de la Rédemption divine.

1° Il faut d'abord que toute vallée soit comblée : *omnis vallis implebitur*, que tous les fossés du chemin soient remplis et élevés. Ces vallées sont la figure des vides qui se trouvent dans notre vie et de l'omission de nos devoirs. Que de vallées le péché et l'indifférence ont laissées dans votre âme ! Que de fossés y a creusé votre négligence à remplir vos obligations envers Dieu, envers le prochain et envers vous-mêmes. Permettez-moi de vous en énumérer quelques-uns. Dieu vous ordonnede le prier chaque jour, et, malgré ce précepte, vos journées commencent et finissent sans la prière. Vous êtes obligés de sanctifier les dimanches et fêtes par des exercices de piété ; ne les passez-vous pas dans la dissipation et dans le crime ? Il y a un précepte qui prescrit formellement le jeûne, l'abstinence, l'aumône, la con-

fession et la communion ; combien qui n'en tiennent aucun compte ?

2° Il faut ensuite que toute montagne et toute colline soient abaissées : *Omnis mons et collis humiliabitur.* Le péché est représenté par une montagne à cause de l'orgueil qui le produit ; car l'orgueil est la racine de tous les péchés : il a causé la perte du premier homme, il est encore la cause de tous les désordres qui bouleversent le monde. C'est l'orgueil, dans ses diverses nuances, qui nous fait violer la loi divine. L'orgueil d'indépendance est la source des révoltes contre nos supérieurs. L'orgueil d'ambition est la source des catastrophes qui désolent la société. L'orgueil de la raison est le principe de l'incrédulité qui refuse le joug de la foi. L'orgueil de la science est la cause des schismes qui déchirent le sein de l'Église. L'orgueil du respect humain nous fait rougir de notre foi et abandonner nos devoirs de chrétiens. L'orgueil de la vanité enfante l'amour du monde, le goût de la parure, le luxe, la ruine des familles, la perte de l'innocence. Devons-nous nous étonner si le Sauveur Jésus est l'ennemi juré de l'orgueil, qu'il est venu détruire sur la terre. Nous devons donc détruire l'orgueil et tous les autres péchés qui en découlent, par la pénitence et, en particulier, par le sacrement de réconciliation qui est l'océan des miséricordes divines. Voilà les montagnes qu'il faut venir abaisser aux pieds de Jésus-Christ : *Omnis mons et collis humiliabitur.*

Quant à vous qui n'êtes point accablés sous le poids

des montagnes, c'est-à-dire de fautes graves, n'auriez-vous pas néanmoins sur votre conscience quelques collines. c'est-à-dire quelques habitudes de péché véniel ? Ces attaches désordonnées au péché véniel contristent le cœur de Dieu et pourraient vous conduire insensiblement à de plus grandes fautes Ce sont des collines qui doivent aussi être abaissées, si nous voulons participer abondamment aux fruits de la naissance de Jésus-Christ.

3° *Et erunt prava in directa :* les sentiers tortueux seront redressés. Sous ces expressions symboliques sont indiquées des vertus que le monde ne soupçonne guère, mais que l'œil de Dieu contemple avec complaisance, ce sont la pureté d'intention et l'esprit de foi. L'intention est le chemin qui doit nous mener à Dieu, C'est cet œil de l'Évangile, qui, s'il est clair lui-même, éclairera tout le corps de nos actions, et s'il est malheureusement obscur, le plongera tout entier dans les ténèbres. Or, jusqu'à présent, nos intentions ont-elles été toujours bien pures ? N'avons-nous agi que pour Dieu et en vue de Dieu ? Hélas ! notre propre satisfaction, l'estime du monde, l'amour des créatures, un vil intérêt, un frivole plaisir n'ont-ils pas été bien souvent le mobile de nos actions ? Nos bonnes œuvres n'ont-elles pas été inspirées plutôt par la bonté de notre cœur que par la charité ? Dans nos prières, dans nos confessions et nos communions ne nous sommes-nous pas laissés diriger par l'habitude ou par des considérations humaines ? Rectifions ces vues trop naturelles

par la simplicité du cœur et la rectitude de nos intentions, et nous aurons rendu droits les sentiers qui doivent nous mener au Seigneur.

4° Enfin, il faut que les endroits raboteux soient aplanis : *Et aspera in vias planas.* Que d'inégalités dans notre humeur, dans notre conduite et jusque dans notre dévotion ! Que de choses âpres, dures et difficiles dans nos manières, dans nos paroles et jusque dans notre zèle ! Aplanissons, unissons, adoucissons tout, si nous voulons préparer la voie du Seigneur, si nous désirons qu'il vienne à nous. Surmontons avec courage les répugnances et les difficultés que le démon ne manque pas de nous faire éprouver dans la pratique des vertus chrétiennes. Si nous faisons cela, *notre chair verra le salut de Dieu, et videbit omnis caro salutare Dei ;* les bénédictions et les consolations célestes descendront sur nous, comme une rosée vivifiante, pour corriger nos défauts, réformer nos inclinations perverses, perfectionner notre vie et nous rendre dignes du Ciel. *Amen.*

POUR LE MÊME DIMANCHE

PRÉPARATION A LA NOEL

Parate viam Domini; rectas facite semitas ejus. (Marc, 7, 3.)

Pendant l'Avent et surtout durant les jours qui précèdent immédiatement la grande solennité de Noël, l'Église nous rappelle sans cesse et les soupirs des patriarches qui appelaient de leurs vœux impatients l'arrivée du Sauveur du monde, et les oracles des prophètes qui l'annonçaient. C'est pour nous rappeler à nous-mêmes les dispositions par lesquelles nous devons nous préparer à cette fête. Afin d'entrer dans les vues de l'Église, notre mère, méditons le grand mystère de la venue de Notre-Seigneur et recherchons quelles dispositions nous devons apporter dans la célébration de la solennité qui nous le rappelle.

Quel est celui qui va venir et dont nous allons célébrer la venue? Comment vient-il? Quels sont les fruits de sa venue? Que devons-nous faire pour

y participer? Voilà ce que nous allons examiner dans ce court entretien.

I

Quel est celui qui vient habiter parmi nous ? Quel est celui qui a inspiré aux prophètes ces transports d'allégresse, ces images magnifiques, ces idées sublimes qui élèvent nos âmes et nous annoncent la grandeur de leur objet ? C'est le Messie, le désiré des nations, l'attente d'Israël, c'est le Verbe éternel consubstantiel au Père ; c'est la sagesse incrée, dont la parole a fécondé le néant ; c'est celui qui a fait le ciel, la terre, tout ce qu'ils contiennent, qui les soutient par sa puissance et qui pourrait d'un seul regard les faire rentrer dans le néant ; c'est le Fils de Dieu, qui, pour élever l'homme jusqu'à lui, descend, s'abaisse jusqu'au niveau de l'homme.

Le soleil, mes frères, se contente d'envoyer ses rayons à la terre ; mais il demeure toujours dans sa splendeur, sans jamais se rapprocher de nous. Le Verbe du Père descend parmi nous, il se couvre du voile de notre chair, non pour obscurcir son éclat, mais pour le tempérer et le proportionner à la faiblesse de nos regards. En un mot, c'est un Dieu qu se fait homme, c'est le Verbe qui se fait chair et qui vient habiter parmi nous : et *Verbum caro factum est, et habitavit in nobis.*

II

Comment vient-il? Quelles sont les circonstances qui accompagnent l'avènement du Fils de Dieu? Vient-il avec l'éclat de sa majesté? Non. Vient-il au moins avec l'éclat qui environne les puissants de la terre? Ne va-t-il pas choisir la capitale du monde pour le lieu de sa naissance? N'aura-t-il pas un trône pour berceau? Ne fera-t-il pas reconnaître son autorité par tous les grands du monde, dans une brillante cour? Juifs charnels, voilà bien le Messie tel que vous l'attendiez; voilà aussi les signes auxquels nous voudrions le reconnaître. Mais, chrétiens, les pensées de Dieu ne sont pas les pensées des hommes. Ce n'est pas ainsi que doit apparaître à la terre le Sauveur que Dieu a promis aux hommes. Voici sous quels traits l'ange du Seigneur désigne le Messie aux bergers de Bethléem : « Je vous annonce une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie. Il vous est né aujourd'hui, en la cité de David, un Sauveur qui est le Christ. Et voici à quels signes vous le reconnaîtrez, *et hoc vobis signum :* Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche, *invenietis infantem pannis involutum, positum in prosœpio.* »

Allez dans la cour des rois, nous dit Bossuet, vous reconnaîtrez le prince nouveau-né par les couver-

tures rehaussées d'or, et par un superbe berceau dont on voudrait bien faire un trône. Mais pour reconnaître le Christ qui vous est né, ce Seigneur si haut, que David, son père, tout roi qu'il est, l'appelle son Seigneur, on ne vous donne pour signal que la crèche où il est couché et les pauvres langes dans lesquels est enveloppée sa faible enfance, c'est-à-dire qu'on ne vous donne qu'une nature semblable à la nôtre. Car qui de nous, dit toujours Bossuet, qui de nous est né dans une étable? qui de vous, pour pauvre qu'il soit, donne à ses enfants une crèche pour berceau? Jésus est le seul que l'on voit délaissé jusqu'à cette extrémité, et c'est à cette marque qu'il veut être reconnu.

Il quitte le ciel, où il a établi le trône de sa gloire, il descend sur la terre, et il y paraît dans l'humiliation et l'abaissement. Dieu fait homme, il se soumet à tous les besoins attachés à la nature humaine, à ce que l'intempérie des saisons a de plus rigoureux, à ce que la pauvreté a de plus extrême et de plus humiliant.

Riches, il a voulu abaisser la hauteur de votre orgueil. Pauvres, il a voulu vous consoler dans les privations qui sont la suite de votre position si humble. Et voilà pourquoi il préfère votre condition à l'état si recherché et si envié des heureux du siècle. Loin de vous donc les plaintes et les murmures au sein du dénûment et de la douleur.

III

Pourquoi vient-il ? L'homme s'était révolté contre le ciel. Tous les vices réunis inondaient la surface de la terre. Touché de commisération pour ses malheureux habitants, l'Homme-Dieu entreprend d'en renouveler la face, d'y faire régner la justice et la paix. De réparer l'injure infinie que l'homme criminel avait faite à la souveraineté de Dieu. Pour que la réparation fût égale à l'offense, il fallait qu'un Dieu en fût l'auteur. Tous les hommes ensemble auraient été impuissants à donner à Dieu une satisfaction suffisante. Jésus-Christ, pressé par son amour pour nous, l'a donnée en réunissant en sa personne, par l'Incarnation, la nature divine à la nature humaine. En sorte que l'Homme-Dieu a effacé les crimes dont les hommes s'étaient rendus coupables.

Ainsi, mes frères, le règne de la paix rétabli sur la terre ; la terre réconciliée avec le ciel ; la justice divine pleinement satisfaite par les mérites et la satisfaction d'un Dieu : Voilà les fruits qu'il apporte au milieu de nous, en allumant dans les cœurs le feu de la charité : *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur.*

Quels puissants motifs de nous préparer à la venue du Sauveur et de nous mettre à même d'en recueillir les fruits !

IV

Que devons-nous faire pour participer aux fruits de sa venue ? Qu'un prince de la terre daigne quitter sa capitale pour honorer de sa visite les provinces de son empire, quels préparatifs ne fait-on pas pour le recevoir ! Les populations se mettent en mouvement, remplissent les routes et les disposent pour son passage ; partout s'élèvent des arcs de triomphe en son honneur, et les fleurs jonchent le chemin qu'il doit parcourir ; de toutes parts on entend répéter ces paroles : Préparons-nous à recevoir le prince qui daigne visiter son peuple. Eh bien ! mes frères, le Roi des rois va descendre du ciel sur la terre pour venir visiter ses créatures, les combler de grâces et de bienfaits. Déjà, Jean-Baptiste nous le montre et nous invite à lui faire honneur : *Parate viam Domini, rectas facite semitas ejus.* Que demande-t-il de nous ? Quelques fleurs, quelques arcs de triomphe ? Il faut des choses plus sérieuses et plus agréables à notre Dieu. Il veut que le péché disparaisse de notre âme par une pénitence expiatrice, c'est-à-dire par la digne réception du Sacrement qui est l'océan des miséricordes divines. Il faut donc nettoyer, purifier et rendre propres nos consciences par une bonne confession. Il faut bannir de notre esprit et de notre cœur tout ce qui n'est pas droit, sincère,

et remplir le vide de notre vie par toutes sortes de bonnes œuvres et par la pratique de toutes les vertus chrétiennes. *Omnis vallis implebitur*. Oh ! que du vide il y a dans le cours de notre existence par l'oisiveté, l'amusement, la bagatelle et les habitudes vicieuses ! Réparons tout cela par une sincère pénitence, par un redoublement de ferveur dans l'accomplissement de tous nos devoirs. Nous mériterons ainsi que les bénédictions célestes descendent abondamment dans notre âme. Et, après avoir largement participé aux bienfaits de la rédemption divine, nous aurons un jour le droit de régner avec Jésus dans les splendeurs du ciel. *Amen*.

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE NOEL

ÉVANGILE

En ce temps-là Joseph et Marie, mère de Jésus, étaient dans l'admiration des choses merveilleuses qu'on disait de lui. Siméon les bénit et dit à Marie sa mère : « Cet enfant est établi pour la ruine et la résurrection de plusieurs en Israël, et pour être l'objet de la contradiction ; et votre âme même sera transpercée d'un glaive, afin que les pensées des cœurs de plusieurs soient manifestées. » Il y avait aussi une prophétesse, nommée Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser. Cette sainte veuve, fort avancée en âge, adora aussi ce divin enfant et publia partout qu'elle avait le bonheur de voir le Rédempteur du peuple juif. Après quoi Marie retourna à Nazareth, où Jésus croissait et se fortifiait, faisant éclater la grâce de Dieu et la sagesse qui était en lui. (Luc, xi, 33-40.)

HOMÉLIE

Ecce positus est hic in ruinam et resurrectionem multorum in Israël.

Celui-ci a été établi pour la ruine et pour la résurrection d'un grand nombre en Israël. (Luc. XI, 34.)

Un saint vieillard nommé Siméon, homme juste et craignant Dieu, avait reçu du ciel l'assurance qu'il ne mourrait point sans avoir vu le Messie, objet de l'attente de toutes les nations. Quelques jours après la naissance du Sauveur, cet homme conduit par l'inspiration divine vint dans le temple. Il y est à peine entré qu'il aperçoit Joseph et Marie portant dans leurs bras l'Enfant-Dieu. Marie était venue à Jérusalem pour accomplir la loi de la purification et pour offrir son fils au Seigneur. A la vue du libérateur d'Israël, qu'il attendait avec tant d'impatience, le saint vieillard tressaille ; il s'approche, prend l'enfant entre ses bras, le contemple avec amour, l'arrose de ses larmes, et, levant les yeux aux cieux, il s'écrie dans l'ivresse de la joie : « Seigneur, vous m'avez promis de prolonger mes jours jusqu'à la venue du Messie, et vous avez tenu votre promesse ; le Messie est venu, mes yeux le contemplent, mes bras l'entourent ; *maintenant, Seigneur, laissez aller en paix votre serviteur. Mes yeux ont vu, mes mains ont porté le Sauveur, que vous donnez à la terre.* »

L'humble Joseph et Marie elle-même en entendant les choses merveilleuses qu'on disait de l'En-

fant Jésus étaient dans l'admiration : *Et erat pater ejus et mater mirantes super his quæ dicebantur de illo.* La sainte Vierge bénissait Dieu de ce que son divin Fils, en entrant pour la première fois dans la maison de son Père céleste, n'y apparaissait pas comme un étranger, de ce qu'il était reconnu et adoré par un vieillard, qui représentait les patriarches, les prophètes, les prêtres de l'ancienne loi.

Mais la joie de Marie devait bientôt faire place à une immense douleur. Siméon porte ses regards de l'Enfant, qu'il tient entre ses bras, aux parents qui l'ont présenté. Il les bénit. Puis, embrassant d'un coup d'œil tous les effets que produira sur la terre la venue du Rédempteur, tous les prodiges que sa justice et sa miséricorde opèreront dans le cours des siècles, il renferme tout en deux mots, et adresse à Marie cette parole prophétique, dont le sens est si étendu : « Celui-ci est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs : *Positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum.* » Un sauveur des âmes, occasion de la perte des âmes, non de quelques-unes, mais d'un grand nombre : *multorum.* Triste mystère de la perversité humaine.

Cette prophétie du vieillard Siméon devait avoir un prompt accomplissement. Le peuple juif, non content de méconnaître celui que Dieu lui a envoyé pour le combler des bienfaits du Seigneur, le persécute et le met à mort. Aussi est-il le premier dont la ruine atteste la puissance vengeresse de ce divin Roi.

Mais quelle ruine! En fut-il jamais d'aussi affreuse,

et qui portât si visiblement l'empreinte de la colère céleste? Ai-je besoin de retracer ici les horreurs du siège de Jérusalem à jamais mémorable, où, par une complication de maux sans exemple, la famine, la contagion, la guerre intestine et la guerre étrangère unissent leurs ravages, les citoyens s'acharnant les uns contre les autres, avec plus de fureur que ne le faisait l'ennemi, les mères, ô cieux, frémissez! les mères dévorant le fruit de leurs propres entrailles? On vit périr dans l'espace de quelques mois jusqu'à onze cent mille âmes. Ai-je besoin de rappeler cette destruction de la superbe cité, où il ne resta pas pierre sur pierre, et celle du temple, la merveille du monde, qu'il ne fut jamais possible de reconstruire. Est-il besoin surtout que je parle de la dispersion prédite et exécutée de la nation juive réprouvée? Depuis dix-huit siècles cette nation, plus attachée qu'aucune autre à sa religion et à sa croyance, erre dans toutes les parties du monde, haïe et persécutée, n'ayant ni temples, ni autel, ni prêtres, ni sacrifice, ni culte. Où est celui qui à la vue d'un si étrange phénomène ne voit le fidèle accomplissement de la prophétie du vieillard Siméon : *Positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israël.*

Avançons. Rome païenne fut après la nation juive, la plus implacable ennemie du nom chrétien. Ses empereurs et ses magistrats inondèrent, pendant trois cents ans, toute la terre du sang des confesseurs et des martyrs. Rome dut être la seconde vic-

time immolée à la gloire du Dieu de l'Évangile. Que devint cette ville orgueilleuse, s'appelant avec emphase la maîtresse de l'univers et la ville éternelle? Elle fut humiliée ; son empire idolâtre ruiné, et les princes, persécuteurs du christianisme, terminèrent leur cruelle existence par une mort prompte et tragique. Quelle a été la destinée des nations qui, après avoir connu Jésus-Christ, ont abandonné son culte et perdu la foi? Interrogez l'histoire. Voyez, dans l'Asie, ces villes fameuses d'Ephèse, d'Antioche, de Césarée, de Nicomédie où régnaient, avec le christianisme, toutes les vertus, les arts, les sciences et les lettres ; regardez à l'extrémité de l'Europe cette Constantinople, jadis si policée, si savante ; tournez ensuite les yeux vers cette Afrique, patrie des Athanase, des Cyrille, des Tertullien, des Augustin. Comparez leur état présent avec ce qu'elles furent. Ces pays ont perdu, avec la vraie religion, la gloire, la liberté, la science, les mœurs et la civilisation : voilà le châtiment des peuples qui renoncent à la foi : *Positus est hic in ruinam.* — Mais pourquoi chercher des exemples si loin, quand, hélas ! on peut en trouver si près de soi ? O France, ô nation très chrétienne, très civilisée, très prospère ! Quand as-tu vu tous les fléaux à la fois fondre sur toi, bouleverser l'ordre social, insulter les prêtres et tout ce qu'il y a d'honnête, fouler aux pieds la religion ? C'est le jour où tu as essayé de secouer le joug du Seigneur.

Et aujourd'hui pourquoi les sociétés secrètes

réussissent-elles à détruire la foi et à implanter l'incrédulité, non seulement chez les grands, mais chez les petits ; pourquoi voit-on le catéchisme et l'image du Christ bannis des écoles, les religieux et les prêtres chassés des hospices, les cimetières profanés, les croix renversées, les églises pillées, nos tabernacles vidés ? pourquoi sommes-nous condamnés à contempler chaque jour l'impiété, l'immoralité, l'injustice et tous les crimes les plus monstrueux, marchant tête levée, menaçant d'entraîner dans une ruine universelle la société tout entière ? Parce que les faux prophètes crient partout que le christianisme est l'ennemi qu'il faut abattre. Eh bien ! pour ces apôtres de l'enfer et pour ceux qui les écoutent Jésus-Christ est établi pour leur ruine : *Positus est hic in ruinam.*

En terminant cette partie de mon homélie, ne me sera-t-il pas permis de vous demander si Jésus-Christ ne sera pas un jour pour vous aussi un sujet de ruine ? Il ne le sera pas certainement si vous êtes fidèles à vos engagements du baptême et de la première communion, si vous suivez Jésus-Christ avec courage et sans respect humain ; mais si vous repoussez la croix ; si vous n'écoutez pas l'enseignement de son Église ; si vous abandonnez ses sacrements ; si vous ne voulez vivre que pour la volupté, l'avarice, l'ambition ; si, dans votre orgueil, vous ne voulez avoir d'autre Dieu que vous-même, d'autre loi que votre raison, oui, Jésus-Christ sera pour vous un sujet de ruine : *Positus est hic in ruinam.*

Mais il est dit aussi que ce même Enfant-Dieu sera pour plusieurs un principe de résurrection : *Positus est hic in resurrectionem multorum.* Cet aspect de la prophétie de Siméon est plus consolant. Arrêtons-nous-y quelques instants.

Nous avons vu tomber les Juifs déicides. Avec eux semblaient périr le peuple de Dieu, la race choisie, les promesses faites aux patriarches, les espérances de l'univers. Mais il n'en est rien ; tout renaît avec l'Église chrétienne.

Oh ! que cette résurrection est admirable ! Le Tout-Puissant se réserve, de toute la nation juive, douze hommes qu'il disperse par toute la terre, pour aller semer la parole de vie; et voilà qu'aussitôt s'élève de toutes parts une moisson abondante d'adorateurs en esprit et en vérité. Le nouveau peuple est en tout supérieur à l'ancien. Il entre dans tous ses droits, recueille tout son héritage, et y ajoute d'autres richesses bien plus précieuses. Il a la réalité des figures et le fruit des promesses. Le premier peuple était resserré dans les étroites limites de la Palestine, le second n'a point d'autres limites que le monde ; celui-là ne devait durer qu'un temps, celui-ci ne finira qu'avec les siècles : la parole du Maître est expresse : *Allez, enseignez toutes les nations, et voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.* Cette divine parole ne sera pas démentie par l'événement.

Mais que d'obstacles l'enfer suscitera, que de ressorts il fera jouer pour s'opposer à son accomplisse-

ment ! N'importe : tout s'exécutera de point en point. Les savants et les sages, le peuple et les grands, les bourreaux, les soldats, les Césars s'opposeront à la conquête de l'univers entreprise par douze humbles bateliers ; mais ces douze pauvres pécheurs, semblables à des géants, fourniront leur immense carrière, avec la même rapidité que le soleil franchit le vaste espace des cieux. A peine sont-ils partis de la Judée que déjà ils sont parvenus aux extrémités du monde... Leur voix retentit partout, comme un bruyant tonnerre, ébranle l'empire de l'idolâtrie, fait tomber les idoles, renverse les temples. En vain l'enfer arme contre l'Église naissante tout ce qu'il y a de plus fort et de plus puissant, durant trois siècles, l'univers se prosterne et adore le Christ. A cette première victoire succèdent de nouvelles guerres, celles du schisme et de l'hérésie ; l'Église, armée d'une croix, triomphe encore de ces ennemis.

Les philosophes du dix-huitième siècle, à leur tour, se liguent avec une cruauté sans égale contre l'Église; ils croient à leur victoire et crient de toutes leurs forces : « L'Église est perdue, elle n'a plus vingt ans d'existence ; » mais ces ennemis du Christ sont confondus et disparaissent, et l'Église continue de vivre et de régner sur l'univers entier : *Positus est hic in resurrectionem.*

En voyant plus tard le souverain pontife arraché de ses États, chargé de chaînes et traîné dans l'exil, les fidèles tremblent et les méchants poussent des

cris de triomphe; mais celui qui a dit : Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles, le ramène comme par la main, sur son siège, pour continuer de gouverner la barque de Pierre et conduire les âmes au ciel. *Positus est in resurrectionem.*

L'oracle de Simoén est donc vrai. Si Jésus est la ruine des méchants, il est la cause du salut des justes, qui n'ont cessé d'écouter sa voix, de croire à sa parole, d'obéir à ses préceptes et de correspondre à sa grâce.

Siméon ajoute que cet enfant sera en butte à la contradiction des hommes : *Et in signum cui contradicetur.* En effet, n'a-t-il pas été, dans tous les siècles, comme le but contre lequel les méchants n'ont cessé de décocher toutes leurs flèches ? Les Juifs, les infidèles, les hérétiques ne l'ont-ils pas contredit ? De nombreux chrétiens ne continuent-ils pas de le contredire par les dérèglements de leur conduite ? Soumis par la foi, ne sont-ils pas rebelles par la morale? Le superbe contredit son humilité, le sensuel sa pureté, l'avare sa pauvreté volontaire, l'envieux sa charité, l'emporté sa douceur. Toutes ses vertus, en un mot, sont contredites par autant de vices opposés. C'est ainsi qu'après avoir été en butte à la contradiction des Juifs, des païens, des hérétiques, il l'est encore à celle des catholiques : *Positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israël, et in signum cui contradicetur.*

Le saint vieillard, après avoir prédit ce qui regardait le Fils, dit à la mère : « Un glaive de douleur

transpercera votre âme, votre cœur maternel n'en sera pas seulement effleuré, il en sera percé de part en part. »

Le martyre de la très sainte Vierge a deux causes. La première, les cruelles persécutions et les ineffables douleurs de Jésus. Aussitôt que Siméon a parlé, Marie voit clairement les destinées futures de son Fils. Transportée des clartés de Bethléem aux ombres du Calvaire, elle n'aperçoit plus les bergers illuminant la nuit et chantant des cantiques, les rois de l'Orient prodiguant les plus riches trésors des terres lointaines; elle voit, dans un prochain avenir, son Fils en butte à la haine, aux calomnies, aux persécutions de ses ennemis; elle voit poindre l'aurore de ce jour où Jésus sera chargé d'une croix et couronné d'épines. Elle entend les soldats romains, les bourreaux, tout un peuple qui demande son sang. Ce spectacle ne la quitte plus. Le glaive de douleur ne sera plus arraché de son âme.

La seconde cause de son martyre, c'est l'inutilité des souffrances de son Fils pour un grand nombre de pécheurs. Marie, par amour pour nous, avait consenti à ce que le sang de son bien-aimé fût répandu pour le salut des hommes. Mais ce sang, dont plusieurs n'auront pas profité, criera vengeance contre les coupables et augmentera leurs tourments éternels. Cette pensée amère, cette vision accablante achève d'abreuver son âme de douleur : *Tuam ipsius animam pertransibit gladius.*

Tandis que Siméon parlait encore, survint un nou-

veau témoin, également suscité de Dieu pour annoncer les hautes destinées de l'Enfant nouveau-né. *Il y avait aussi une prophétesse, Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser; elle était chargée de jours, et n'avait vécu, depuis sa virginité, que sept ans avec son mari. Restée veuve, et âgée alors de quatre-vingt-quatre ans, elle ne quittait point le temple, servant Dieu nuit et jour, dans les jeûnes et les prières. Elle aussi survenait à cette heure, elle se mit à louer Dieu et à parler de lui à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël.*

La vertueuse prophétesse, dont le Saint-Esprit loue la viduité, n'est pas seulement le modèle des jeunes filles, ni celui des épouses et des mères, dont elle a accompli tous les devoirs, mais de tous les chrétiens, par son attachement au Seigneur. Elle était constamment dans le temple où elle priait, où elle jeûnait et se mortifiait sans cesse. Elle parlait du Sauveur à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël. Elle exerce les fonctions d'apôtre. A son exemple, le chrétien ne doit-il pas être assidu à l'église, y vaquer à la prière, joindre aux exercices de la religion celui de la pénitence et de la mortification ? Ne doit-il pas y ajouter une sainte conversation avec les gens du monde pour faire connaître et aimer Dieu ?

Après avoir accompli les rites de la loi, Joseph et Marie s'en retournèrent en Galilée, dans la ville de Nazareth. Là ils mènent une vie retirée et se livrent à la pratique de toutes les vertus. L'Enfant-Dieu, témoin de leurs exemples, *croissait et se fortifiait* sous

leurs yeux : *Puer autem crescebat et confortabatur.*

Voilà le grand modèle que doivent copier tous les enfants. Voulez-vous, pères et mères de famille, que ces petits êtres que le Ciel vous a confiés vous inondent de joie et de consolation? Apprenez leur par vos leçons à être véritablement sages, et animez-les par vos exemples à conserver précieusement la grâce de Dieu qu'ils ont reçue au baptême. C'est de là que dépend leur bonheur et le vôtre. Tant que la sagesse et l'innocence règneront dans leur cœur, ils seront heureux et feront votre joie. Mais s'ils viennent à donner dans les travers du vice, en faisant leur propre malheur, ils abreuveront d'amertume votre existence. N'oubliez donc rien pour entretenir en eux l'amour de la vertu, le goût de la piété; et puisque vous dites que vous les aimez, témoignez-leur surtout votre amour en vous appliquant à les rendre vertueux et pieux, puisque ce n'est que par ce moyen qu'ils pourront devenir heureux dans le temps et mériter de l'être pendant toute l'éternité. *Amen.*

POUR LE MÊME DIMANCHE

IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

Un jeune enfant de quelques jours est porté au temple sur les bras d'un vieillard et d'une jeune vierge pour y être offert au Seigneur, et pour y être racheté par l'offrande des pauvres. Rien extérieurement ne le distingue des enfants ordinaires, et cependant il est la consolation d'Israël, le désiré des nations, l'objet de l'attente de tous les peuples. En un mot, il est le Messie. Au moment où le nouveau-né est au pied des autels, un saint vieillard, conduit par l'inspiration divine, entre dans le temple. Il n'y a pas plus tôt aperçu l'Enfant-Dieu, muet encore et enveloppé de langes, que transporté d'un amour plus fort que le respect, il le prend dans ses bras et, embrassant d'un seul coup d'œil tous les effets que produira sur la terre la venue du Rédempteur, il adresse à Marie cette parole prophétique, qui se réalise chaque jour dans toutes les parties du monde : *Positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israël.*

Comment le Messie qui vient sur la terre pour détruire l'empire du péché et rétablir le règne de la grâce, peut-il être un objet de ruine pour plusieurs? Oui, mes frères, de même que Jésus-Christ sera véritablement un principe de vie spirituelle et de résurrection glorieuse pour ceux qui l'écoutent, marcheront sur ses traces et le copieront trait pour trait, il sera également un principe de ruine et de réprobation pour tous ceux qui refuseront de l'entendre, de le suivre et de l'imiter. L'imitation de Jésus-Christ est donc un point capital pour tout chrétien désireux d'arriver au ciel. C'est pour cela que je veux vous parler de cette imitation. Nous en ferons le sujet de deux instructions aussi importantes qu'utiles. Dans la première, nous vous prouverons l'obligation où nous sommes d'imiter Jésus-Christ, et dans la seconde, je vous dirai en quoi nous devons l'imiter.

(Voir le *Missionnaire de la campagne*, tome III, 91 et 98).

PREMIER DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

ÉVANGILE

Les parents de Jésus allaient tous les ans à Jérusalem à la fête de Pâque. Lorsqu'il fut âgé de douze ans, ils allèrent, selon la coutume qu'ils observaient, à cette fête. Comme ils s'en retournaient, les jours de solennité étant passés, l'Enfant Jésus demeura à Jérusalem, sans que ses parents s'en aperçussent, pensant qu'il était avec quelqu'un de leur compagnie, ils marchèrent une journée entière. L'ayant cherché parmi leurs parents et ceux de leur connaissance, et ne l'ayant pas trouvé, ils revinrent à Jérusalem. Après trois jours, ils le trouvèrent dans le temple assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant. Et tous ceux qui l'entendaient étaient étonnés de la sagesse de ses réponses. Marie et Joseph, en le voyant, furent remplis d'admiration, et sa mère lui dit : Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous ? Voilà que votre père et moi, nous vous cherchions fort affligés. Mais il leur répondit : Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois aux choses qui regardent mon Père ? Mais ils ne comprirent point ce

qu'il leur disait : Il s'en retourna ensuite avec eux, et vint à Nazareth, et il leur était soumis. Or, Marie conservait toutes ces choses en son cœur, et Jésus croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes. (Saint Luc, ii, 40-52.)

HOMÉLIE

Trois fois chaque année, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte, et des Tabernacles, les Juifs se rendaient à Jérusalem, lorsqu'ils n'étaient pas trop éloignés, pour accomplir ce devoir. L'Évangile nous apprend que saint Joseph et la sainte Vierge se conformaient fidèlement aux usages pratiqués par les Juifs pieux. Toutes les années, au jour solennel de la Pâque, ils allaient se mêler aux innombrables Israélites qui accouraient dans le temple de toutes parts pour obéir à la loi et satisfaire leur piété. Une loi semblable nous appelle régulièrement dans nos églises ; et comment l'observons-nous ? Aimons-nous à nous rendre aux saintes assemblées de nos temples ? Sommes-nous animés du désir de recueillir les grâces précieuses que Jésus promet à ceux qui sont assemblés en son nom ? Et quand une obligation si stricte, la décence publique, la crainte d'être remarqués, ou le désir d'être aperçus nous y conduisent, comment nous y présentons-nous ? Y sommes-nous dans ce tremblement respectueux que doit imprimer la présence de Jésus-Christ sur son autel, et que les anges éprouvent au pied de son trône ? Com-

bien de chrétiens qui au lieu de venir dans nos églises pour offrir à Dieu le tribut de leur adoration, n'y viennent que pour y étaler leur vanité ou y promener leurs regards sur tout ce qui peut flatter leur curiosité. Ne serions-nous pas de ce nombre?

L'Évangile nous dit expressément que c'est à la fête de Pâques que Marie et Joseph allèrent à Jérusalem; et c'est alors aussi que nous devons surtout venir dans nos églises pour y remplir l'obligation où nous sommes tous de recevoir, pendant le temps pascal, le corps adorable de Jésus-Christ caché dans le sacrement de l'Eucharistie sous les espèces du pain. Mais cette obligation est-elle remplie aussi exactement qu'elle l'était autrefois par tous les fidèles? Ah! alors il n'y en avait aucun qui ne se fît un devoir de se présenter à la Table sainte et qui n'eût cru se déshonorer aux yeux des hommes comme à ceux de Dieu, s'il eût été assez irréligieux pour s'en éloigner. Mais dans ce siècle d'indifférence et d'incrédulité, que de défections! Et ce navrant spectacle que nous sommes condamnés à subir, ne nous est pas offert par quelques hommes et quelques jeunes gens isolés, mais par de nombreux pères de famille qui apprennent par leur exemple funeste, à leurs enfants, à violer le plus saint et le plus auguste de tous les devoirs que la religion nous impose. Oh! que la conduite de Marie et de Joseph fut bien différente! Ils ne se contentèrent pas d'aller à Jérusalem à la fête de Pâques, ils eurent encore soin d'y conduire Jésus : *Et cum factus esset annorum duode-*

cim, ascendentibus illis Jerosolimam, secundum consuetudinem diei festi. Quel exemple donné aux chefs de famille!

En conduisant assidûment au temple l'Enfant Jésus, parents, chrétiens, Marie et Joseph vous apprennent que c'est pour vous un devoir essentiel d'aller fréquemment présenter vos enfants à Dieu dans son temple; et en l'implorant pour eux, de leur apprendre à l'implorer eux-mêmes. Qu'à son exemple vos enfants se rendent assidus aux instructions que l'Église leur fait donner. Veillez à ce qu'ils en profitent : Suivez avec attention leurs progrès; hâtez-en le développement par vos propres soins, et formez-les, dès leurs premières années aux devoirs et aux vertus qu'ils auront à pratiquer toute leur vie.

Comme ils s'en retournaient, les jours de la solennité étant passés, l'Enfant Jésus resta à Jérusalem sans que ses parents s'en aperçussent. Les pèlerins s'éloignant de la ville marchaient par groupes séparés. Les diverses caravanes comptaient au moins trois cents personnes. Les hommes marchaient ensemble; les femmes et les enfants étaient réunis. Lorsqu'on fut arrivé au lieu de repos de la première journée, Joseph et Marie se réunirent. Leur premier mouvement fut de se demander l'un à l'autre s'il n'avait pas avec lui Jésus. Hélas! ils l'ont perdu! Ils ne peuvent pas douter de son absence. Ils cherchent parmi les divers groupes, ils interrogent leurs parents et leurs amis. Personne qui puisse leur donner des nouvelles de Jésus. Marie se souvient de la prophétie du vieillard

Siméon. Que de douleurs à la fois envahissent son âme! Douleur de la séparation! Elle ne possède plus celui qui a daigné naître d'elle. Ses yeux le cherchent sans rencontrer son regard, sa voix l'appelle sans que son nom arrive jusqu'à lui. Elle n'a plus son Fils! Il ne lui dit plus : Ma mère! Elle est seule, elle a tout perdu. Douleur de délaissement! Pourquoi son fils ne s'est-il pas attaché à ses pas? Ne veut-il plus avoir de mère? Sa mission auprès de lui est-elle finie? Elle peut exprimer son angoisse avec les paroles qu'un jour le Sauveur exhalera sur la croix : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné! Douleur de l'incertitude! Qu'est devenu son fils? Que fait-il en ce moment? Où est-il? Vit-il encore? Est-il allé se présenter à Hérode? Veut-il mourir déjà pour le salut du genre humain, mourir loin de sa mère, mourir sans lui adresser un suprême adieu? Tel est le nouveau coup de glaive qui frappe Marie. Elle en souffrira pendant trois jours. Elle cherche avec une indicible ardeur le fils dont elle est séparée. Elle revient sur ses pas, elle retourne à Jérusalem. Chemin faisant elle peut dire à ceux qu'elle rencontre : « O vous tous qui passez, regardez et voyez s'il est une douleur comparable à la mienne. »

Telle est la douleur que nous devons ressentir, nous chrétiens, lorsque, par notre faute, nous avons eu le malheur de nous séparer de Jésus-Christ. Bien plus malheureux que Joseph et Marie, ce n'est pas par une simple inadvertance que nous l'avons perdu,

c'est avec une pleine connaissance et une entière liberté. En nous séparant de lui, nous n'avons pas seulement cessé de jouir de sa présence ; mais nous nous sommes privés de son amitié et nous avons encouru sa disgrâce. Ce n'est point lui qui s'est éloigné de nous ; mais c'est nous qui l'avons chassé de notre cœur pour y faire régner le péché. N'avons-nous donc pas sujet d'être affligés encore plus que ne le furent ses parents désolés ? Et, puisque nous comprenons la grande perte que nous avons faite en perdant Jésus, qui seul peut faire notre bonheur, ne devons-nous pas nous empresser de le chercher et de nous réunir à lui ? A l'exemple de Joseph et de Marie, allons à sa recherche ; appelons-le de tous nos vœux. Prenons tous les moyens les plus sûrs pour le retrouver. Mais la première démarche qu'il faut faire, c'est d'avoir un grand regret de l'avoir perdu : *Dolentes;* car malheur à ceux qui ne comptent pour rien cette perte et qui disent dans un aveuglement d'esprit et un endurcissement de cœur déplorable : *J'ai péché et que m'est-il arrivé ? Peccavi et quid mihi accidit triste.* Mais ce n'est pas assez d'être fâché de l'avoir perdu, il faut encore le chercher pour le retrouver ; et il faut le chercher *promptement* et avec *persévérance* à l'exemple de Marie et de Joseph. Dès qu'ils se furent aperçus qu'il n'était ni avec l'un ni avec l'autre, ils le cherchèrent parmi leurs parents et ceux de leur connaissance. Mais ce n'est pas là qu'ils le trouvèrent, c'est au temple, au pied des docteurs qui expliquaient la loi du Seigneur. Vou-

lez-vous, pécheurs qui avez eu le malheur de perdre Dieu, voulez-vous le retrouver sûrement? N'allez pas le chercher parmi vos amis et vos connaissances du siècle où il est presque toujours oublié, souvent offensé, quelquefois blasphémé. C'est dans son temple, dans les saintes assemblées des fidèles qu'il se plaît et que vous le trouverez. C'est là qu'il est assis sur le trône de la miséricorde, non parmi les docteurs, mais au milieu des esprits célestes qui l'environnent. C'est là qu'il est toujours prêt à nous recevoir, à se réconcilier avec nous, à se donner même à nous. Allons-donc nous prosterner devant lui avec un cœur contrit et humilié. Allons nous jeter aux pieds des ministres à qui il a donné le pouvoir de nous remettre les péchés qui nous l'ont fait perdre, et en le trouvant comme Marie et Joseph, nous recouvrerons, comme eux, la paix et le bonheur, dont on ne peut jouir que lorsqu'on le possède.

Après trois jours de séparation Joseph et Marie trouvèrent Jésus au temple de Jérusalem. L'enfant Dieu était assis au milieu des docteurs. Il les interrogeait sur le sens et l'esprit de la loi mosaïque. Ses questions révélaient une si haute intelligence de la loi, que les maîtres en Israël étaient dans le ravissement. Pour se rendre compte exactement du degré de son instruction, ils l'interrogèrent à leur tour; mais ils furent confondus par la sagesse de ses réponses. Ils ne pouvaient pas s'expliquer comment, à un âge si tendre, il avait une si profonde connais-

sance de la loi. Ils ne savaient pas qu'ils avaient au milieu d'eux la sagesse même du Père, le Verbe éternel, celui dont les prophètes n'étaient que les messagers, celui qui devait dire un jour : Je suis la lumière du monde : *Ego sum lux mundi.*

Lorsque Marie et Joseph aperçurent Jésus au milieu des docteurs, les interrogeant et leur répondant, ils furent saisis d'admiration. Joseph, muet de surprise et de joie, n'osait interrompre les paroles échangées entre les docteurs et Jésus. Mais une mère peut toujours se faire entendre : *Mon Fils*, dit la sainte Vierge, *d'où vient que vous avez agi ainsi envers nous* ? Mais écoutez la sage réponse que lui fait Jésus-Christ, et apprenez, en l'entendant, que, quelque vive que soit l'affection que nous avons pour nos proches, nous devons toujours préférer les intérêts du Ciel à leur satisfaction, et nous conformer à la volonté de Dieu, plutôt qu'à leurs désirs, parce que Dieu étant au-dessus de tout, sa volonté doit l'emporter sur tout. *Pourquoi me cherchiez-vous ?* répondit Jésus à sa tendre mère. *Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé à ce qui concerne mon Père?* Si donc il arrivait jamais que par des vues trop naturelles, vos parents voulussent s'opposer à l'exécution des desseins que Dieu peut avoir sur vous, répondez-leur comme Jésus-Christ : Pourquoi cherchez-vous à me faire adopter vos idées et vos projets? Ne devez-vous pas savoir que mon premier devoir est de remplir les desseins de Dieu que je dois regarder comme mon premier Père? Par ce moyen, vous

accomplirez toute justice, et sans manquer à ceux qui vous ont donné la vie, vous obéirez à Celui pour qui seul vous devez vivre.

Jésus, après avoir accompli la volonté de son Père céleste se réunit à Joseph et à Marie pour retourner avec eux à Nazareth. Que faisait dans cette retraite ignorée, dans l'humble demeure d'un artisan le Maître du ciel et de la terre? *Il leur était soumis*, dit l'Évangile : *Et erat subditus illis.* C'est tout ce que nous savons de Jésus depuis l'âge de douze ans jusqu'à trente. L'auteur de toute justice donnait ainsi l'exemple d'un des principaux devoirs de justice, qui est la soumission à ceux dont on a reçu le jour. Il commençait dès lors par cette obéissance à expier le péché de la désobéissance d'Adam. Ce seul mot que nous dit l'Évangéliste de la vie de Jésus-Christ, renferme tout l'abrégé de la vie chrétienne. L'esprit de la religion est un esprit de soumission. La pratique de la religion est celle de l'obéissance. Obéissons à Dieu, et tous nos devoirs religieux seront remplis; obéissons aux supérieurs qu'il nous donne sur la terre et nous nous serons acquittés de tous nos devoirs civils.

Obéissons-nous à nos supérieurs comme Jésus obéissait à Joseph et à Marie. Qu'ils rougissent de honte, ces enfants qui, après avoir vu le Créateur à qui tout est soumis, se soumettre à des créatures, osent néanmoins se soustraire à l'obéissance qu'ils doivent à leurs parents!

Enfin, l'Esprit-Saint nous dit que Jésus, *à mesure*

qu'il avançait en âge, croissait en grâce et en sagesse devant Dieu et devant les hommes. Cela veut dire que Jésus, la Sagesse même, à mesure qu'il avançait en âge, faisait paraître de plus en plus au dehors cette sagesse dont il était rempli au dedans; et que par des œuvres de sainteté et de grâce, il développait peu à peu les rayons de sa divinité cachée sous les nuages de son corps. Voilà ce que devrait être le cours de notre vie. Nous devrions tendre continuellement à croître en vertus et en mérites; car celui qui n'avance pas dans la voie du salut, recule infailliblement. Il ne nous est pas donné d'atteindre au faîte de la perfection, mais il nous est ordonné d'y aspirer. Le faisons-nous? Hélas! combien qui, au lieu de croître en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes, se montrent moins sages dans un âge avancé, que dans les premières années de leur vie! Combien, qui au lieu d'avancer toujours plus dans la carrière de la vertu, s'égarent toujours davantage dans les routes du vice. Ne seriez-vous pas de ce nombre? Évitons ce malheur. Pour cela travaillons sans relâche à tendre à l'heureuse fin pour laquelle nous avons été créés. N'employons ce qui nous reste de vie qu'à servir Dieu avec zèle, qu'à l'aimer avec ardeur et nous nous rendrons ainsi dignes de le posséder éternellement dans le ciel. *Amen.*

POUR LE MÊME DIMANCHE

COMMENT ON DOIT CHERCHER DIEU

Ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te. (Luc, II 48.)

Mes Frères,

Qui pourrait peindre l'inquiétude amère et la douleur poignante de Joseph et de Marie après avoir perdu Jésus-Christ, la lumière divine, la vie de leur âme, celui qu'ils aimaient plus qu'eux-mêmes! Où est-il? Qu'est-il devenu? Où le chercher? Où le trouver? Telles étaient les noires pensées qui traversaient leur esprit. Ce fut vraiment en cette occasion qu'un glaive de douleur transperça l'âme de Marie. Dès le moment qu'elle s'aperçut que l'Enfant-Dieu n'était ni avec elle, ni avec Joseph, elle se hâta de le chercher et de demander à ses parents et à ses amis s'ils ne l'avaient point vu. Ce ne fut que le troisième our que les saints époux le trouvèrent, non pas dans le tumulte, au milieu du monde, mais dans le temple. La conduite de Joseph et de Marie, cherchant avec anxiété l'Enfant qu'ils avaient perdu doit être

la règle que doivent suivre ceux qui ont perdu Dieu. La première démarche qu'ils doivent faire pour le recouvrer c'est d'avoir le regret de l'avoir perdu, *dolentes*. Nous nous attristons de la perte de notre santé, de la perte de nos biens temporels, pourrions-nous être insensibles à la perte de Dieu? Mais Joseph et Marie ne se contentent pas de pleurer et de gémir ils le cherchent. Et comment le cherchent-ils? Avec empressement, avec confiance et avec persévérance. C'est ainsi que nous devons le chercher nous-mêmes.

Avant d'entrer dans le développement de ces pensées, voyons comment on peut perdre Dieu.

Joseph et Marie, séparés d'un Fils qui était l'objet de leur tendresse et la source de tout leur bonheur, nous prouvent que les justes et les pécheurs peuvent perdre Dieu, mais d'une manière bien différente. Les justes le perdent parce que Dieu se cache quelquefois aux âmes les plus ferventes; il leur retire ses consolations afin de les instruire et de les perfectionner, afin qu'elles comprennent que les douceurs sensibles de la dévotion sont des dons de Dieu qui ne leur sont pas dus, afin qu'elles donnent des preuves de leur fidélité et de leur amour, et qu'elles s'accoutument à servir le Seigneur pour lui-même et non pas pour ses dons. Ces épreuves ne sont ordinairement ni longues, ni fréquentes et sont toujours méritoires quand on sait en faire un saint usage. L'absence de Dieu les livre à des sécheresses, à des ennuis, à des dégoûts qui les désolent. O vous dont Dieu s'est ainsi éloigné, affligez-vous; ce sentiment

est naturel, mais ne désespérez pas, s'il vous éprouve, son éloignement est un bienfait. Il veut ranimer vos désirs, réchauffer votre piété, donner une nouvelle ardeur à votre zèle, ou bien vous faire expier vos imperfections, vos dissipations, vos fautes passées.

Mais la perte la plus désolante est celle qui s'opère par le péché. Elle est un châtiment. Dès que le péché mortel s'introduit dans une âme, le démon y entre aussi et Dieu s'en va. Il la laisse seule avec l'horrible maître qu'elle a choisi. Perdre Dieu, son amitié, sa grâce, la suavité de ses entretiens, la douceur de ses bénedictions, la consolation de son amour; perdre ce Dieu qui fait au ciel la joie des Anges et des élus, et retrouver à sa place l'ange des ténèbres, le tyran de l'enfer et le bourreau des réprouvés, quelle perte! quel malheur! Et voilà pourtant le sort que vous vous êtes fait à vous-mêmes par le péché. Vous avez perdu Dieu votre créateur, le Saint-Esprit, votre sanctificateur, Jésus, cet ami de votre enfance qui reçut naguère vos premières promesses et vos premiers serments; Jésus, qui bégayait avec vous les leçons si simples de la foi, qui vous appelait à manger avec lui un pain délicieux, qui répandait dans votre âme des douceurs dont le souvenir peut-être a fait couler plus d'une fois vos larmes; oh! que vous êtes à plaindre! Vous en avez certainement éprouvé des remords et ces remords ont produit sans doute en vous une certaine douleur; mais ce n'est pas assez, il faut, à l'exemple de Joseph et de Marie

chercher votre Dieu. Et comment devez-vous le chercher?

I. Avec empressement. Voyez Marie; à peine s'est-elle aperçue de l'absence de son Jésus qu'elle se met à sa recherche; elle le demande à tous ceux qu'elle rencontre, elle l'appelle par ses cris, elle n'a pas de repos qu'elle ne l'ait trouvé; suivez cet exemple. Quand vous avez eu le malheur de perdre Dieu par le péché, rappelez-le aussitôt; courez vous jeter aux pieds du prêtre, implorez votre pardon, méritez-le par votre repentir. Pourquoi rester dans l'inimitié du Seigneur, une semaine, un jour? Ne savez-vous pas que, si vous veniez à mourir dans cet état, votre malheur éternel serait assuré? et vous pouvez mourir à toute heure, à tout moment.

Est-ce ainsi que nous l'avons cherché? Et si après l'avoir perdu une première fois, nous nous sommes mis en mesure de le recouvrer; aveuglés, affaiblis par de nouvelles fautes, ne nous sommes-nous pas découragés? Ah! continuons de le chercher.

II. Avec confiance. Après une chute et des rechutes n'aggravez pas votre malheur par le découragement et la défiance. Pourquoi vous rebuter? La vertu est un sentier rude et escarpé; il n'y a rien d'extraordinaire à ce que votre marche soit lente, difficile, signalée par des chutes; mais ces chutes, ces obstacles sont-ils des raisons pour vous rebuter, vous décourager? Non, Joseph et Marie ne trouvent pas Jésus immédiatement, ils ne se découragent pas, ils le cherchent un jour, deux jours; ils le cherchent

encore; ce n'est qu'après trois jours de peines qu'ils retrouvent l'objet de leur amour. A leur exemple, entourons-nous d'une plus grande vigilance, développons une plus grande énergie, cherchons en Dieu une force que nous n'avons pas en nous-mêmes, et avançons avec confiance. Le voyageur qui se rebuterait de la longueur ou des difficultés du chemin n'arriverait jamais au but; celui-là seul arrive qui continue sa marche résolument. Cherchons donc Dieu avec confiance, bien assurés qu'il nous aidera dans nos recherches, qu'il nous accueillera avec une bonté toute paternelle.

III. Cherchons Dieu avec persévérance. Notre-Seigneur a dit une parole qu'il nous faut souvent méditer : celui-là seul sera sauvé qui aura persévéré jusqu'à la fin. C'est quelque chose de bien commencer; c'est une grande chose dans la vie qu'une éducation bien chrétienne; c'est une heureuse garantie pour le salut qu'une jeunesse passée dans la pratique et l'amour de la vertu, mais ce n'est pas tout. — Il faut persévérer; et c'est là le difficile. La constance semble être une vertu inconnue au cœur humain; beaucoup commencent bien et finissent mal; ne les imitez pas, mais imitez Marie dans son ardeur et sa persévérance à chercher le divin Enfant. Elle ne se lasse pas; elle ne se rebute pas; elle poursuit ses recherches jusqu'à ce qu'elle ait trouvé l'objet de ses regrets et de ses larmes. Vous avez prié, vous priez encore, et Dieu se dérobe toujours à vos empressements, ne vous rebutez pas, continuez, multipliez

vos prières, à proportion que la prière devient plus difficile, Dieu vous rendra les consolations de son amour. Il vous tiendra compte de ces soupirs qui tant de fois sont montés inutilement vers le Ciel, de ces prières qui furent souvent une croix et une croix sans onction. Plus l'épreuve aura été pénible, plus la récompense sera grande.

Finissons en disant comment on trouve Dieu. C'est dans le temple que Marie rencontre son Fils, c'est aussi dans le temple que vous retrouverez Dieu quand vous l'aurez perdu. Si sa perte est la punition de vos péchés, il a dans sa maison une piscine salutaire au bord de laquelle il vous attend pour vous guérir. Dieu n'est point dans les assemblées profanes où vous allez vous étourdir pour échapper aux remords qui troublent votre conscience. — Il n'est point dans ces livres frivoles qui ne peuvent qu'achever en vous la ruine de la piété. — Il n'est point au milieu de ces compagnies légères dont la dissipation sert d'excuse à la vôtre ; il est dans le temple, c'est là qu'il faut venir le chercher. On vous dira au tribunal de la pénitence ce que vous devez faire pour vous rapprocher de lui ; ou plutôt il reviendra lui-même à vous ; il vous parlera par la bouche de son ministre, il rentrera dans votre cœur avec le pardon de vos fautes, et vous retrouverez le bonheur en retrouvant sa grâce.

Si la perte de Jésus est une épreuve, c'est encore dans le temple qu'on peut le retrouver. Là, il y a l'autel, — sur cet autel il y a le tabernacle, —

l'amour y tient Jésus enfermé; c'est là qu'il faut venir le chercher dans la communion ou du moins dans la prière. Oui, sur cette route où vous cheminez péniblement, ainsi qu'autrefois cheminait le prophète accablé sous le fardeau de la vie, l'ange du Seigneur vous présente comme à lui, le pain de la solitude; — écoutez cette voix amie, n'écoutez point de vaines terreurs qui ne serviraient qu'à vous éloigner davantage de votre Maître. Mangez, mangez à la sueur de votre front, s'il le faut, ce pain mystérieux que vous aimez et que vous redoutez tout à la fois. Si vous avez la foi, dit saint Augustin, l'absence du Seigneur n'est qu'apparente, il est là tout près de vous caché sous les voiles de l'Eucharistie. Allez-vous jeter dans ses bras avec une confiance toute filiale, et vous sentirez la paix renaître dans votre cœur. *Amen.*

IIe DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

ÉVANGILE

En ce temps-là, il se fit des noces à Cana, en Galilée, et la mère de Jésus y était. Jésus y fut aussi convié avec ses disciples. Et comme le vin vint à manquer, la mère de Jésus lui dit : « Ils n'ont point de vin. » Jésus lui répondit : « Femme, que vous importe à vous et à moi? Mon heure n'est pas encore venue. » Sa mère dit à ceux qui servaient : « Faites tout ce qu'il vous dira. » Or, il y avait là six grandes urnes de pierre, pour servir aux purifications qui étaient en usage parmi les Juifs, dont chacune tenait deux ou trois mesures. Jésus leur dit : « Emplissez les urnes d'eau. » Et ils les emplirent jusqu'en haut. Alors il leur dit : « Puisez maintenant, et portez-en au maître d'hôtel, » et ils lui en portèrent. Le maître d'hôtel ayant goûté de cette eau qui avait été changée en vin, et ne sachant d'où venait ce vin, quoique les serviteurs qui avaient puisé l'eau le sussent bien, appela l'époux et lui dit : « Tout homme sert d'abord le bon vin; et après qu'on a beaucoup bu, il en sert alors du moindre : mais pour vous, vous avez réservé jusqu'à cette heure le bon vin. » Ce fut là le

premier des miracles de Jésus, qui fut fait à Cana en Galilée, pour manifester sa gloire. Et ses disciples crurent en lui.

HOMÉLIE

Jésus avait mené, jusqu'à ce jour, une vie obscure et ignorée. Retiré dans l'atelier d'un simple artisan, il n'avait rien en apparence qui le distinguât du commun des hommes. Des anges, il est vrai, avaient pris soin d'apprendre à des bergers la naissance de leur Sauveur; une étoile merveilleuse avait appelé du fond de l'Orient des mages pour venir reconnaître son empire, et le saint vieillard Siméon avait consenti, sans regret, à quitter la vie, après avoir vu Celui qui devait être un jour la lumière des nations et la gloire d'Israël. Mais quelque grands que fussent ces prodiges, quelque éclat qu'ils répandissent sur la naissance de Jésus-Christ, ce n'était pas assez. Il était temps qu'il se dédommageât de trente ans d'obscurité, et que, revendiquant en quelque sorte ses droits, il manifestât sa gloire et décidât de nombreux disciples à croire en lui : *Manifestavit gloriam suam, crediderunt in eum discipuli ejus.*

Ce n'est pas en apaisant une tempête que le divin Sauveur commence la série des miracles qui doivent prouver sa divinité. Ce n'est pas en nourrissant, avec quelques pains, une foule immense, ni en arrachant aux ombres du trépas un mort enseveli depuis trois jours, c'est en se trouvant invité à des noces,

en bénissant, par sa présence, le mariage de deux jeunes époux. N'en soyons pas surpris, Jésus-Christ s'est incarné pour renouveler la face de la terre. Ce n'est qu'en transformant le mariage qu'il transformera l'ordre social, qu'il créera un peuple nouveau. La société vaut ce que valent les familles, et les familles valent ce que vaut le mariage. C'est pour cela qu'il voulut sanctifier le mariage et l'élever à la hauteur d'un sacrement pour faire jouir, ceux qui se livrent par un contrat irréfragable, des grâces particulières dont ils auront besoin pour l'accomplissement de leurs nombreuses obligations.

Or, Jésus fut aussi appelé à ces noces. Ces deux époux de Cana n'avaient pas oublié qu'ils étaient les enfants des saints; c'est pour cela qu'ils appelèrent Jésus et Marie à partager leur modeste repas et leur innocente joie. Oh! combien peu d'époux chrétiens imitent la conduite des deux époux de notre Évangile! Que de mariages d'où l'amour et la crainte de Dieu sont bannis! Que d'alliances que Jésus-Christ réprouve! Le divin Sauveur fut donc appelé à ces noces, et pour donner au mariage une approbation solennelle et préluder à l'institution qu'il fera un jour de ce sacrement, il y assista. Les deux époux simples et pleins de foi auraient cru qu'il manquerait quelque chose à leur bonheur, et leur joie aurait été imparfaite si Jésus ne l'eût partagée. Où une pareille conduite trouve-t-elle aujourd'hui des imitateurs? Où sont les époux qui appellent Jésus et Marie à leurs noces? Quels sont ceux qui les

invitent à l'acte solennel de leur union, et qui veulent les faire présider à leurs fêtes? Nous ne pouvons pas, il est vrai, jouir comme les deux époux de notre Évangile, de sa présence sensible et causer avec lui. Mais maintenant encore, inviter Jésus-Christ à ses noces, c'est le consulter sur le choix de la personne à qui on doit être uni. Les parents, dit le Sage, peuvent bien vous donner les richesses; mais une femme vertueuse, c'est Dieu qui la donne : *Divitiæ dantur a parentibus; a Domino autem proprie uxor prudens.*

Qu'est-ce qu'inviter Jésus-Christ à ses noces? C'est, nous disent les saints Pères, recevoir ce sacrement en état de grâce; s'y disposer par une bonne confession et une fervente communion; ne pas attendre comme on fait trop souvent, la veille du mariage pour se présenter au saint tribunal. Un chrétien qui appelle Jésus-Christ à ses noces n'attend pas le dernier moment, il s'y prend d'avance; il consulte son confesseur; il purifie avec soin sa conscience par la digne réception des sacrements. Ce n'est que par ce moyen qu'un mariage est béni du Ciel. Est-ce là ce qui se pratique dans la paroisse? Hélas! Dans ces circonstances on pense à tout; on prépare tout; on ne néglige que l'essentiel : la préparation de l'âme pour attirer sur elle les grâces divines.

Les époux de notre Évangile appelèrent encore à leurs noces Marie, mère de Jésus, et les disciples de Jésus-Christ.

Qu'est-ce qu'appeler Marie à ses noces? C'est se mettre sous sa protection, et implorer par de fer-

ventes prières sa puissante intercession. Quoi de plus puissant que l'intercession de Marie? Nous le voyons bien dans notre Évangile. Si donc vous voulez que Marie vous protège, faites un mariage chrétien, un mariage pur, un mariage saint; et alors Marie y prendra part. Oh! quel bonheur d'avoir Marie à ses noces! Les deux époux de notre Évangile l'éprouvèrent bien. Elle fut pour eux une source de consolations et de grâces; elle le sera pour vous, mes chers auditeurs, si, comme eux, vous l'invitez à votre mariage, et si vous vous rendez par votre conduite dignes de sa maternelle protection.

Qu'est-ce enfin qu'appeler les disciples de Jésus-Christ à ses noces? C'est y appeler les pauvres; car les pauvres sont les véritables disciples de Jésus-Christ. Les inviter donc à vos noces, c'est faire quelques aumônes proportionnées à vos facultés, pour attirer les bénédictions du ciel sur votre nouvel état; car l'aumône, nous dit l'Esprit-Saint, est une prière qui pénètre le Ciel, et qui s'élève jusqu'au trône de Dieu. Ce furent les aumônes de Tobie qui procurèrent à son fils un saint et heureux mariage. Appeler à ses noces les disciples de Jésus-Christ, c'est en bannir les libertins et les impies; ne pas souffrir qu'on y tienne des discours contraires à la religion et aux bonnes mœurs; c'est ne pas tolérer des amusements, des danses contraires à la pudeur et des promenades scandaleuses.

Et *comme le vin manquait, la mère de Jésus lui dit : Ils n'ont plus de vin : Vinum non habent.* Marie s'a-

percevant que le vin manquait, sentit toute la peine que les époux éprouveraient de cette révélation publique de leur pauvreté. C'est pour cela qu'elle s'adressa, pleine de confiance, à Jésus-Christ, pour lui demander le soulagement de leur détresse. Pour l'attendrir il ne lui faut ni discours touchants, ni longues prières, elle expose leurs besoins : *Vinum non habent.*

Si ce jour est celui où Jésus veut manifester sa gloire, il est aussi celui où Marie nous montre sa sollicitude et son ineffable charité pour nous. C'est à ce jour qu'elle prend le titre de médiatrice et qu'elle en remplit les consolantes fonctions. C'est à ce jour où nous commençons à connaître combien le cœur de Marie est sensible à nos misères et combien elle est puissante pour y porter remède. Au même instant, quoique Jésus dise à sa mère que l'heure des miracles n'est point encore arrivée, il en opère un bien frappant en changeant l'eau en un vin délicieux.

Marie ayant appelé les serviteurs leur dit : « Faites tout ce que vous dira mon Fils : *Quodcumque dixerit vobis, facite.* » C'est aussi ce qu'elle nous recommande à nous, si nous voulons ressentir les heureux effets de sa protection. Écoutez ses commandements, observez sa loi, et je lui ferai agréer vos vœux.

Or, dit l'Évangile, *il y avait là six grandes urnes de pierre, pour servir aux purifications des Juifs, dont chacune contenait deux ou trois mesures. Jésus leur dit : « Emplissez les vases d'eau ; » et ils les emplirent jus-*

qu'au haut. Jésus ajouta : « Puisez maintenant, et portez-en au maître d'hôtel ; » et ils lui en portèrent. Quand le maître d'hôtel eut goûté de cette eau qui était changée en vin, ne sachant d'où venait ce vin, quoique les serviteurs qui avaient puisé l'eau le sussent bien, il appela l'époux et lui dit : « Tout le monde sert d'abord le bon vin, et lorsqu'on a beaucoup bu, on donne du moindre, mais vous, vous avez réservé le bon vin jusqu'à cette heure. »

Quels durent être les sentiments des époux et des convives lorsqu'ils apprirent des serviteurs, qu'au lieu de l'eau qu'ils avaient mise dans les vases, pour se conformer aux ordres de Jésus-Christ, il en était sorti un vin délicieux ? Ah ! sans doute qu'à la vue de ce changement merveilleux, ils admirèrent la puissance de ce Dieu-Sauveur, ils furent pénétrés de reconnaissance pour ses bienfaits ; ils s'attachèrent à lui, et se firent une gloire d'être au nombre de ses disciples.

Jésus-Christ, mes frères, opère en notre faveur un miracle dont celui que je viens de citer n'est qu'une faible image. Il change dans le sacrement de l'Eucharistie, le pain en son corps adorable, et le vin en son sang précieux, comme il changea l'eau en vin aux noces de Cana. Mais pourquoi opère-t-il un changement si merveilleux ? C'est pour nous donner comme aux époux de Cana, une marque éclatante de sa bonté ; c'est pour nous secourir dans nos besoins, c'est pour nous enrichir de ses dons ; c'est, en un mot, pour se donner à nous, pour s'unir à

nous par la communion. N'est-ce pas là une faveur infiniment plus sérieuse que celle qu'il accorda à ceux pour qui il changea l'eau en vin. Et si nous ne sentions pas tout le prix de cette faveur, ou si nous négligions d'en profiter, ne serions-nous pas les plus ingrats et les plus insensés de tous les hommes? Ayons donc pour Jésus-Christ les mêmes sentiments que les époux et les convives de Cana. Faisons éclater envers lui notre juste reconnaissance, et empressons-nous de participer au pain mystérieux qu'il nous offre, comme les Juifs se hâtèrent de faire usage du vin miraculeux qu'il leur accorda.

Ce fut là, dit l'Évangile, *le premier miracle de Jésus : il le fit à Cana en Galilée, et il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui.* Comment, en effet, auraient-ils pu ne pas croire en voyant le grand prodige qu'il venait d'opérer? Ne savaient-ils pas qu'il n'y a que l'Auteur de la nature qui puisse en disposer à son gré ; et dès qu'ils le virent changer l'eau en vin, par un seul acte de sa volonté, ne devaient-ils pas naturellement en conclure qu'un pouvoir divin résidait en lui, et que par conséquent il était véritablement Dieu? Mais si ce premier miracle suffisait pour assurer leur foi, combien ne dut-elle pas s'affermir, lorsqu'ils le virent dans la suite guérir les malades, éclairer les aveugles et ressusciter les morts! Aussi l'on vit ces fidèles disciples s'attacher toujours plus étroitement à lui, le suivre partout, partager ses travaux, publier sa gloire ; même après sa mort, devenir ses apôtres, et finir par être les

martyrs de sa religion. C'est par eux, mes frères, que nous avons appris les vérités de cette religion salutaire, et nous n'avons pas moins raison de les croire, qu'ils n'en avaient eux-mêmes, puisque nous les croyons d'après le témoignage qu'ils en ont rendu et qu'ils ont scellé de leur propre sang. Faisons donc en sorte qu'on puisse dire de nous, comme on le disait d'eux : Ils crurent en Jésus-Christ. Et pour que notre foi nous procure les avantages qu'ils retirèrent de la leur, ne nous contentons pas de croire; mais appliquons-nous surtout à conformer nos mœurs à notre croyance, et soyons chrétiens par nos œuvres, autant que nous le sommes par notre foi, puisque la foi sans les œuvres nous serait inutile, et que ce ne seront que les œuvres jointes à la foi, qui pourront nous rendre dignes de la vie éternelle. *Amen.*

POUR LE MÊME DIMANCHE

SUR LE MARIAGE

Vocatus est autem et Jesus ad nuptias. (JOAN., II.)

Mes Frères,

L'évangile de ce jour nous rappelle que Notre-Seigneur Jésus-Christ a daigné sanctifier par sa présence le mariage des pieux époux de Cana. On croit assez généralement que c'est en cette circonstance qu'il a élevé à la dignité de sacrement l'union des époux chrétiens, voulant que cette union fût semblable par la noblesse et la sainteté à celle qu'il avait lui-même contractée avec son Église. Et c'est ce qui a fait dire à saint Paul : « Ce sacrement est grand dans le Christ et dans l'Église : *Sacramentum hoc magnum est, ego dico in Christo et in Ecclesia.* » Oui véritablement grand est ce contrat qui réunit deux existences dans un centre commun d'affections et de joies, de labeurs et de peines, pour augmenter la somme des unes et alléger le poids des autres ; mais

grand seulement lorsqu'il se fait selon Jésus-Christ et son Église : *Magnum dico in Christo et in Ecclesia.*

Or, mes frères, ce n'est pas toujours d'après les règles établies par le Sauveur et la société dont il est le chef que se contractent les unions matrimoniales, même parmi les chrétiens.

Tombés dans une indifférence coupable pour tout ce qui tient à la religion, un trop grand nombre en sont venus à jeter une sorte de mépris sur tout ce qui se rattache au culte. En particulier ils ne regardent plus que comme de pures cérémonies ce qui concerne le contrat dont il est question. Nous nous proposons de leur montrer en ce jour que rien n'est petit de ce qui touche de près ou de loin à ce pacte à la fois social et chrétien.

Nous considèrerons d'abord le mariage au point de vue de son importance, puis dans les conditions qu'il exige, et enfin dans les formalités qui doivent le précéder.

I

Au point de vue social, après les grands intérêts de l'ordre et de la tranquillité, est-il rien de plus important que le pacte conjugal ? N'est-ce pas là ce qui constitue réellement la famille et par conséquent la société ? N'est-ce pas dans la famille bien organisée que se trouvent les plus sûres garanties d'ordre, de paix, de prospérité pour tout l'État ?

N'est-ce pas au sanctuaire domestique, au sein de la famille que les membres d'une société font l'apprentissage de la subordination, de l'abnégation, du dévouement qui deviennent, en prenant de l'extension, des vertus éminemment sociales sous les noms de soumission aux lois, respect de l'autorité, dévouement à la chose publique et amour de son pays ou patriotisme? N'est-ce pas enfin de la famille bien organisée que sortent, animés des plus nobles sentiments, les hauts conseillers du souverain, les sages législateurs, les magistrats intègres et les guerriers valeureux?

Par contraire, qui ne sait que l'anarchie des familles est un terrible ferment de discorde pour les sociétés? La violation du pacte conjugal et des devoirs qu'il impose, ne peut, quand elle cesse d'être un fait isolé, que menacer le pacte social. Les rebelles au joug de la famille ne sont guère capables de supporter celui de la société; et quand la famille n'existe plus, la société n'est pas loin de sa mort. C'est l'état sauvage ou quelque chose de pire encore qui vient prendre sa place.

Qui oserait donc contester l'importance du mariage? Qu'on le veuille ou non, il est une des bases les plus solides des sociétés. Si donc on l'ébranle, inévitablement la société qu'elle soutient chancelle, et si on la mine, on mine avec elle tout le corps social. Sa ruine entraîne celle de l'édifice qu'elle supporte.

Outre cet intérêt social le pacte matrimonial en a

un autre qui, quoique moins grand, mérite cependant considération. Il n'étend plus ses influences sur tout le corps ; il n'agit que sur la famille, et ses limites ne dépassent pas le seuil du sanctuaire domestique, mais toute restreinte que soit son action, elle n'en est pas moins réelle et sérieuse.

Voici deux cœurs qui, attirés l'un vers l'autre par un sentiment aussi fort que pur, demandent à être unis, non plus seulement par les liens de la plus étroite et de la plus sainte amitié, mais par le nœud plus serré et plus sacré du pacte conjugal. Or que va-t-il se passer? Comment va se réaliser ce vœu? Jeunes époux, étrangers l'un à l'autre jusqu'à ces derniers temps, vous allez mettre en commun vos joies et vos plaisirs, vos douleurs et vos peines ; vous allez prendre à deux le fardeau de la vie pour le rendre ainsi plus facile à porter ; puis, selon les desseins de la divine Providence, vous donnerez à Dieu de nouveaux adorateurs, à la patrie de nouveaux citoyens, à la société de nouveaux membres, et, il faut l'espérer, au ciel de nouveaux élus. Or, dites-moi, n'est-ce rien que tout cela ? N'y a-t-il pas là un but bien noble, capable de relever à vos yeux le contrat qui en est le principe ?

Mais ce n'est point tout encore. Grand déjà au point de vue social et humain, le mariage le devient encore davantage au point de vue de la foi et de la religion. Considéré sous ce dernier aspect, il n'est plus simplement un contrat naturel réglant les droits et les bénéfices, les charges et les devoirs du père,

de la mère, des enfants, mais il devient un véritable sacrement, c'est-à-dire une chose sainte et divine.

Dès le principe, aux premiers jours de la société, le mariage était un pacte sacré auquel présidait la religion ; plus tard l'excès de dépravation dans lequel tomba le genre humain lui fit perdre ce caractère surnaturel, et il ne fut plus qu'un calcul, une tyrannie, un moyen d'assouvir les plus dégradantes convoitises, ou tout au plus un contrat que les parties pouvaient briser selon leur bon plaisir.

Le Sauveur vint rendre au pacte conjugal sa dignité première en y ajoutant encore : il en fit un sacrement. Dès ce moment le mariage pour les chrétiens n'est rien moins que le plus grand de tous les pactes, cimenté par le sang d'un Dieu. Oui, époux chrétiens, cette foi que vous vous jurez mutuellement au pied des autels est en quelque manière signée avec le sang du Sauveur, de sorte qu'elle ne saurait être violée par l'un ou par l'autre sans une espèce de sacrilège. Unis d'une manière indissoluble par des liens sacrés, vous devez être une copie vivante et fidèle de l'estime et parfaite union de Jésus-Christ et de son Église. Combien ces considérations élèvent le mariage! Combien elles le rendent respectable et saint aux yeux de la foi !

II

Qui oserait dès lors tenir pour pures bagatelles les conditions et les formalités dont la société chrétienne l'environne? Une chose aussi haute, aussi sacrée ne couvre-t-elle pas de son éclat tout ce qui de près ou de loin a quelque rapport avec elle? Ne traitez donc point à la légère les empêchements que l'Église met à certaines unions, et l'obligation qu'elle vous impose de les faire connaître, ainsi que la prescription qu'elle fait aux époux de se purifier par le sacrement de pénitence avant de recevoir la bénédiction nuptiale. Certes, quand on considère la grandeur et la sainteté du mariage chrétien, il n'y a là rien de petit, rien de méprisable. Puisque l'union des époux se fait sur le modèle de celle de Jésus-Christ et de son Église, puisque le Sauveur a fait du contrat matrimonial un vrai sacrement, ne convient-il pas que la société chrétienne, gardienne de tout ce qui est saint, l'environne de tout ce qui peut le préserver de la profanation? Si elle ne le faisait point, elle manquerait à sa mission, et, selon l'expression de l'Écriture, elle jetterait les perles aux pourceaux.

Or, qui peut nier que les empêchements établis par l'Église ne soient tous de sûrs préservatifs contre

la profanation du mariage? Qui peut nier qu'ils ne soient une puissante sauvegarde pour la sainteté de cet état? Mais, direz-vous, s'il en est ainsi, pourquoi l'Église dispense-t-elle de ces empêchements? Ah! mes frères, c'est bien contre son gré qu'elle se relâche de sa sévérité. Quand elle consent à lever les obstacles qui s'opposeraient à certaines unions, ce n'est que pour éviter de plus grands maux et à cause de la dureté des cœurs : *Propter duritiam cordis.*

Or, si les empêchements établis par l'Église ont un motif si grand, si sérieux, qui serait assez impie pour les ridiculiser ou les outrepasser? Ne serait-ce pas se rendre coupable d'une profanation et fouler aux pieds le sang de Jésus-Christ. Qu'on le veuille ou non, un mariage contracté avec un empêchement dirimant est nul aux yeux de Dieu et de l'Église et il mérite d'être flétri par la qualification honteuse que l'on attache à toute union illégitime.

Mais si de la révélation des empêchements dépendent la validité et par conséquent la sainteté du mariage, qui pourrait tenir pour inepte l'obligation de la faire? qui peut condamner la loi qui prescrit de dénoncer à plusieurs reprises à la solennité du prône tout projet de mariage?

Que dirons-nous maintenant de l'obligation imposée aux époux de se présenter au tribunal de la pénitence avant de recevoir le sacrement de mariage? Faudra-t-il la venger des outrages dont l'accablent un trop grand nombre de chrétiens? Hélas! pour

l'honneur de la religion catholique, nous devrions être dispensés d'élever la voix à ce sujet. On ne comprend pas, en effet, que des époux nés, élevés au sein du catholicisme osent regarder cette obligation comme un fardeau qu'ils cherchent à esquiver par tous les moyens possibles. Malheureux ! si vous aviez un peu plus de foi, vous n'attendriez pas que l'Église vous fasse un devoir de la confession avant votre mariage, mais vous iriez de vous-mêmes, aussitôt que votre projet est arrêté, vous réconcilier avec Dieu, afin de le mettre dans vos intérêts, d'obtenir ses grâces pour faire un acte aussi important, un acte auquel est attaché votre félicité pour cette vie et pour l'autre. « Tu vas te marier, écrivait quelqu'un à un de ses amis ; c'est bien, mais fais en sorte, le jour de ta noce, d'introduire deux personnes dans ta maison : le bon Dieu et ta femme. » Celui qui écrivait une chose si raisonnable était convaincu que le véritable moyen d'introduire Dieu dans sa maison, c'est de le faire entrer d'abord dans son âme par une bonne confession. Que penser donc de ces malheureux époux qui ont la sacrilège audace de se présenter pour la forme au tribunal sacré et d'estorquer au prêtre un billet de confession ? Insensés ! ils vont fouler aux pieds le sang du Sauveur, mais ce sang va se lever contre eux pour faire de l'état dans lequel ils vont entrer un apprentissage de l'enfer qui les attend.

Terminons ces considérations par quelques mots sur la cérémonie de la bénédiction nuptiale.

Voici deux époux qui sortent de la maison où viennent de les bénir la main d'un père et le cœur d'une mère. Accompagnés par tout ce qui leur est uni par les liens du sang et de l'amitié, ils se dirigent vers la maison de Dieu. Ils entrent, et au lieu de s'arrêter non loin du vestibule, comme ils le faisaient jusque-là, ils s'avancent jusqu'à la porte du sanctuaire. Aussitôt vient à eux le ministre de Jésus-Christ, revêtu des ornements sacrés. D'une voix grave et solennelle il demande à chacun des époux l'expression claire et formelle de son consentement à l'union projetée. Prenez-y garde, époux chrétiens, c'est en présence de Dieu, devant les saints autels où Jésus-Christ va s'immoler, devant le tabernacle où il réside, en présence des anges qui adorent en tremblant le Dieu caché sous les emblèmes eucharistiques, en présence de vos parents et de vos amis que vous allez faire vos serments. Tremblez donc de les faire à la légère, sans discernement et sans bon propos; car si jamais vous étiez assez malheureux pour les oublier, non seulement alors votre Dieu, votre conscience, les anges, vos parents, vos amis vous les rappelleraient, mais les murs eux-mêmes, les pierres de cet édifice seraient là pour vous reprocher vos infidélités et vos parjures.

Mais c'en est fait, le consentement est donné; la foi est jurée; Dieu et les hommes en sont témoins et le sang de Jésus-Christ va sceller cette alliance solennelle. Le prêtre étend la main sur les époux, appelle sur eux les bénédictions du Ciel, et, au nom de

l'adorable Trinité, il les déclare à jamais unis par les mérites du Rédempteur. Y a-t-il, mes frères, dans l'espèce, rien de plus grand, de plus solennel que le mariage des chrétiens? Que penser donc de ceux qui n'ont que du mépris pour tout ce qui tient à ce grand acte ? Que dire de ces catholiques qui, comme des païens, n'en font qu'une affaire de calcul et n'y cherchent que le moyen d'assouvir plus librement de grossiers appétits? Que dire de ces malheureux qui se présentent à l'autel avec une conscience souillée par le crime ? Quel nom donner à ces indignes chrétiens qui ne craignent pas de recevoir la bénédiction nuptiale, sachant qu'il existe un ou plusieurs empêchements qui rendent leur union illégitime aux yeux de Dieu et de l'Église ? Que penser de ces parents, de ces amis qui, connaissant ces empêchements, ne les font pas connaître? Ah! que tous ceux-là sont coupables devant Dieu! Tous plus ou moins directement, plus ou moins efficacement, contribuent à attirer les malédictions du Ciel sur ce couple malheureux qui aurait pu cependant trouver au pied des autels le gage du vrai bonheur. Aussi viendra le moment où ces époux maudiront le jour qui vit former leur union et tous ceux qui, le pouvant et le devant, ne se sont point opposés à ce qu'elle ait été souillée par le sacrilège. Malédictions affreuses qui ne seront que le prélude de celles qu'ils vomiront éternellement dans l'enfer.

Plaise à Dieu, ô chrétiens, que ce malheur ne tombe jamais sur vous! Fasse le Ciel que ce sanc-

tuaire ne soit jamais profané par des unions sacrilèges, que cette paroisse ne compte jamais des époux que Dieu n'a pas bénis ! Nous demandons cette grâce à Celui qui fait les mariages saints, les familles chrétiennes et les heureux de l'Éternité. *Amen.*

IIIe DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

ÉVANGILE

En ce temps-là, Jésus étant descendu de la montagne, une grande foule de peuple le suivit, et un lépreux venant à lui l'adorait en lui disant : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. Jésus étendant la main, le touche et lui dit : Je le veux, soyez guéri ! Et la lèpre fut guérie au même instant. Alors Jésus lui dit : Gardez-vous bien de parler de ceci à personne, mais allez vous montrer au prêtre, et offrez le don prescrit par Moïse, afin que cela leur serve de témoignage. (MATH., VIII, 1-5.)

HOMÉLIE

L'Évangile de ce jour raconte encore le miracle opéré en faveur du serviteur du centenier ; mais pour ne pas être trop long, nous en parlerons dans une autre instruction.

Notre-Seigneur venait d'instruire le peuple sur la montagne. Il lui avait appris en quoi consiste le vrai bonheur. Il avait proclamé ces huit béatitudes qui devaient consoler jusqu'à la fin des âges ceux

qui sont pauvres, ceux qui pleurent, ceux qui sont persécutés; il avait rappelé la bonté de Dieu, toujours prêt à écouter favorablement ceux qui l'implorent avec une piété sincère; il avait dit : Demandez et vous recevrez; cherchez et vous trouverez; frappez et on vous ouvrira. Quiconque demande reçoit, quiconque cherche trouve, quiconque frappe voit la porte s'ouvrir pour le laisser entrer. — Or, descendant de la montagne où il venait de donner au peuple de si beaux enseignements, une occasion se présenta de confirmer par un fait éclatant la vérité de ce qu'il avait dit. — Un lépreux qui ne s'était pas mêlé à la foule avide d'entendre le divin Maître, mais qui s'était tenu à l'écart, se dirigea vers le Sauveur. Peut-être étaient-elles venues jusqu'à ses oreilles, ces paroles consolantes qui annonçaient que Dieu exauce la prière des malheureux, qu'il répand ses bienfaits sur tous ceux qui les demandent avec ferveur. Qui avait plus besoin des secours du Ciel que ce lépreux? Il était affligé d'une maladie épouvantable; repoussé de tout le monde, il se faisait horreur à lui-même et ne pouvait se supporter. Obligé de se tenir loin de la société des hommes, aucun témoignage d'amitié n'arrivait jusqu'à lui. Il vivait seul avec ses douleurs que nul remède ne soulageait. Mais il va éprouver la vérité des promesses faites par Jésus-Christ. Le bon Maître avait dit : Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine et dans la souffrance et je vous soulagerai. Demandez et vous recevrez. Aussi, plein de confiance, il va implorer sa bonté.

Dès le moment qu'il aperçoit le Sauveur, il s'approche de lui, se prosterne à ses pieds et lui dit : « Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir : *Domine, si vis, potes me mundare.* »

Ce lépreux est la figure du pécheur. Il était banni de la société des hommes, parce que cette maladie éminemment contagieuse se propageait par le commerce de ceux qui en étaient infectés. Le péché est également un mal contagieux; il se communique par les pensées, par les paroles, par les exemples; et les suites du scandale sont souvent irréparables. Le péché exclut l'homme de la présence intime et consolante du Seigneur, le retranche de la société des anges et des saints. La lèpre couvrait le corps d'une humeur sèche et infecte, le rendait hideux et difforme; le péché défigure l'âme, le chef-d'œuvre de la main divine, le prix du sang de Jésus-Christ; en la couvrant de souillures et en effaçant en elle l'image de Dieu, en fait un objet d'horreur. Le lépreux connaît du moins son état, il sent profondément sa misère et en désire vivement la guérison; mais le pécheur, souvent, connaît d'autant moins son état qu'il est plus triste; comment songerait-il à s'en guérir?

Dès que l'infortuné lépreux voit Jésus, il recourt à lui avec humilité et confiance pour être guéri de son humiliante infirmité. *Seigneur*, s'écrie-t-il, *après s'être jeté à genoux et prosterné la face contre terre, Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me purifier : Domine, si vis, potes me mundare.* Que de sentiments

dans ce peu de mots ! Quelle foi dans la puissance du Sauveur ! Quelle confiance en sa bonté ! Quelle humilité ! Quelle soumission à sa volonté ! Il se reconnaît indigne de la grâce qu'il sollicite ; il ne l'attend que de la pure libéralité de Jésus-Christ ; il croit qu'il peut la lui accorder, qu'il n'a pour cela qu'à le vouloir, et il espère qu'il le voudra. Que ne prions-nous de la sorte pour obtenir le pardon de nos péchés et pour surmonter nos nombreuses tentations !

Après ce peu de paroles, le lépreux, toujours prosterné aux pieds de Jésus, attendait la décision de son sort. Dans cette attente, quels sentiments s'élevaient dans son cœur? Sentiments d'une douce joie, causée par la ferme espérance d'être guéri purifié ; sentiments d'un tendre amour pour celui dont il espérait son salut, avec une forte résolution de s'attacher à lui et de le servir ; sentiments de crainte à la vue de son indignité, telle qu'on l'éprouve toujours quand on attend une grande grâce que l'on ne mérite pas ! Mais la bonté de Jésus ne se fit pas attendre. *Jésus ayant pitié de lui, et étendant la main, le toucha et lui dit* : *Je le veux, soyez guéri;* et à l'instant la lèpre disparut. La réponse du Sauveur est l'écho de la prière humble et fervente du lépreux. Plus est profonde la misère du pauvre pécheur, plus Jésus-Christ, loin de le rebuter, l'accueille avec commisération et tendresse. Apprenons du lépreux à recourir à Jésus-Christ dans nos besoins et ce bon père dira : *Volo mundare*. C'est encore de la même

manière qu'il opère dans l'ordre de la grâce ; c'est encore avec la même autorité communiquée à ses ministres qu'il dissipe la lèpre spirituelle. Le prêtre, dans le saint tribunal, remet véritablement, à l'exemple de Jésus-Christ, tous nos péchés, comme le Sauveur guérissait la lèpre. De même que Jésus-Christ disait : « *Je le veux*, sois guéri ; » de même son délégué dit : « *Ego te absolvo.* » C'est le même pouvoir suprême qui fait disparaître les diverses lèpres. C'est la même parole à laquelle obéissent les maladies du corps et celles de l'âme.

Alors Jésus lui dit : « Gardez-vous de parler de ceci à personne, mais allez vous présenter au prêtre. » Si Notre-Seigneur, pour nous donner une leçon de modestie et nous éloigner de l'ostentation, impose silence au lépreux sur le bienfait qu'il vient de lui accorder, il lui commande d'aller se présenter devant le prêtre pour constater sa guérison : *Vade ostende te sacerdoti*, c'est aussi le devoir des pécheurs qui veulent se convertir. Un tribunal de miséricorde les attend ; un juge doit prononcer sur eux une sentence de pardon. Il faut qu'ils aillent se montrer à un prêtre, à un ministre du sacrement de pénitence, à un de ceux qui ont reçu le pouvoir conféré par ces paroles : « *Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez. ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez* ; » et que doivent-ils montrer ? Leurs larmes, leurs sanglots, leur front humilié, leur visage abattu ? Non. Ils doivent montrer leur âme souillée. Ils doivent révéler leur conscience cou-

pable, faire l'aveu de toutes les fautes mortelles qu'ils ont commises depuis qu'ils se sont éloignés de Dieu, ne rien déguiser, ne rien diminuer. se manifester tels qu'ils sont simplement et sincèrement : *Ostende te sacerdoti.* Que cet aveu ne les épouvante pas ; il est moins pénible qu'il ne semble au premier aspect. N'y a-t-il pas dans le coupable un instinct qui le pousse à confesser sa faute ? Il sent que cet aveu le soulagera ; il se sentira meilleur à ses propres yeux quand il se sera déclaré criminel. Allez donc sans crainte, ô pécheurs, allez recevoir, non point des paroles de reproches, vous le savez bien, mais des paroles de pardon, des paroles d'absolution et d'encouragement, des paroles qui vous délivreront du fardeau de vos iniquités, des paroles qui rendront à votre âme troublée le calme et la paix : *Ostende te sacerdoti.*

Prenez en ce moment la résolution que prit autrefois le roi-prophète et dites avec lui : *Dixi : Confitebor adversum me injustitiam meam Domino; et tu remisisti impietatem peccati mei. Dixi :* Je l'ai dit, et c'est à vous, ô mon Dieu ! qui m'invitez à la pénitence et qui m'offrez mon pardon que je le répète : Je ne manquerai plus à ma parole : *confitebor :* J'avouerai dans l'amertume de mon âme toutes mes fautes. Je dirai tout le mal que j'ai fait : *injustitiam meam.* Je parlerai des injustices que j'ai commises contre Dieu, des grâces dont j'ai abusé, des torts faits à mon prochain, des intérêts de mon âme volontairement négligés. Je ferai une confession humble, en-

tière et sincère au ministre de votre miséricorde qui tient votre place, ô mon Dieu, *Domino*. Et vous m'accorderez la grâce de purifier de plus en plus mon âme coupable : *Et tu remisisti impietatem peccati mei*. Je me rendrai ainsi digne de votre amour et de la gloire éternelle. Amen.

POUR LE MÊME DIMANCHE

ÉVANGILE

Comme Jésus était entré dans Capharnaüm, un centurion s'approcha de lui, le priant et disant : « Seigneur, mon serviteur gît paralytique dans ma maison, et il souffre violemment. » Jésus lui dit : « J'irai et le guérirai. » Mais le centurion répondit : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit ; mais dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri. Car moi, quoique soumis à la puissance d'un autre, j'ai sous moi des soldats. Or, je dis à l'un : Va, et il va ; et à un autre : Viens, et il vient, et à mon serviteur : Fais cela, et il le fait. » Jésus, l'entendant fut dans l'admiration. Et il dit à ceux qui le suivaient : « En vérité, je vous le déclare, je n'ai pas trouvé une si grande foi dans Israël. Aussi, je vous dis que beaucoup viendront de

l'Occident et auront place dans le royaume des Cieux avec Abraham, Isaac et Jacob ; tandis que les enfants du royaume seront jetés dans les ténebres extérieures. Là, seront les pleurs et le grincement de dents. » Alors Jésus dit au centurion : « Va, et que selon que tu as cru, il te soit fait ; » et son serviteur fut guéri à cette heure même. (MATHIEU, VIII, 5-14.)

HOMÉLIE

Comme Jésus entrait à Capharnaüm, un centurion romain, c'est-à-dire un officier commandant à cent soldats, avait un serviteur qu'il aimait beaucoup et qui était malade et se mourait. Cet officier avait sans nul doute beaucoup entendu parler de Jésus, de ses œuvres merveilleuses, des prodiges qu'il opérait, de sa bonté toujours prête à mettre sa puissance extraordinaire au service des infortunés. Il s'approcha de lui comme le lépreux, il adressa une prière à Celui qui commande en maître à la maladie et à la mort : « Seigneur, dit-il, j'ai dans ma demeure un serviteur qui souffre beaucoup ; la maladie lui ôte l'usage de ses membres : *Puer meus jacet in domo paralyticus, et male torquetur.* »

Admirons ici la sollicitude de ce centurion pour son serviteur ; il le traite, non pas comme un esclave, mais comme son propre enfant. Il va exposer au Sauveur, l'état déplorable où se trouve cet infortuné. C'est ainsi que les maîtres chrétiens

doivent se conduire envers leurs serviteurs. Avez-vous pour vos domestiques, pour vos inférieurs, pour vos frères, la même charité ? Ayez-la du moins pour votre âme ; n'est-elle pas depuis longtemps comme paralytique et sans mouvement pour les choses du Ciel et pour les bonnes œuvres, tandis qu'elle est si vive et si ardente pour les choses de la terre ?

Le centurion ne demande rien, il se contente d'exposer l'état du malade et c'en est assez pour le cœur de Jésus. Représentez-lui vous-mêmes avec une pareille confiance les infirmités de votre âme, ses plaies et ses langueurs, ses péchés et sa tiédeur, et il la guérira. *Jésus lui répondit : « J'irai voir le malade et je le guérirai.* » « Ah ! Seigneur, reprit le centurion confus, je n'ose prétendre à cet honneur : Vous, venir chez moi, ce n'est pas ce que je vous demande ; *je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison ; dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri.* » Le centurion révèle sa foi vive en même temps que sa profonde humilité. Il croit que tout doit obéir au Sauveur ; que, de loin comme de près, rien ne résiste à sa volonté divine. « Seigneur, ajoute-t-il, moi qui suis constitué en dignité, moi qui ai sous mes ordres des soldats, je n'ai qu'à prononcer un mot pour être obéi à l'instant ; je dis à l'un : Va ! et il va ; je dis à un autre : Viens ! et il vient ; je dis à mon serviteur : Fais ceci, et il le fait. Or, vous commandez à toute la nature avec bien plus d'autorité que je ne commande à mes soldats. Pou-

vait-on reconnaître et confesser plus énergiquement la divinité de Jésus-Christ? Quelle profession de foi pour un Gentil! Il reconnaît que le Sauveur a un pouvoir souverain et illimité, qu'il n'a qu'à parler pour être obéi. Ne nous formerons-nous donc jamais une pareille idée du pouvoir du divin Maître? Pourquoi, en nous adressant à lui, cette timidité, cette défiance, cette inquiétude secrète qui nous resserrent le cœur? Ah! c'est que nous ne connaissons ni son pouvoir, ni sa bonté; c'est que nous n'avons ni foi en l'un, ni confiance en l'autre. Apprenons-donc aujourd'hui à connaître notre Sauveur. Commençons à croire en lui et à mettre en lui toute notre confiance. »

Jésus, l'entendant parler ainsi, fut dans l'admiration, et dit à ceux qui le suivaient: « Je vous dis en vérité, je n'ai point trouvé une si grande foi dans Israël. » Quand donnerons-nous à Jésus-Christ cette satisfaction de voir et de louer en nous une foi vive et parfaite? Un étranger a plus de foi que les Israélites, un homme engagé dans le monde et dans la profession des armes, en a quelquefois plus que des chrétiens qui vivent dans la retraite et fréquentent les sacrements. Que ce contraste est glorieux pour les uns et humiliant pour les autres! *Audiens autem Jesus, miratus est.*

Le centurion était Gentil d'origine; il avait vécu longtemps dans des pays idolâtres, il avait cependant plus de foi que les Juifs, nés dans le sein de la vraie religion. C'est pourquoi Jésus-Christ dit à ceux

qui le suivaient : « *Je vous déclare que beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident*, c'est-à-dire des différentes parties de l'univers, presque entièrement plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie, *règneront dans le Ciel avec Abraham, Isaac et Jacob, tandis que les enfants du royaume*, c'est-à-dire les Juifs qui étaient plus particulièrement appelés à y régner, seront jetés *dans les ténèbres, où il y aurait des pleurs et des grincements de dents.* » C'est là en effet ce qui arriva. Ces Juifs infidèles qui avaient abusé de toutes les grâces dont Dieu les avait comblés, et qui avaient fermé les yeux à la lumière de l'Évangile, furent réprouvés et tombèrent dans les ténèbres, tandis que les Gentils que Dieu semblait avoir abandonnés, furent substitués à ce peuple aveugle, et occupèrent dans le ciel les places qui lui étaient destinées. C'est là aussi, mes frères, ce qui nous arriverait à nous-mêmes, si nous abusions du précieux don de la foi dont le Seigneur nous a enrichis, et si, étant environnés de lumières, nous ne faisions que des œuvres de ténèbres. Dieu, pour nous punir, laisserait obscurcir en nous les clartés de la foi et ferait passer ce précieux héritage en d'autres mains. Ce terrible châtiment dont il se sert pour punir ceux qui repoussent les lumières de la religion n'est point inouï. Des nations entières l'ont déjà subi ; et si nous imitions leur endurcissement et leur incrédulité, nous pourrions bien le subir nous-mêmes. Mais il en sera tout autrement, si nous conservons soigneusement la foi qui est la source de tous les biens.

Aussitôt que Jésus eut loué la foi du centurion, il lui dit : « *Allez, et qu'il vous soit fait selon ce que vous avez cru.* » *Et à l'heure même son serviteur fut guéri.* Par ces paroles, le divin Maître nous apprend que la foi qui anime nos prières, est la mesure de leur efficacité. Si nous le supplions avec la confiance ferme et ardente du centurion, il nous est accordé selon que nous avons cru. Si nos prières émanent d'une foi faible et chancelante, il ne nous est encore fait que selon ce que nous avons cru.

Nous nous plaignons souvent que nos vœux ne sont pas exaucés. Voulez-vous en connaître la raison ? Saint Jacques vous la donne : « Vous demandez, dit-il, et vous n'obtenez pas, parce que vous demandez mal : *Petitis, et non accipitis, eo quod male petatis.* » L'un des principaux vices de nos prières est qu'elles ne reçoivent pas de notre foi l'impulsion qui les fait monter jusqu'au trône de l'Éternel. « Demandez, nous dit le même apôtre, avec foi, sans défiance, sans hésitation. La prière qui procède d'une foi hésitante, ressemble au flot incertain qui, après avoir été poussé de côté et d'autre, vain jouet des vents, retombe sur lui-même et se brise sans effet. » Lors donc que nous voyons nos prières ne pas atteindre leur effet, cherchons le remède dans nous-mêmes ; ranimons notre foi, et comptant sur la parole sacrée qui ne peut jamais tromper, soyons assurés de recevoir tout ce que nous demanderons avec foi. *Et omnia quæcumque petieritis in oratione, credentes, accipietis.* Dans nos infirmités spirituelles

et corporelles, au sein de nos douleurs et de nos chagrins, recourons à Jésus-Christ avec la foi du centurion, et comme lui nous serons guéris et consolés. *Amen.*

POUR LE MÊME DIMANCHE

SUR LA CONFESSION

Vade, ostende te sacerdoti
Allez, montrez-vous au prêtre.
(MATH., VIII, 4)

Voir le *Missionnaire de la Campagne*, t. I, p. 341.

IVe DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

Domine, salva nos, piermus. (MATH., VIII, 5.)

ÉVANGILE

Après une journée de bienfaits et de miracles, Jésus-Christ monta dans une barque, et ses disciples le suivirent. Et aussitôt il s'éleva sur la mer une tempête si grande, que la barque était couverte par les vagues. Cependant Jésus dormait. Ses disciples s'approchèrent de lui et l'éveillèrent en lui disant : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons! » Jésus leur répondit : « Pourquoi tremblez-vous, hommes de peu de foi ? » Et se levant aussitôt, il commanda aux vents et à la mer, et il se fit un grand calme. A cette vue tous furent saisis d'étonnement et se disaient : « Quel est cet homme à qui les vents et la mer obéissent? » (MATH., VIII, 23-27.)

HOMÉLIE

L'histoire émouvante de cette tempête qui consterne les disciples et que Jésus-Christ apaisa est aussi

l'histoire des orages dont l'Église n'a cessé et ne cessera d'être agitée. Le divin Maître avait prédit à ses Apôtres qu'ils seraient persécutés et mis à mort à cause de son nom. L'accomplissement suivit de près la prédiction. Dès que l'Église sortit du Cénacle, le premier ennemi qui s'arma contre elle pour l'anéantir, fut la synagogue. Les docteurs juifs, sentant par instinct que leur règne allait finir et que le temps était arrivé de faire place à une nouvelle religion, se mirent à la persécuter. Ils firent alors appel à toutes les haines, ils armèrent tous les bras, aiguisèrent tous les glaives, remuèrent toutes les chaînes, pour étouffer dans son berceau cette Église naissante encore enveloppée des langes de l'enfance. Les disciples de l'Évangile furent poursuivis de ville en ville, de bourgade en bourgade; les Apôtres traînés en prison et chargés de fers; et saint Étienne, le premier diacre, expira noyé dans les flots de son sang.

O sainte Église, n'y a-t-il pas à redouter que ceux qui ont été hier les témoins de votre naissance, ne le soient aujourd'hui de votre mort?

Mes frères, ne craignez rien pour l'Église. Le Dieu qui l'a fondée saura bien la défendre. Ne lisons-nous pas en effet dans l'histoire qu'au moment même où l'infidèle Jérusalem s'apprêtait à célébrer ses funérailles dans la personne de son chef, un ange apparut dans la prison. A sa voix les fers retombent des mains de Pierre, les portes de son cachot s'ouvrent devant lui. Hérode, le plus acharné des persécu-

teurs de l'Apôtre expire sous les coups de la vengeance divine. Saul est terrassé sur le chemin de Damas. Les chefs de la nation quittent la synagogue pour l'Église; les contrées voisines donnent l'hospitalité aux apôtres, les captifs recouvrent la liberté, les fuyards reviennent se ranger sous sa bannière sainte. Et c'est ainsi, qu'alors comme dans tous les temps, la persécution qui devait amener la mort de cette société naissante, ne servit qu'à la propager partout et à multiplier le nombre de ses enfants.

Mais le signal est donné. A partir de ce jour, vous ne trouverez ni intelligence qui se lasse à attaquer l'Église naissante, ni bras qui se fatiguent à meurtrir ses épaules sacrées. On a vu la Syrie, l'Asie Mineure, la Grèce se précipiter sur elle à son passage, lui prodiguer l'insulte et l'outrage, lui livrer les combats les plus sanglants. Mais c'est par-delà les mers, sur les rivages du Tibre que l'attendaient des épreuves devant lesquelles n'étaient que des jeux d'enfants, celles qu'elle avait subies jusque-là.

Après une navigation que signalèrent mille périls, elle arriva enfin aux portes de Rome. Des cris féroces retentissaient dans toutes les rues de la ville. C'était le peuple qui revenait des jeux sanglants du cirque. Néron et les proconsuls jetèrent en passant un regard de mépris sur la pauvre étrangère et allèrent leur chemin. Mais quelques jours plus tard, quand elle eut fait connaissance avec les principaux quartiers de la capitale, qu'elle se fut glissée au milieu des esclaves, dans les salons des riches et la chaire

des philosophes, l'empereur effrayé des progrès de cette nouvelle puissance qui se remuait autour de son trône, s'écria comme Pharaon effrayé des progrès du peuple juif : « Tirons notre épée du fourreau et exterminons cette race abominable. »

Le glaive fut tiré, ce glaive qui jusque-là n'avait frappé que les peuples puissants, ce glaive qui ne s'était levé que pour de grandes choses, il se levait cette fois pour frapper sur les enfants, sur les femmes, sur nos mères, sur nos sœurs, sur nos vieux pères. Ils n'ont épargné ni l'âge, ni le sexe. Les places publiques, les routes, les champs même, jusqu'aux lieux les plus déserts, se couvrent d'instruments de torture, de bûchers, d'échafauds. Quelque part qu'on jette les yeux, on ne rencontre que des cadavres ; quelque part qu'on aille, on marche dans le sang Pendant trois siècles on poursuit l'Église dans les campagnes, au fond des catacombes. Qui pourrait dire le nombre des victimes qui ont succombé pendant cette effroyable guerre ! Si je consulte les historiens, ceux qui disent le moins, me répondent dix à douze millions, ceux qui disent le plus : quatorze et quinze millions. Mais si les catacombes qui renferment leurs ossements, si tous les endroits de la terre qui ont gardé les traces de leur sang, si tous les échos des siècles pouvaient parler en ce moment, peut-être nous révéleraient-ils un nombre de martyrs qui nous ferait frissonner. Oh ! quoi qu'il en soit des chiffres, il faut que l'extermination ait été bien effroyable, puisque l'empereur Dioclétien, à la fin

de cette lutte, fit frapper une médaille sur laquelle on lisait ces mots : « *Christiano nomine deleto* : Gloire à Dioclétien qui a aboli partout le nom chrétien. »

Ne vous semble-t-il pas, mes frères, qu'une persécution si vive, si universelle et surtout si persévérante, devait naturellement amener la mort de l'Église? Avez-vous jamais vu une institution humaine, marcher sans mourir pendant trois cents ans dans les flots de son sang? Et pourtant il n'en est pas ainsi. Loin de trouver la mort sous ce glaive qui veut l'exterminer, elle y trouve une surabondance de vie. Elle grandit si étrangement, si prodigieusement, que tout à coup les empereurs laissent tomber leur glaive devant ce géant. Le sang des martyrs est une semence si féconde de chrétiens que, dix ans après la mort de Dioclétien, celle que l'on croyait morte sortait des catacombes et remplissait l'univers tout entier. Quelle résurrection ! Quelle vie ! quel éclat ! quelle grandeur ! L'Église est libre et l'Empire est chrétien. Cependant le triomphe n'était que commencé. On entendit du côté du Nord des bruits qui ressemblaient à ceux d'une horde sauvage. C'étaient les barbares qui inondaient l'Empire. Venus de tous les vents du ciel, les uns sur des chars grossiers, les autres sur des coursiers rapides, avec les caractères les plus opposés, les mœurs les plus diverses, ils ont tous un instinct commun, l'instinct de la destruction. L'Empire romain est écrasé sous leur masse. Cinq cents villes sont en feu; les campagnes sont

rendues désertes; Rome est pillée. Ils se gorgent tour à tour de pillage, de meurtre et de sang.

O sainte Église de Dieu, où êtes-vous? On ne voit plus que carnage, que décombres, que ruines. Où êtes-vous donc, ô sainte Église du Christ? Mais quoi, je regarde et la force qui a tout détruit a épargné l'Église. Elle se lève sur ces nations sauvages qui campent sur ces cadavres entassés. Elle vient avec sa croix, son baptême, ses sacrements, et lavant dans ses eaux mystérieures le sang dont ces barbares sont couverts, elle commence le miraculeux enfantement du monde chrétien. Penchée sur ce jeune peuple comme autrefois, Élisée sur le fils de la veuve de Sarepta, elle leur communique sa vie divine. Elle le fait penser, parler, agir non plus selon la nature, mais selon la grâce et l'Évangile. Gloire à l'Église! elle est ressuscitée d'entre les ruines et les morts, elle ressuscitera le monde avec elle. O mort, où est ta victoire?

Voyant que le glaive était impuissant à lui donner la mort, Julien l'Apostat se lève et dit : « Qu'il n'y ait plus d'épée pour la frapper, mais ne lui donnons aucun accès dans les charges publiques, et l'ambition fera ce que n'a pu exécuter le glaive. » Et aussitôt les chrétiens sont bannis des écoles aussi bien que des charges; ils sont exclus des assemblées, ils sont rejetés du gouvernement, des armées et de la province, ils sont voués à une vie pauvre et obscure. Lucien les raille dans ses Dialogues et l'empereur dans ses lettres. Il distille le venin à pleins flots sur

cette immortelle épouse du Christ. Il s'applaudit de son ouvrage, et apercevant un jour un solitaire qui bêchait son jardin, il l'interpelle l'injure à la bouche : « Eh bien, dit-il, que fait maintenant le Galiléen ? — Il fait un cercueil », répond le pieux cénobite. C'était le cercueil de l'empereur, et l'on pourrait dire que depuis lors il en fait bien d'autres. Quelques mois après, l'Apostat tombait, en effet, sous les coups des Perses dans un combat sanglant. Il regardait si bien cette mort inattendue comme le châtiment de sa haine contre l'Église, qu'avant d'expirer, recueillant le sang qui sortait de sa blessure, il le lança contre le ciel en disant : *Tu as vaincu, Galiléen.* Le Galiléen, c'était Jésus-Christ. Et voilà encore un triomphe pour l'Église, une nouvelle résurrection. Saint Ambroise, saint Augustin, saint Grégoire de Naziance se réunissent pour le chanter dans ce concert harmonieux de l'Église grecque et de l'Église latine. Et le siècle ou Julien a voulu mettre le chritianisme au tombeau est celui qui reçut peut-être le plus éclatant témoignage de ses destinées immortelles.

L'Église a triomphé du glaive et des séductions de l'ambition, mais voici venir un nouveau genre d'épreuve, plus dur peut-être que les deux premiers parce qu'il lui vient de la part de ses enfants. C'est Arius, Nestorius, Photius qui déchirent son sein par l'hérésie. Plus tard ce sont Luther, Calvin qui, à l'exemple des fils ingrats, se font un jeu barbare de lui arracher la vie en la divisant avec elle-même. La

plume de ces hommes distille sans pudeur le venin le plus mortel sur cette épouse immaculée du Christ. O tristes et odieux souvenirs ! Quels torrents d'injures ne vomirent-ils pas contre l'Église, le Pape, les mystères, les sacrements, le culte de la Vierge et des saints. Au bruit de leurs blasphèmes, l'Allemagne, la Suisse, l'Angleterre, la Suède et le Danemark se séparent de l'Église. Une partie de la France imite ce triste exemple. La guerre est partout. On n'entend plus d'un bout de l'Europe à l'autre que la détonation d'armes meurtrières qui portent partout la désolation et la mort.

O sainte Épouse du Christ ! cette fois, c'est certain, on célébrera vos funérailles, parce que ce sont vos enfants eux-mêmes qui vous meurtrissent de coups et qui creusent votre tombe. — Non, mes frères, l'Église ne périra pas encore cette fois ; et si vous voulez la voir, ne la cherchez pas sous les voiles de la mort, ni sous le suaire du cercueil. Jamais, au contraire, elle n'a été plus vivante qu'à cette époque. Si je considère sa fécondité à produire des saints, je rencontre à cette heure les Ignace, les Xavier, les Philippe de Néri ; et si j'arrête mes regards sur les établissements de bienfaisance qu'elle crée sur ses pas, je la vois fondant de ses mains bénies des séminaires, des monastères, des hôpitaux, des collèges célèbres. Si, franchissant les mers, je la suis dans ses conquêtes, je l'aperçois captivant sous sa loi de nombreuses peuplades dans les Indes, l'Afrique, l'Amérique. Dites-moi, est-ce là le règne de la mort?

Saluons donc encore une fois l'Église victorieuse des schismes, des hérésies, de tous ses déchirements. Réjouissons-nous, car c'est là une preuve encore de son immortalité.

Je passe sous silence ces époques critiques où des rois puissants levèrent les mains sur elle, chargèrent ses bras de chaînes et traînèrent ses pontifes dans l'exil, pour arriver à la dernière de ses épreuves dont toutes celles d'aujourd'hui ne sont que le triste prolongement ; je veux dire l'épreuve de la fausse science.

Rappelez-vous cette grande conspiration de tous nos savants du siècle dernier. Quel spectacle fut donné alors à la terre ! Vous eussiez entendu retentir d'un bout du monde à l'autre un cri de guerre que je n'oserais pas vous redire, parce que c'est un horrible blasphème. Ce cri, remarquez-le, il n'appelait plus les bourreaux, il appelait des savants ; il appelait tous les hommes qui avaient voué leur génie à la destruction du bien. Tous ces hommes s'étaient compris sur tous les points de l'univers. Réunissons, disaient-ils, tous les rayons épars de la science, réunissons toutes les étincelles, allumons comme une fournaise ardente ; que l'Église y soit jetée, elle ne résistera pas longtemps à l'action de ce feu dévorant. Poètes, orateurs, philosophes, géologues, à l'instant même se sont mis à l'œuvre. « Il faut écraser l'infâme, » c'était la devise et le but. Railler, mentir et mentir toujours, c'était le moyen. Et il faut leur rendre justice, ils ont bien menti, l'un dans la litté-

rature, l'autre dans l'histoire, l'autre dans la philosophie. Or qu'est-il arrivé ? ce qui arrivera toujours lorsque l'homme voudra lutter contre Dieu :

Le dix-huitième siècle avait évoqué la science pour insulter l'Église et la science s'est mise à la bénir et à la glorifier. On a vu l'histoire jeter de nouvelles clartés sur son origine, la géologie rendre justice à la cosmogonie de Moïse. Enfin on a vu l'Église catholique sortir, comme les trois jeunes Hébreux de la fournaise ardente et sourire encore à ses enfants en leur disant : « *Je suis la vie, vita; je suis aussi la vérité, veritas;* et tandis que tous ses ennemis s'effaçaient de la terre, elle continuait sa marche triomphale à travers les siècles, répandant partout ses bienfaits, multipliant le nombre de ses enfants, donnant au monde le spectacle de son immortalité.

Vous le voyez, mes frères, la vie de l'Église est une vie de lutte et de combat. Il y a près de vingt siècles que Jésus-Christ l'a lancée sur l'océan agité du monde et depuis lors elle n'a pas eu un seul instant de repos.

Après les rudes épreuves que lui ont fait subir les incrédules du dix-huitième siècle, une foule d'hommes impies qui se disaient les amis du peuple se sont levés vers la fin du siècle dernier pour lui porter le dernier coup. Ils ont aboli son culte et ses lois. Ils ont fait entendre à ce peuple séduit et trompé qu'ils ne voulaient point détruire la religion, mais simplement l'épurer. Et cependant est-il un moyen qu'ils aient négligé pour lui arracher la vie ?

Non contents d'avoir calomnié et décrié ses ministres, ils sont allés jusqu'à les dépouiller, jusqu'à les immoler comme des ennemis publics. Vous savez enfin que, ne gardant plus aucune mesure, ils finirent par renverser les autels, par détruire les temples; et que là où ils les conservèrent, ce ne fut que pour y venir adorer, sous le nom de Raison, une divinité chimérique qu'ils avaient substituée au vrai Dieu. Le chef de l'Église ne fut pas plus épargné que l'Église elle-même : on le vit dépouillé de son autorité, renversé de son trône, chassé de ses États et venir finir ses jours dans l'exil et l'esclavage. Les partisans de l'impiété en triomphèrent et ils se flattèrent d'avoir enfin aboli la religion du Christ. Mais ils se sont trompés; les ennemis du nom chrétien ont disparu et la religion compte un triomphe de plus.

De nos jours, l'Église est-elle traitée avec plus de ménagements que par le passé? Au contraire, jamais le dragon déchaîné dont parle saint Jean, n'a déployé plus de fureur pour la détruire que dans les malheureux temps que nous traversons. Sans parler de la presse immonde et impie dont il se sert pour tout corrompre dans les dernières campagnes comme dans les premières cités, ne poursuit-il pas par son œuvre de perversion, par le moyen des sociétés secrètes et par ces légions d'hommes orgueilleux, hypocrites, menteurs effrontés qui mettent leur gloire à tromper et à perdre les âmes? Leur haine satanique ne poursuit plus seulement les religieux, les prêtres, les

pontifes, mais elle s'attaque à ceux dont le christianisme a toujours pris un soin particulier : l'enfant et la femme. On a inventé, dans ce but, *l'école laïque* que le bon sens public a défini plus clairement : *l'école sans Dieu.* Plus d'enseignement religieux dans les écoles, plus de prière, plus de signe extérieur de la foi. Le nom de Dieu est soigneusement écarté des lèvres du petit enfant, comme s'il était une souillure. L'image de Marie immaculée, dont le regard seul suffisait pour entretenir dans l'âme de la jeune fille un parfum de pureté et d'innocence est remplacé par l'emblème d'une femme sans vertu et sans pudeur. Le crucifix lui-même, ce signe adorable de notre rédemption qui a éclairé tant de ténèbres, consolé tant de douleurs, fortifié tant de défaillances est décroché et jeté à la voirie comme un meuble de rebut.

La haine satanique des ennemis de l'Église est allée encore plus loin. Ils ont compris dès le début de la lutte la résistance de la femme à leur ignoble enseignement, aussi a-t-elle dit par la voix de l'un de ses coryphées : « Pour abattre le catholicisme, il faudrait supprimer la femme », mais puisque sa suppression est impossible, corrompons-la. Pour atteindre ce but infernal, on a imaginé d'ouvrir des casernes d'un nouveau genre qu'on appelle des lycées de filles. Dans ces maisons destinées à fournir des maîtresses capables de former à la société de nouvelles épouses, de futurs mères de famille, on remplacera la pudeur par la vanité, la foi par l'incrédulité.

Que verrons-nous sortir de ces gynécées où l'on n'aura jamais appris à ces jeunes filles la mission religieuse et domestique que la femme a reçue de Dieu? Verrons-nous des mères affectueuses et dévouées? des épouses chastes et fidèles? des jeunes filles obéissantes et réservées? Non, non. A côté de quelques précieuses ridicules, on verra des femmes éhontées, dévergondées; et la famille ne sera pas seule avilie, la patrie elle-même pourra alors couvrir sa tête d'un voile de deuil; car, comme l'a dit un brillant orateur à la tribune nationale : « Si les femmes chrétiennes ont fait de la France la première nation du monde, nos libres-penseuses sont appelées à en faire la dernière des nations. »

En présence d'entreprises si audacieuses et si impies, en face de tant de dangers, devons-nous nous décourager? Nullement, parce que l'Église a reçu de solennelles promesses d'immortalité; nous devons tourner vers Jésus-Christ nos cœurs et nos mains suppliantes et lui dire avec les Apôtres : *Domine, salva nos, perimus*. Seigneur, sauvez-nous de ces doctrines impies qui vous offensent et nous affligent; sauvez-nous de ces crimes qui provoquent votre justice et attirent sur nous tant de fléaux vengeurs; sauvez-nous de ces hommes cruels et sans remords qui blasphèment contre vous et qui menacent vos adorateurs; arrachez à la mort nos enfants si cruellement persécutés. *Domine, salva nos, perimus*. Tels sont les cris de détresse que nous devons pousser vers Jésus-Christ. La prière est l'arme unique et l'arme vrai-

ment puissante que nous devons employer. Ceux mêmes qui s'étaient déshabitués de la prière doivent joindre leurs voix aux nôtres pour supplier le Fils de Dieu d'avoir pitié de nos malheurs. Que notre foi soit donc ferme, notre confiance sans bornes, notre prière ardente, et Jésus sous un sommeil apparent dissipera les complots de l'impiété. Ne le connaissez-vous pas? *Quid timidi estis?* Soyons pleins d'espérance et de foi, marchons vaillamment dans la carrière du combat et du triomphe et nous mériterons ainsi d'entrer dans le port de la bienheureuse éternité. *Ame~*

POUR LE MÊME DIMANCHE

DANGERS DE L'AME

Et ecce motus magnus factus est in mari, ita ut navicula operiretur fluctibus, ipse vero dormiebat. (MATH, VIII.)

Le récit simple mais majestueux et touchant de la tempête sur la mer de Galilée renferme de nombreux enseignements. La barque où étaient Notre-Seigneur et ses disciples, n'est pas seulement l'image de l'Église et de ses combats, mais aussi de l'âme obligée de vivre au milieu d'un monde semblable à une mer parsemée d'écueils et fécondes en naufrages : *Ecce motus magnus factus est in mari.* La tempête qui menace de tout submerger représente les passions, les désirs, les tentations qui agitent notre âme et lui préparent souvent sa ruine à travers sa marche vers l'éternité : *Ecce motus.* Le reproche du Sauveur aux apôtres : *Quid timidi estis* s'applique à nos faiblesses, à nos lâchetés dans le service de Dieu. L'apaisement

de la tempête d'une seule parole nous montre la puissance divine. Quant au cri d'effroi des apôtres à demi submergés : *Domine, salva nos, perimus,* c'est notre cri journalier, pauvres voyageurs dans cette vallée de larmes où l'orage, la tempête, c'est-à-dire les épreuves sont sur chacun de nos pas. C'est sous ce rapport des combats de l'âme chrétienne que nous allons considérer l'Évangile de ce jour.

I. — *Dangers de cette vie pour l'âme.*

La vie de chaque fidèle est traversée par des épreuves que l'on peut comparer à des tempêtes violentes. La joie et la douleur se partagent inégalement nos jours. Souvent, lorsque tout sourit à nos désirs, lorsque nous croyons réaliser nos plus belles espérances, lorsque le lendemain semble nous promettre encore plus de félicité que la veille, un malheur inattendu nous accable tout à coup d'un poids écrasant; les ténèbres s'amassent autour de nous. La barque perdue au milieu des flots d'une mer en fureur est moins agitée que notre cœur. Il nous semble que nous sommes condamnés à une infortune sans terme. Nous essayons de réagir contre les chagrins qui nous oppressent et nous retombons dans un abattement plus profond. Tant il est vrai que la vie de l'homme et principalement celle du chrétien, est une guerre perpétuelle : *Militia est vita*

hominis super terram. Son existence est remplie de beaucoup de misères. Les maladies du corps, les inquiétudes de l'âme, la malice des hommes, l'inconstance des événements, les rigueurs de la pauvreté, les chagrins domestiques ne le laissent jamais jouir d'une paix durable et le font sans cesse passer du contentement à la tristesse, de la joie à la douleur.

Inutilement chercherions-nous à nous soustraire à tous les maux dont nous sommes continuellement menacés. Quelques moyens que nous puissions prendre pour éviter les souffrances, nous avons toujours quelque chose à souffrir. Et à ces épreuves nul ne peut échapper; l'enfant et le jeune homme, l'homme fait et le vieillard; le solitaire dans son désert aussi bien que le mondain au milieu de ses fêtes. Ce ne sont pas seulement ceux qui s'éloignent de Jésus-Christ qui essuient les tempêtes de l'âme. Ils les éprouvent aussi, comme les apôtres, ceux qui traversent avec Lui la mer du monde, et qui attachés à Lui, ne quittent pas sa compagnie. Ames fidèles, qui avez le bonheur de le posséder, ne vous étonnez pas si, malgré sa présence, vous ressentez des orages intérieurs; si vous êtes assaillies de tentations violentes : N'a-t-il pas voulu lui-même être tenté? Croyez-vous être plus privilégiées que Lui? Quand les Apôtres faillirent être submergés sous les flots de la tempête, n'étaient-ils pas en la société de Jésus-Christ? Saint Paul, ce vase d'élection ravi au troisième ciel n'était-il pas persécuté? Les martyrs n'avaient-ils pas la charité et la piété en partage?

La sainteté la plus éminente ne détruit point les passions, mais les réprime; elle n'empêche point les tentations, mais elle les surmonte. Votre piété et votre innocence seront, au contraire, une raison pour le démon de faire plus d'efforts, afin de vous soumettre à son empire. Il a assez de cœurs qui se livrent d'eux-mêmes ; de ceux-là, il est rassasié ; mais il est friand d'âmes comme la vôtre ; il attache à leur conquête un certain prix qui lui fait redoubler se tentatives de séduction. Il ne faut donc pas vous décourager des tentations qui vous assaillent; voyez-y plutôt une preuve que vous n'appartenez pas encore au démon. Les chiens, dit saint François de Sales, n'aboient pas après les gens de la maison, mais après les étrangers; ainsi le démon laisse dans une paix funeste ceux qu'il sait lui appartenir, il fatigue les autres de ses poursuites, inventant mille artifices, pour les détourner des voies de la vertu. Hélas! il ne réussit que trop! Regardez autour de vous? — Où sont tant de vos parents, de vos amis autrefois si fervents? Que sont-ils devenus? Ils sont devenus la proie du démon, et maintenant ils languissent, loin de Dieu et de la vertu, dans un honteux esclavage; plaignez-les et conjurez Notre-Seigneur Jésus-Christ d'éloigner de vous un pareil malheur.

II. — *Que fait Dieu lorsque nous sommes éprouvés?*

Pour donner plus d'éclat à la confiance de ses enfants, pour leur fournir l'occasion d'acquérir plus de mérites, de les obliger de reconnaître leur faiblesse et de réveiller leur foi, le Seigneur semble dormir et les oublier, mais il n'en est rien. Quand Jésus dort sur la barque, abandonne-t-il ses apôtres? Cesse-t-il de veiller sur eux? Les abandonne-t-il au moment du danger? Au contraire, c'est alors qu'il use de sa puissance pour opérer en leur faveur un miracle d'amour.

C'est ainsi qu'il agit à l'égard de chacun de nous. Et lorsque au fort de la tempête, nos épreuves sont si fortes, si violentes que notre cœur en est tout abattu et accablé, comme les apôtres nous nous tournons vers Dieu. C'est très bien; mais est-ce pour lui dire avec confiance : « Seigneur, soutenez-nous au milieu des combats; aidez-nous à porter notre croix à votre suite; nous avons besoin de souffrir pour expier nos fautes...? » Non, nous jetons vers lui un cri de détresse : *Domine, salva nos, perimus.* Seigneur, sauvez-nous! c'est assez de souffrances, nos forces s'épuisent, la tristesse a rongé toutes les fibres de notre cœur; nous tombons anéantis, nous allons périr : *Domine, salva nos, perimus.* Telle est notre faiblesse devant la souffrance.

N'a-t-il pas le droit de nous dire comme à ses dis-

ciples sur le lac de Génésareth? D'où vient que vous avez peur? Pourquoi cette lâcheté au jour de l'épreuve? *Quid timidi estis?* Vous avez bien peu de confiance en moi. N'ai-je pas promis que vous ne seriez jamais tentés au-dessus de vos forces? Ne suis-je pas toujours près de vous pour vous soutenir? Je sais, moi qui ai fait votre cœur, je sais jusqu'à quel degré de vertu vous pourriez arriver, si vous étiez moins effrayés et si vous aviez plus de foi : *Quid timidi estis, modicæ fidei?* Mais tout en nous reprochant notre faiblesse, Jésus-Christ se hâtera de nous sauver. La paix reviendra comme était venue la tempête, au moment où nous l'attendrons le moins; nous sentirons l'espérance renaître dans nos cœurs désolés; nous marcherons vaillamment dans la carrière que nous aura tracé la Providence; rien ne semblera trop difficile à notre bonne volonté armée d'une nouvelle énergie; nous communiquerons notre courage autour de nous à ceux qu'épouvante le souvenir des épreuves passées; nous tendrons même une main secourable à ceux qui gémissent sous leur fardeau, comme nous gémissions autrefois; nous jouirons au dedans et au dehors d'une tranquillité parfaite. Le Sauveur commandera aux vents et aux flots. Ceux qui nous ont vus si agités, seront surpris de nous voir maintenant si calmes. Ils demanderont avec étonnement : Qui donc a tari leurs pleurs? Qui donc a secouru leur infortune? Qui donc a dissipé tous leurs chagrins? Qui donc leur prodigue des consolations qui les rendent si

heureux? Le monde ne comprendra pas la cause de ce changement, parce qu'il arrête ses regards sur la terre et ne distingue pas ce qui vient du Ciel.

Nous pourrons lui répondre : Celui qui a fait succéder pour nous la joie à la tristesse, c'est le divin Sauveur, l'ami divin de tous les affligés ; celui qui se leva pour commander aux flots du lac de Génésareth ; celui qui apaise les orages du cœur avec autant de facilité que les tempêtes de l'océan ; celui qui dirige notre marche incertaine sur la mer dangereuse de ce monde; celui enfin qui nous fera un jour rentrer dans le port de la bienheureuse éternité. *Amen.*

Ve DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

Sinite utraque crescere usque ad messem.
(MATH., XIII, 30.)
Laissez-les croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson.

ÉVANGILE

Le royaume des cieux, dit l'évangile de ce jour, est semblable à un homme qui avait semé du grain dans son champ, mais pendant que les hommes dormaient l'ennemi vint et sema de l'ivraie et se retira. L'herbe ayant donc poussé et étant montée en épi, l'ivraie parut aussi. Alors les serviteurs du père de famille vinrent lui dire : « Maître, n'avez-vous pas semé du bon grain dans votre champ ? D'où vient donc qu'il s'y trouve de l'ivraie ? » « C'est, répondit-il, mon ennemi qui l'y a semé. » Les serviteurs reprirent : « Voulez-vous que nous allions l'arracher ? » « Non, dit le maître, de peur qu'en cueillant l'ivraie vous n'arrachiez aussi le froment. Laissez croître l'un et

l'autre jusqu'à la moisson, et au temps de la moisson, je dirai aux moissonneurs : cueillez premièrement l'ivraie et liez-la en petites gerbes pour la brûler ; mais amassez le froment dans mon grenier. (MATH., XIII, 24-30.)

HOMÉLIE

Mes frères, en jetant un regard tant soit peu attentif sur la scène de ce monde, nous sommes frappés par le spectacle qu'offre le mélange des bons et des méchants. Nous voyons le mal marcher la tête levée à côté du bien, la corruption à côté de la sainteté, l'erreur à côté de la vérité. Nous apercevons de toutes parts l'ivraie croître à côté du bon grain. Près d'un homme vertueux et craignant Dieu, il s'en rencontre un autre sans piété et sans religion. A côté du jeune homme vertueux et rangé vous voyez le prodigue et le libertin. Ici, une mère de famille remplit fidèlement sa mission en ne donnant à ses enfants que des leçons de vertu ; là, elle néglige ses devoirs et ne sème autour d'elle que de pernicieux exemples. A côté de la jeune fille modeste et pieuse, on voit la fille sans honneur et sans pudeur.

D'où vient ce mélange ; — pourquoi ce mélange ; — quels devoirs ressortent pour nous de ce mélange ; — comment finira ce mélange : c'est ce que nous allons examiner dans cet entretien simple et familier.

I

D'où vient ce mélange des bons et des méchants qui désole l'Église et afflige le cœur de Dieu ? Il ne vient pas du Tout-Puissant, puisque après la création de l'univers, portant ses regards sur son œuvre, il nous assure que tout était bon : *Et erant valde bona.* L'homme surtout, l'homme fait à son image et à sa ressemblance avait le cœur droit ; aussi était-il l'objet de son amour et de sa sollicitude. Il le fit roi de la création et lui donna le domaine absolu de toutes choses. Les animaux les plus féroces devaient lui être soumis et le servir comme de vrais domestiques. Mais, hélas ! les choses ne restèrent pas longtemps dans cet heureux état. L'ennemi de Dieu et de l'homme, c'est-à-dire le démon, qui s'était révolté contre le Créateur, jaloux de la félicité de l'homme, résolut de l'associer à ses malheurs, en le rendant complice de son crime. C'est pour cela qu'il se mit à semer la zizanie dans le champ divin et à gâter le magnifique ouvrage qui venait de sortir pur et accompli des mains du Créateur. Depuis, que voyons-nous partout et toujours ? Nous voyons l'ivraie mêlée au bon grain, c'est-à-dire les méchants à côté des bons, Caïn à côté d'Abel, Noé et sa famille

à côté d'un monde corrompu, les Israélites confondus avec les Égyptiens; dans l'Église, des justes et des pécheurs, des persécuteurs et des persécutés, des martyrs et des bourreaux... Le mal est si grand, le mélange est si complet, que les serviteurs du père de famille lui dirent : « N'avez-vous pas semé du bon grain dans votre champ? D'où vient qu'on y trouve de l'ivraie? » Écoutez la réponse de la vérité éternelle : *C'est mon ennemi qui l'a fait; inimicus homo hoc fecit.* C'est le démon qui a semé le mauvais grain. Ce séducteur a épié une occasion favorable pour gâter ce champ fertile, qui promettait une si riche moisson. Il a profité du moment où tous les serviteurs étaient plongés dans un profond sommeil : *Cùm autem dormirent homines.* Voilà notre histoire, et voilà l'histoire de la société dans laquelle nous vivons. Si déterminés que nous soyons à nous maintenir purs, fidèles en toutes choses, dociles aux inspirations de la grâce, il nous arrive de surprendre en nous des désirs inattendus, des langueurs qui nous attristent, des défaillances qui nous étonnent. Le joug du Seigneur nous paraît lourd à porter, nous tournons vers le monde des regards d'envie. D'où vient que nous sommes si près de tomber? C'est que nous nous sommes endormis. Nous avons oublié la recommandation que faisait le Sauveur à ses apôtres : « Veillez et priez, de peur que vous ne succombiez à la tentation. » L'ennemi de nos âmes attendait ce défaut de vigilance. Dès que nous avons cessé d'être attentifs sur nous-mêmes, il a semé ses

fatales inspirations ; de là cette ivraie qui a menacé un instant d'étouffer le bon grain de nos cœurs.

Si nous devons veiller toujours sur notre âme, ceux qui dirigent la société civile ou la société domestique doivent éviter tout sommeil imprudent. Il faut qu'ils aient l'œil toujours ouvert pour que l'ennemi ne puisse accomplir son œuvre de corruption. D'où vient que ces enfants, hier encore si candides, sentent monter à leur front une rougeur qui n'est plus celle de l'innocence? D'où vient que le scandale est arrivé jusqu'à eux? D'où vient qu'ils ont perdu le goût de la piété qui leur faisait aimer la prière à l'ombre des autels? C'est que l'ennemi des âmes pures a semé en eux une ivraie qui a jeté déjà de profondes racines. Le père de famille dormait; tous ceux qui devaient, comme lui, veiller sur ce champ cultivé avec tant de soin, dormaient comme lui.

Mais le démon, pour semer l'ivraie, c'est-à-dire pour faire son œuvre de corruption, n'agit pas seul; il a à son service de nombreux agents. Il emploie le monde avec ses fausses maximes et tout ce qu'il a de mauvais. Il commande à cet homme débauché, à ce jeune libertin dont les discours licencieux et les railleries impies portent partout la perversion de l'esprit et la corruption du cœur. Il fait agir cet ami déréglé, cette compagne vicieuse, qui entraînent les bons, malgré eux, au fond de l'abîme. Il met à son service la plume de l'impie qui attaque les choses les plus saintes et sème l'impiété et l'erreur dans la ville et

la campagne. Il commande au scandale de se promener ouvertement et de tout entraîner dans une ruine universelle.

Voilà l'ennemi qui sème l'ivraie parmi le froment. Mais pourquoi Dieu permet-il ce mélange?

II

Les serviteurs du père de famille, surpris de voir la quantité d'ivraie qui avait crû dans son champ, lui dirent : « Maître, voulez-vous que nous allions arracher le mauvais grain? *Vis, imus et colligimus ea?* » « Non, répondit le maître, de crainte qu'en arrachant l'ivraie vous n'arrachiez aussi le bon grain. Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson : *Sinite utraque crescere usque ad messem.* » On ne distingue pas encore assez l'ivraie du froment, puisque quand elle est en herbe, elle a avec lui de nombreux traits de ressemblance. Ainsi en est-il souvent des hommes. Il n'est pas toujours aisé de distinguer les bons des méchants. Combien d'hypocrites qui se déguisent sous le masque de la piété !

Vis, imus, et colligimus ea? Voilà les hommes; voilà le désir de beaucoup de chrétiens pusillanimes qui voudraient que la justice de Dieu extirpât de la terre tous les méchants. Et, dans leur zèle impru-

dent et indiscret, ils se scandalisent de ce que le Dieu qui poursuit d'une haine implacable le péché, ferme les yeux sur les iniquités qui se commettent tous les jours en si grand nombre. Pourquoi, ô mon Dieu, s'écrient-ils, pourquoi laissez-vous marcher tranquillement les hommes dans la voie large de la perdition ? Comment tolérez-vous les impies au milieu des justes, comme l'ivraie parmi le froment? L'orgueilleux préfère sa gloire à la vôtre; l'avare aime plus son or que vous; le libertin se glorifie de son crime quand il devrait en rougir; le scandaleux ne se contente pas de vous faire la guerre, mais il entraîne de nombreuses victimes avec lui dans la ruine. Juste juge, vous voyez tout cela, vous êtes témoin de toutes ces abominations, et vous paraissez insensible à tant de crimes ! Eh quoi ! vous n'auriez qu'à vouloir, et l'univers combattrait pour vous contre tous les insensés ; vous n'auriez qu'à parler, et le ciel lancerait sa foudre sur tous ceux qui n'ont que le blasphème à la bouche et la haine au cœur ; vous n'auriez qu'à commander, et l'air suffoquerait immédiatement les impies, les sacrilèges, les scandaleux; vous n'auriez qu'à donner des ordres, et la terre engloutirait dans ses abîmes cet impudique, qui ne rêve que plaisirs honteux, ce rancuneux, dont les lèvres sont écumantes de rage, ce médisant, ce calomniateur, qui sèment partout la discorde et la haine. Mais, ô Dieu vengeur du crime ! Non seulement vous ne commandez pas l'extermination du mal, mais encore vous semblez indifférent à tant de

crimes ! Que dis-je ? vous entourez les méchants de mille soins ; vous commandez au soleil de les éclairer, à la terre de les nourrir, aux animaux de les servir, à tous les hommes de les aimer ; bien plus, vous voulez qu'ils aient part aux suffrages de l'Église, à la sollicitude des pasteurs ; vous les appelez à la conversion par le remords, par les bonnes inspirations, par les bons exemples ! Oh ! de grâce, laissez-nous agir et nous exterminerons le mal : *Vis, imus, et colligimus ea?*

Laissons parler saint Augustin. Il nous apprendra pourquoi Dieu suspend l'arrêt de sa colère. S'il souffre le mélange des bons avec les méchants, c'est pour convertir les uns et faire obtenir des mérites aux autres.

1° Pour convertir les pécheurs. La longue patience de Dieu, dit saint Paul, invite les coupables à la pénitence : *Benignitas Dei ad pœnitentiam te adducit.* C'est pour leur pardonner, dit Isaïe, qu'il les attend ; car, ajoute Ézéchiel, Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie : *Nolo mortem impii, sed ut convertatur impius viâ suâ, et vivat.*

Lorsque le premier homme s'est rendu coupable, pourquoi le Très-Haut ne le frappe-t-il pas immédiatement ? Pourquoi daigne-t-il le chercher et lier conversation avec lui ? *Adam, ubi es?* Adam, où êtes-vous ? Qu'avez-vous fait ? A quels excès vous êtes-vous livré ? Dans quel triste état vous êtes-vous précipité ? Ces délais et cette manière d'agir de la part de Celui qui sonde les reins et les cœurs, avaient

pour but, dit saint Augustin, de donner au coupable le temps et l'occasion de confesser humblement sa faute et d'en obtenir le pardon. Si Dieu l'avait puni immédiatement après son péché, que serait-il devenu et quel aurait été le sort de ses descendants ? Si le bras de la justice divine s'était appesanti sur David aussitôt après son péché, aurait-il été un modèle achevé de pénitence, et serait-il au ciel ? Si Saul, persécuteur, avait été écrasé par la foudre du ciel après son premier crime, serait-il devenu un vase d'élection, un grand apôtre et un intrépide prédicateur ? Si saint Augustin avait été immolé par la justice divine après sa première faute, serait-il devenu un grand docteur de l'Église ? Et si la justice inflexible du Tout-Puissant nous avait frappés lorsque nous étions sous le joug de nos premiers péchés, où serions-nous maintenant ? D'un autre côté, les exemples de vertu que donnent les bons disent éloquemment aux pécheurs que, s'ils le veulent, la pratique du bien est possible.

2° Par rapport aux justes, le mélange des pécheurs sert à leur sanctification. C'est dans les persécutions que la vertu s'épure ; c'est dans les tentations qu'elle se fortifie ; elle a besoin pour se soutenir d'être exercée : *Virtus agitata crescit... in infirmitate perficitur*. L'épreuve est donc utile aux bons. Les persécutions de tout genre que les pécheurs leur font subir les obligent à se défier d'eux-mêmes et à veiller sans cesse sur leur cœur. Elles leur font pratiquer la patience et exercer la charité : témoins, Job ty-

rannisé par sa femme; sainte Monique martyrisée par les débauches de son époux et les égarements de son fils; sainte Clotilde brutalisée par la dureté de son époux. Tous ces mauvais traitements leur font acquérir toutes sortes de mérites et les conduisent au ciel. Où seraient les martyrs sans les bourreaux? Où serait le triomphe sans les combats? Il est donc vrai que Dieu a des raisons pour tolérer le mélange des bons avec les méchants.

III

Quelle conduite devons-nous tenir à l'égard des hommes pervers? La tolérance dont Dieu use à leur égard nous oblige à les supporter nous-mêmes, à les traiter avec douceur et indulgence. Et de quel droit croiriez-vous pouvoir rejeter ceux que Dieu supporte? Peut-être ce pécheur, cet ami, ce compagnon, dont la conduite vous indigne, sont-ils appelés à devenir des vases d'élection; peut-être sont-ils appelés à une plus haute sainteté que vous, dont la sévérité veut les frapper d'anathèmes! Et ce zèle âpre et dur que vous voulez déployer contre les méchants, est-il excité en vous par la charité? N'est-il pas plutôt le produit de l'orgueil, de l'égoïsme, de la jalousie ou de la haine? Hélas! quand on a soi-même besoin d'indulgence, on a mauvaise grâce de se montrer sans miséricorde pour les autres.

Un second devoir envers les pécheurs, c'est de travailler autant qu'il est en nous à leur conversion. Il y a deux moyens pour atteindre ce but si désirable. C'est d'abord notre exemple. Ce moyen est le premier de tous, le plus efficace, le plus exempt d'inconvénients. Donnons aux pécheurs une salutaire horreur pour le vice par le spectacle de nos vertus. Faisons en sorte qu'en voyant ce que nous sommes, ils apprennent à rougir de ce qu'ils sont.

Le second moyen de convertir les méchants, c'est la prière. Les prières des justes attirent sur ceux qui ne le sont pas la grâce de la conversion. Ce fut aux vœux de saint Étienne que Saul se convertit ; ce fut aux supplications de sainte Monique qu'Augustin dut son retour à la vertu. Dieu ne demande qu'à pardonner et à bénir, mais il faut que sa miséricorde soit provoquée par la prière des justes ; j'ai cherché, dit-il par la bouche d'Ézéchiel, j'ai cherché un homme qui se mît entre ma justice et le pécheur, pour arrêter mon bras, et je ne l'ai pas trouvé : *Et quæsivi de eis virum, qui interponeret spem, et staret oppositus contra me pro terrâ, ne dissiparem eam, et non inveni.* Faites-vous donc un devoir de vous interposer entre Dieu et tant de pécheurs qui courent en aveugles vers l'abîme. Ce devoir doit être doux à remplir quand il s'agit d'obtenir la conversion d'un ami, d'un proche, le salut d'un père, d'une mère. Pourquoi refusez-vous de vous procurer une jouissance si digne d'un cœur chrétien ?

IV

Comment finira ce mélange? Par le châtiment des méchants et la récompense des bons. Au temps de la moisson, le père de famille dira à ses serviteurs: *Arrachez premièrement l'ivraie et liez-la en bottes pour la brûler.* Quelle est cette moisson? Elle commence tous les jours sous nos yeux. Sans cesse quelqu'un tombe devant vous ou à vos côtés. La mort, avec sa faux tranchante, parcourt les rangs et frappe indistinctement tous les états et tous les âges. Voilà la moisson particulière qui se fait tous les jours ; mais, outre celle-là, il y en a une générale. Quand le nombre des siècles sera révolu, quand celui des élus sera complet, tout rentrera dans l'ordre, les méchants seront punis et les justes récompensés.

Alors, Dieu commandera à ses anges, ministres et exécuteurs de sa justice, de séparer l'ivraie du pur froment, c'est-à-dire les mauvais d'avec les bons: *Exibunt angeli et separabunt.* Aussitôt, ils exécuteront les ordres de leur Maître. Ils parcourront tous les rangs indistinctement, et selon qu'ils liront sur le front de chacun : innocence ou péché, crime ou vertu, ils les feront passer à droite ou à gauche, à droite les bons, à gauche les méchants.

Ramassez d'abord l'ivraie, c'est-à-dire les pé-

cheurs. Tant qu'ils étaient vivants, ils pouvaient profiter de ma grâce et se convertir; mais maintenant que le temps de la miséricorde est passé et qu'il ne reste plus que le règne de la justice, liez-les en faisceaux : *Alligate ea in fasciculos.* Réunissez tout ce qu'il y a de plus ignoble, de plus dégoûtant, de plus criminel sur la terre ; prenez les voluptueux, les voleurs, les meurtriers, les parjures, les sacrilèges, les impies, les fourbes, les blasphémateurs ; jetez-les dans la fournaise ardente où il n'y aura plus que pleurs et grincements de dents. Voilà la destinée des méchants ; elle est affreuse.

Voici celle des justes. Dieu commandera à ses anges de ramasser le froment dans son grenier, c'est-à-dire les âmes généreuses dans le service de Dieu, fidèles à l'accomplissement de leurs devoirs, et de les placer dans son royaume pour y briller comme le soleil dans son plus beau jour. Soyons de ce nombre. Mais pour cela, arrachons dès maintenant l'ivraie de notre cœur, faisons-y germer, croître et mûrir toutes les vertus, et, au jour de la moisson, nous serons reçus dans les greniers du Père céleste. *Amen.*

POUR LE MÊME DIMANCHE

CONDUITE DE JÉSUS-CHRIST ET DU DÉMON ENVERS LES HOMMES

L'Église sera jusqu'à la fin des temps une aire où la paille sera mêlée au bon grain, un troupeau composé de brebis fidèles et de brebis errantes, un festin où seront réunis les bons et les méchants. Ce mélange dont le spectacle nous attriste, est nécessaire autant pour la sanctification des uns que pour la conversion des autres. C'est ce que nous indique le divin Maître dans l'Evangile de ce jour, où il est dit que, quoique le père de famille n'eût semé que du bon grain dans son champ, l'ivraie ne tarda pas à se montrer. Cette parabole nous découvre : 1° la conduite de Notre-Seigneur envers les hommes ; 2° celle du démon ; 3° celle des hommes ; 4° une autre conduite de Dieu à l'égard des hommes, lorsqu'ils n'ont pas profité de sa première conduite.

I. — *Conduite de Notre-Seigneur envers les hommes.*

Qui seminat bonum semen est filius hominis. Jésus-Christ, en venant au monde, ne s'est pas contenté de naître, de souffrir, de mourir ; il a semé un bon grain, sa divine parole, sa doctrine, son Evangile, ses vertus, ses exemples, ses grâces, l'Eucharistie, dans la vue de les faire fructifier, afin de nous éloigner du vice, de nous porter à la vertu et de nous rendre doux, humbles, chastes, patients, modérés, équitables, sévères envers nous-mêmes, zélés pour la gloire de Dieu, exacts à remplir tous nos devoirs.

Dans quel champ le Sauveur a-t-il jeté cette semence? Dans le monde entier. Il a commencé lui-même ce travail de sanctification ; il a chargé les apôtres et les prêtres, leurs successeurs, de le continuer dans toutes les parties du monde et jusqu'à la fin des temps... Ce champ est surtout chaque pays où l'Eglise catholique est souveraine ; c'est cette paroisse où l'on ne cesse de vous adresser la parole divine. Oh ! si tous les hommes mettaient en pratique cette admirable doctrine ; s'ils étaient assez sages pour en faire la règle de leur conduite, on ne verrait parmi eux aucun désordre, aucune injustice, aucun scandale ; on apercevrait, au contraire, partout le spectacle ravissant qu'offre une famille où règne le

bon ordre, l'union, la concorde, l'attachement mutuel des membres qui la composent, et la terre serait l'image du Ciel.

II. — *Conduite du démon.*

Cet ennemi implacable de notre salut s'occupe constamment à semer partout la zizanie : *Venit inimicus et superseminavit zizania.* Il le fait par lui-même, puisque, errant sans cesse autour de nous, comme un lion dévorant, il épie le moment où il pourra nous surprendre. Il le fait par ceux qui sont les instruments de sa malice. C'est tantôt le monde qui n'enseigne que des maximes erronées, qui ne suit que des usages et ne donne que des exemples propres à dégoûter de la vertu et à inspirer l'amour du vice. C'est tantôt cet homme débauché, ce jeune libertin, dont les discours licencieux et les railleries impies ne peuvent produire d'autre effet que de pervertir l'esprit et de gâter le cœur de ceux qui les écoutent. D'autres fois, c'est un ami, un compagnon pervers qui entraînent dans leurs désordres tous ceux qui les fréquentent.

Mais les ennemis qui, en nos temps, portent le plus grand ravage dans le champ du père de famille, ce sont les romans, les mauvais livres, les

feuilletons immoraux, les journaux impies, qui promènent ouvertement le scandale et pervertissent les âmes. C'est la concupiscence qui est en nous et nous entraîne sans cesse au mal.

Que devons-nous faire en présence de tant d'ennemis qui veulent nous perdre? Nous devons nous en défier et éviter les pièges qui nous sont tendus. Quelles précautions prendriez-vous si vous étiez assurés qu'un de vos ennemis veut mettre le feu à votre maison ou ravager vos champs? Vous veilleriez constamment. Faites de même pour votre âme, et l'ennemi ne jettera point de mauvais germes dans votre cœur.

III. — *Conduite déplorable des hommes.*

Ils s'endorment du sommeil de la paresse, de la négligence et de l'insensibilité. Ils ne veillent pas, et ils ne comptent pour rien les tentations, les mauvais exemples, les doutes, les propos antireligieux, les mauvaises compagnies, l'indifférence, l'orgueil, l'amour-propre, le mensonge, les médisances. Cependant, est-il une parole qui soit plus souvent sortie de la bouche de Notre-Seigneur que celle-ci : *Vigilate*, veillez? Il a dit à tout le monde sans exception : *Vigilate.*

Si le père de famille, dit-il, savait l'heure où les voleurs doivent venir, il ne s'endormirait pas, mais il veillerait pour les empêcher de pénétrer dans sa maison. La maison que nous avons à garder, c'est notre âme ; les voleurs, ce sont le démon, le monde et nos passions : et comme ces voleurs sont toujours à la porte, pour semer la zizanie, nous devons toujours veiller, afin qu'ils ne puissent jamais nous surprendre. Or, vous veillerez toujours sur vous-mêmes, mes frères, si vous prenez garde à toutes les pensées qui se présentent à votre esprit, à tous les sentiments qui s'élèvent dans votre cœur, à toutes les paroles qui sortent de votre bouche, à tous les discours qui frappent vos oreilles, afin que rien ne puisse blesser votre conscience. Vous veillerez sur vous-mêmes, si dans toutes vos actions, dans toutes vos démarches, vous examinez, devant Dieu, quels sont vos motifs et vos intentions. N'est-ce pas l'orgueil qui me fait parler ou agir ainsi? N'est-ce pas l'esprit d'intérêt? N'est-ce pas la colère ou la mauvaise humeur? N'est-ce pas une inclination charnelle, une passion impure? Oh! chrétiens, prenez bien garde qu'aucun de ces serpents ne siffle à vos oreilles, ne fasse mouvoir votre langue, ne fasse agir vos mains et ne conduise vos pas.

Imitez un homme sage, obligé de marcher dans un sentier étroit, glissant et bordé de précipices. Il marche avec précaution, il prend garde où il pose ses pieds et il fait attention à tous ses pas. Faites de

même. « Prenez garde, dit saint Paul : *Videte ;* » oui, prenez garde à la manière dont vous marchez dans la voie du salut. Veillez sur vos yeux, sur vos oreilles, sur votre langue, de peur qu'il ne vous arrive de regarder, d'écouter ou de dire quelque chose qui souillera votre âme, et conduisez-vous en tout avec la plus grande réserve : *Videte quomodò cautè ambuletis.* Si vous cessez un seul instant de prendre garde, le démon profitera de votre négligence pour vous perdre.

IV. — *Autre conduite de Dieu envers les hommes, lorsqu'ils n'ont pas profité de sa première conduite.*

Dieu, voyant que nous ne voulons pas de sa première conduite toute bienfaisante, pour nous convertir, nous laissera, infortunés criminels, croître en malice : *Sinite crescere.* A la mort, il fera de nous des victimes de ses vengeances, n'ayant pas pu en faire des héritiers de son royaume. Il enverra ses anges qui enlèveront de son royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité, et ils les jetteront dans la fournaise ardente ; là, il y aura des pleurs et des grincements de dents.

Voilà la destinée des méchants. Ne sera-t-elle pas la nôtre ?

Combien celle des justes est digne d'envie ! *Alors*, dit Jésus-Christ, *les justes brilleront comme le soleil, dans le royaume de leur père ;* et il ajoute : *Que celui-là entende qui a des oreilles pour entendre.*

O mon Dieu, qui pourrait n'être pas réveillé de son assoupissement en méditant ces grandes vérités ! Que l'impie et le libertin se bouchent les oreilles pour ne pas entendre, c'est une folie et un malheur ! Pour moi, ô mon Dieu ! je vous demande un cœur docile pour profiter d'une leçon si importante. Détachez-moi de tout ce qui passe, afin que je comprenne et que je goûte ce qui est éternel. Ah ! Seigneur, faites que votre justice m'effraye, que votre bonté me rassure, que votre loi me serve de règle, afin que, marchant ici-bas dans la lumière, je parvienne un jour à votre gloire. *Amen.*

*

VIe DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

ÉVANGILE

En ce temps-là, Jésus proposa une parabole, disant : « Le royaume du Ciel est semblable à un grain de sénevé, qu'un homme prit et sema dans son champ. C'est, à la vérité, le plus petit de tous les grains, mais lorsqu'il a crû, il est plus grand que toutes les plantes, et il devient un arbre; de sorte que les oiseaux du ciel viennent habiter dans ses rameaux. »

Il leur dit encore cette autre parabole : « Le royaume du Ciel est semblable au levain qu'une femme prend et mêle dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que tout ait fermenté. » Jésus dit toutes ces choses en paraboles à la multitude et il ne lui parlait point sans paraboles ; afin que s'accomplît la parole du prophète, disant : « J'ouvrirai ma bouche en paraboles et je révèlerai des choses cachées depuis la fondation du monde. »

HOMÉLIE

Le semeur dont parle l'Évangile de ce jour c'est Jésus-Christ. Et le grain de sénevé si petit, que

l'Homme-Dieu confie à la terre, c'est l'Église si faible dans ses commencements par le nombre et la qualité des personnes qui la composent. Elle ne compte que quelques adeptes relégués au fond du Cénacle. Ce sont douze bateliers et quelques disciples débiles, irrésolus, timides, sans naissance, sans fortune, sans science et sans armes. Ce sont quelques hommes envoyés au sein d'une nation païenne et puissante par le nombre et par la force dont elle peut disposer. C'est au milieu d'elle, que les disciples d'un Dieu crucifié sont jetés comme des agneaux au milieu des loups. Ils ont reçu la mission de détruire le paganisme qui couvrait la terre de ses temples et de ses autels ; et de substituer à une religion qui favorisait toutes les passions, une religion sévère qui condamne tous les vices et prescrit toutes les vertus. Il s'agissait de montrer à l'univers entier, ignominieusement courbé aux pieds de vaines idoles, que la religion qu'il professait était absurde. Quelle entreprise gigantesque!!!

Le paganisme qui puisait sa force invincible dans la perversité des passions humaines, était maintenu par la bonne foi des peuples idolâtres. Il était fortifié par l'autorité et les exemples des grands : les plus grands rois, les plus illustres capitaines, les plus sages politiques, les plus célèbres philosophes adoraient les dieux de leurs pays, avec la même simplicité que le peuple le plus grossier et le plus stupide. Il est vrai que la persuasion où étaient les païens, touchant l'existence de leurs faux dieux, était le fruit du pré-

jugé et non de la raison; mais cette persuasion n'en était pas pour cela plus facile à détruire, parce que le préjugé qui en était la source, était, chez tous les peuples, un préjugé national, et que partout les préjugés nationaux sont pour ainsi dire invincibles, surtout quand ils favorisent les passions humaines. D'ailleurs encore, l'idolâtrie était chez chaque peuple la religion de l'Etat, et tenait étroitement à ses lois et à sa constitution : or, la nouvelle religion était si opposée à l'ancienne, qu'elle ne pouvait s'élever que sur ses ruines; en sorte que les empereurs, les magistrats et le peuple, devaient craindre de voir s'élever contre l'État des troubles et des orages capables de le renverser. Et certes, cette considération suffisait bien, ce semble, pour porter les princes et les magistrats à employer la force, le zèle et toutes les ressources du talent au maintien de l'idolâtrie parmi les peuples de leurs temps. Aussi n'ont-ils pas manqué de le faire : durant trois cents ans, la persécution s'opposa à l'établissement de la religion chrétienne. Tel était, mes frères, l'état du monde entier qu'il fallait changer complètement. Tel était ce champ inculte et désert, rempli de ronces et de cailloux où il fallait semer le grain évangélique.

J'ai dit le grain évangélique. Ah! mes frères, qu'il aura de peine à pousser, ce grain, dans une terre si mal préparée! Qu'il est petit! mais qu'il est fort! Il est petit, c'est la loi d'un Dieu crucifié que l'on prêche, et on la prêche à des gens qui ne connaissent d'autre grandeur que celle que donnent les dignités

ou les richesses. Il est fort cependant dans sa petitesse : il subjugue tout l'homme, son esprit et son cœur. Son esprit, on le soumet aux mystères les plus inexplicables à la raison : le mystère d'un seul Dieu créateur, et dans ce Dieu unique, trois personnes qui participent à la divinité sans la diviser et sans la multiplier; en un mot, l'unité de nature dans la Trinité des personnes. Avec le mystère de la Trinité, le mystère plus incompréhensible encore d'un Dieu fait homme ; à ces deux grands mystères, joignez le dogme du péché originel et toutes les vérités qui s'y rattachent : le genre humain tout entier, atteint par la faute d'un seul; les enfants même souillés dès le sein de leur mère ; une Vierge qui enfante sans cesser d'être vierge; un Dieu qui meurt sur une croix; ce premier sacrifice renouvelé de siècle en siècle sur nos autels; les prêtres revêtus du pouvoir de remettre les péchés et, ce qui est plus prodigieux encore, les prêtres à l'autel, créateurs en quelque sorte de Dieu lui-même, distribuant aux fidèles rangés autour d'une table commune le Dieu qui, après les avoir rachetés, les nourrit de sa substance. Voilà la foi imposée à l'esprit de l'homme.

Son cœur, on l'oblige à se haïr : quel sacrifice! Quel effort surhumain! Quoi de plus naturel que de s'aimer! Quoi de plus pénible que de se faire la guerre! Son corps même, son corps n'échappe pas à ce glaive spirituel : il faut le dompter, le punir, le mortifier, et en adorant un Dieu crucifié, il faut entièrement se crucifier soi-même. Voici le code de mo-

rale de la nouvelle religion : *Bienheureux ceux qui souffrent... Que celui qui veut être à moi se renonce lui-même, qu'il porte sa croix tous les jours et qu'il me suive... Aimez vos ennemis... Faites du bien à ceux qui vous font du mal...* Ces maximes, ces préceptes étaient loin d'être attrayants. Mais ces obstacles, quelque grands qu'ils soient, sont peu de chose en comparaison des efforts que fait le monde entier pour empêcher l'établissement du christianisme. Qui ne sait que l'enfer déchaîné soulève contre lui toutes les puissances de la terre? Qu'il déploie pour l'étouffer toutes les ressources du génie, de la science et de la force? Les ouvriers évangéliques sont arrêtés, mis en prison, chargés de chaînes et condamnés à mort. L'ange du Seigneur leur rend la liberté. Saint Pierre continue de prêcher et en un seul jour il convertit dans la ville déicide huit mille païens. Les Apôtres poursuivis se dispersent ; c'est pour jeter aux quatre coins de l'univers le grain de sénevé qui, tout à coup, devient un arbre majestueux qui a étendu ses branches jusqu'aux extrémités de la terre, et a couvert le monde entier de son ombre bienfaisante : *Fit arbor magna.* « Nous ne sommes que d'hier, disait Tertullien dès le second siècle, et déjà nous remplissons les villes, les bourgades, les camps, le sénat et les places publiques. »

En sorte que les oiseaux du ciel viennent se percher sur ses branches. Les branches de cet arbre sont la doctrine évangélique , la loi du christianisme, ses conseils, ses sacrements, ses sacrifices et ses mys-

tères. Les oiseaux qui viennent s'y reposer, sont les peuples chrétiens, ce sont les rois, les empereurs eux-mêmes qui, après avoir émoussé, brisé leurs haches, leurs glaives et tous leurs instruments de mort dans le dessein d'étouffer cette modeste plante dans sa racine, sont venus se réfugier sous cet arbre divin. En déposant leur sceptre et leur couronne au pied des autels du christianisme, ils ont trouvé dans l'humilité de l'Évangile une gloire plus solide que celle qui environnait leur trône. Sous cet arbre, les plus sublimes esprits ont abaissé leur esprit et leurs lumières, et ils ont trouvé dans la soumission de la foi des vérités plus consolantes que celles qui faisaient l'objet de leurs vaines recherches. Sous cette ombre, les plus insignes pécheurs ont immolé leur cœur et leurs passions, et ils ont trouvé dans les rigueurs de la pénitence des délices plus pures que celles qu'ils recherchaient dans les voies de l'iniquité.

Et vous, mes frères, qui connaissez la religion chrétienne et qui lui appartenez, conformez-vous votre conduite à ses enseignements? Réglez-vous vos mœurs sur ses maximes et ses préceptes? Cependant elle est l'œuvre de Dieu. Quand elle vous parle, c'est Dieu qui vous parle par sa bouche. Suivez donc avec docilité les règles de conduite qu'elle vous trace. Votre soumission vous conduira sûrement au port du bonheur éternel.

Pour nous montrer d'une façon plus saisissante

encore les fruits de sa religion sainte, le Sauveur nous propose une seconde parabole. Étudions-la brièvement :

Le royaume des cieux, nous dit-il, *est semblable à un levain qu'une femme prend et met dans trois mesures de farine*, jusqu'à ce que tout soit levé.

La femme qui prend le levain qu'elle met dans trois mesures de farine et qui fait fermenter toute la masse, c'est l'Église. C'est à l'époux qu'il appartient d'aller aux champs pour y répandre la semence; l'épouse, au contraire, reste dans la maison pour y pétrir et préparer un pain délicieux, digne d'être placé sur la table du père de famille. De même c'est Jésus-Christ qui a fondé la religion, qui l'a établie sur la terre; mais c'est l'Église ensuite qui, avec l'aide de son divin Epoux, achève ce bel ouvrage et qui fait passer dans chacun de nous, avec le présent inestimable de la foi, les vertus chrétiennes qui nous rendent dignes du Ciel. Son enseignement agit sur l'humanité avec une force que rien ne saurait arrêter. Malgré les obstacles qu'il a rencontrés pour s'établir dans les cœurs, en prescrivant l'amour de la pauvreté, de la souffrance, de l'abnégation, la pratique des vertus les plus difficiles : l'humilité, la chasteté, l'amour des ennemis, le pardon des injures, il ne parvient pas moins à son but. Il communique à l'homme une force secrète qui l'élève au-dessus des faiblesses de la nature. Oui, à mesure que le christianisme pénètre dans l'homme, il le change tout entier, il réforme toutes ses puissances :

son esprit, son cœur, son corps même, et le rend un objet digne du respect de l'univers, de l'admiration des anges et de l'amour de Dieu. Pour vous en convaincre, jetez un regard rapide sur ce qu'était le monde avant la propagation de l'Évangile. Hélas! ce n'était qu'un amas d'erreurs, de superstitions, de crimes et de désordres. L'idolâtrie y avait aveuglé tous les esprits, et les passions qu'elle autorisait, y avaient corrompu tous les cœurs. L'on y adorait tout, excepté le Dieu véritable; et les fausses divinités à qui l'on offrait un encens sacrilège, donnaient à leurs adorateurs l'exemple de tous les vices. Aussi la vengeance, la cruauté, l'ambition, l'avarice, l'impudicité régnaient en tous lieux sans le moindre obstacle; et la dépravation était si générale, que même parmi les faux sages du paganisme, qui faisaient profession de vertu, on aurait eu peine à trouver un homme véritablement vertueux.

Mais que ce monde si profondément corrompu, offrit un spectacle bien différent, lorsqu'il eut reçu les salutaires influences de la religion! Alors les erreurs se dissipèrent, les superstitions s'évanouirent, les désordres cessèrent, et les vertus les plus sublimes remplacèrent les vices honteux qui déshonoraient l'humanité. Alors on vit briller, parmi les gens du monde même, l'humilité, la chasteté, le pardon des injures, le renoncement à soi-même et l'amour des souffrances qui étaient entièrement inconnus parmi les hommes. Alors, les riches se firent un devoir de partager leurs richesses avec les pauvres, les heu-

reux du siècle mirent leur bonheur à soulager les malheureux; tous les fidèles se regardèrent, s'aimèrent comme des frères, parmi lesquels il n'y avait qu'un cœur et qu'une âme, et toute la chrétienté fut comme une grande et nombreuse famille, dont tous les membres étaient tellement unis par les liens de la charité, que les idolâtres eux-mêmes ne pouvaient les voir, sans être forcés de s'écrier : *Voyez comme ils s'aiment les uns les autres.* Voilà, mes frères, l'admirable changement que le christianisme opéra dans le monde. Voilà l'heureux effet qu'il a produit partout où il s'est établi. Voilà la force de ce levain auguste et salutaire que l'Église a insinué dans les âmes. Tels sont les effets prodigieux qu'il a produits chez les nations les plus barbares dont elle a fait les peuples les plus humains et les plus doux.

Mais, chrétiens, ce levain si efficace, qu'a-t-il produit jusqu'à présent dans vous? Depuis le temps que vous entendez les vérités de la religion sainte, qu'ont-elles opéré dans votre cœur, dans votre esprit, dans votre âme?

Hélas ! bien peu de choses. Votre esprit est toujours peut-être livré à une incrédulité monstrueuse, et votre cœur peut-être livré à une corruption plus monstrueuse encore. Quoi donc ! cette religion qui a fait tant de vierges chrétiennes qui ont mené une vie angélique dans un corps humain, ne peut nous rendre chastes nous-mêmes ! Cette Église qui a enfanté tant de martyrs généreux, qui ont répandu leur sang et donné leur vie pour elle, ne peut vous

élever au-dessus du respect humain, d'une crainte servile, d'un regard insultant, d'une parole de mépris, d'une raillerie légère ! Cette parole qui a produit tant d'apôtres zélés qui ont volé jusqu'aux extrémités du monde pour y faire connaître Jésus-Christ, ne peut vous déterminer vous-mêmes à la faire connaître au moins par vos discours, par vos exemples, par vos soins, dans le sein de votre famille ! Cette foi qui a porté tant de confesseurs illustres à endurer pour elle les plus grands affronts, les plus grands mépris, les plus graves injures, ne peut vous faire oublier une fatale inimitié, vous faire terminer une querelle injuste ! Cet amour qui a enflammé le cœur de tant de saints pénitents, qui leur a fait trouver douces les plus cruelles macérations, les plus crucifiantes austérités, ne peut vous faire renoncer à cette vie molle et sensuelle que vous menez depuis si longtemps ! Cette grâce qui a retiré du monde tant de saints anachorètes, et qui leur a fait chercher dans la solitude et les déserts un asile à leur innocence, ne peut vous guérir de cet esprit de mondanité qui vous a séduits et qui vous perd ! En un mot, ce levain qui a fait tant de saints, ne peut pas vous sauver vous-mêmes ! Est-ce donc là cette même religion qui a produit tous ces miracles ? D'où vient qu'elle est si stérile dans vous ? Serait-ce parce qu'elle ne vous fait plus entendre ses enseignements ? Mais la parole divine ne cesse de retentir à vos oreilles. D'où vient qu'elle est si peu efficace ? Voulez-vous en savoir la raison, mes frères ? La voici :

C'est que vous conservez, que vous nourrissez que vous fomentez dans votre âme un levain étranger qui détruit toute la force de celui que l'Église voudrait y mettre ; c'est que vous aimez mieux ce levain de malice et de corruption, que celui de sainteté et de justice; c'est que vous êtes pécheurs et que vous voulez toujours l'être. Chassez donc ce levain ancien de votre esprit et de votre cœur; mettez-y le levain de l'Évangile : et la religion vous rendra une créature nouvelle; elle vous purifiera, vous sanctifiera, et un jour enfin vous couronnera.

Religion sainte, vous avez triomphé de tout l'univers; vous avez soumis les pays les plus inconnus, les nations les plus éloignées, les peuples les plus barbares; vous avez passé les mers, traversé les déserts, franchi les montagnes; en un mot vous avez parcouru le monde entier. Mais, hélas ! il y a un lieu tout près de vous, où vous n'avez pas encore pénétré ; et ce lieu, c'est mon esprit, c'est mon cœur. Entrez-y, religion sainte ! Vous avez chassé les ténèbres de la gentilité ; dissipez aussi celles de mon incrédulité. Vous avez brisé les idoles du paganisme; détruisez aussi mes passions, ces honteuses idoles de mon cœur. Enfin vous régnez dans l'univers; régnez aussi dans moi et faites-moi à jamais régner avec vous dans la gloire. *Amen.*

POUR LE MÊME DIMANCHE

ÉTABLISSEMENT DE LA RELIGION CHRÉTIENNE

Qu'est-ce que ce grain de sénevé dont il est parlé dans l'Évangile de ce jour; ce grain, la plus petite des semences, qui devient un grand arbre et dont les branches servent d'asile aux oiseaux du ciel?

Ce grain de sénevé, c'est le royaume des cieux sur la terre, c'est l'établissement de la religion chrétienne qui s'est répandue peu à peu dans le monde, et dont les progrès successifs ont envahi l'univers. Or l'établissement et les progrès de la religion chrétienne en présence des obstacles sans nombre qu'elle rencontrait et les faibles moyens employés pour les renverser ne purent être que l'ouvrage de Dieu : *Digitus Dei est hic.*

Quand on examine de près la naissance de la religion chrétienne et que l'on fixe un moment ses regards attentifs sur cette œuvre merveilleuse, on ne peut se défendre de s'écrier : « Ce travail est l'œuvre du Seigneur : *A Domino factum est istud.* » Lui seul a pu concevoir et conduire à bonne fin une entreprise si merveilleuse aux yeux du monde entier : *Et*

est mirabile in oculis nostris. L'établissement de la religion chrétienne nous présente trois circonstances qui nous forcent de conclure à sa divinité : 1° projet le plus difficile ; 2° moyens pour y réussir les plus impuissants ; 3° succès le plus rapide et le plus incroyable.

(Voir *Le Missionnaire de la campagne*, tome II, page 83.)

DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME

ÉVANGILE

Le royaume des Cieux, dit Jésus-Christ dans l'évangile de ce jour, est semblable à un père de famille qui sortit dès la première aube du jour, afin de louer des ouvriers pour sa vigne. Il convint avec eux d'un denier par jour, et il les envoya à sa vigne. Étant sorti vers la troisième heure, il en vit d'autres qui se tenaient sur la place sans rien faire, et il leur dit : « Allez, vous aussi, à ma vigne, et ce qui sera juste, je vous le donnerai. » Ils obéirent. Il sortit encore vers la sixième et vers la neuvième heure, et il fit la même chose. Enfin étant sorti vers la onzième heure, il en trouva d'autres encore qui étaient oisifs, et il leur dit : « Pourquoi restez-vous là tout le jour, sans rien faire? — Parce que personne ne nous a loués, répondirent-ils. » Le chef de famille reprit : « Allez aussi, vous autres, à ma vigne. » Le soir venu, le maître dit à son régisseur : « Appelez les ouvriers, et payez leur le salaire, en commençant par les derniers venus, et finissant par les premiers. »

Ceux donc qui étaient venus vers la onzième heure s'approchèrent, et chacun d'eux reçut un denier. Les premiers s'approchant à leur tour, s'attendaient à recevoir davantage, mais ils ne reçurent aussi chacun qu'un denier. Or, en le recevant, ils murmuraient contre le père de famille, disant : « Ces derniers n'ont travaillé qu'une heure ; et vous les égalez à nous, qui avons porté le poids du jour et de la chaleur ! » Mais s'adressant à l'un d'eux, il lui dit : « Mon ami, je ne vous fait point d'injustice. N'êtes-vous point convenu avec moi d'un denier ? Prenez ce qui vous revient et allez-vous-en. Il me plaît de donner à ce dernier autant qu'à vous. Est-ce qu'il ne m'est pas permis de faire ce que je veux de mon bien ? Votre œil doit-il être mauvais, parce que je suis bon ? » C'est ainsi que les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers ; car beaucoup sont appelés, mais peu sont élus.

HOMÉLIE

Quel est ce père de famille sorti dès l'aurore pour chercher des ouvriers et les envoyer travailler à sa vigne ? C'est Dieu, le Père de la grande famille humaine, le Maître souverain du ciel et de la terre, notre Créateur et notre Sauveur. Les ouvriers qu'il veut louer sont tous les peuples, tous les hommes vivant ici-bas. La vigne où il veut les envoyer, c'est notre âme que nous devons cultiver pour y faire germer les vertus chrétiennes. Les différentes heures où il nous

appelle, sont les différents âges de la vie auxquels les hommes se donnent à Dieu en cédant à l'action de la grâce. La journée de travail c'est toute la vie présente qui n'est qu'un jour très court, comparé à l'éternité. Enfin, le denier qu'il nous promet, c'est la félicité sans bornes et sans fin dans la céleste patrie.

D'après cette explication, il est aisé de voir quel est le but que Jésus-Christ s'est proposé en nous mettant cette parabole sous les yeux. Il a voulu nous apprendre que Dieu exige que tous les hommes le servent, et que quel que soit leur âge, ils peuvent tous le servir. Il a voulu ensuite nous faire comprendre que pour le servir comme il le désire, nous devons travailler à cultiver notre âme et à la rendre fertile en vertus et en bonnes œuvres.

Il sortit de grand matin, afin de louer des ouvriers *pour travailler à sa vigne*. Chaque jour, ce père commun de tous les hommes vient continuellement à nous pour nous presser de travailler à notre sanctification. Il vient nous chercher sur la place publique, c'est-à-dire au milieu des dissipations, des agitations, des affaires, des plaisirs du monde. Quelque part que nous soyons, il nous presse par toutes sortes de moyens : par ses ministres, par les exemples de vertu dont il nous rend témoins, par les disgrâces et les revers dont il nous afflige, par les secrets mouvements de sa grâce, de travailler à sa vigne, c'est-à-dire à la culture de notre âme. Si on nous représente la vigne où le père de famille envoie des ouvriers, comme la figure de notre âme, c'est

d'après la parole de Dieu même. En effet, partout, dans les saintes Écritures, Dieu revendique notre âme comme son domaine : « *Vinea Domini exercituum domus Israël est :* La maison d'Israël est la vigne du Seigneur des armées. » Et cette vigne lui appartient : *Ite in vineam meam.* Il l'a plantée de ses propres mains. Non content d'avoir créé notre âme et de l'avoir enrichie des dons les plus magnifiques, Dieu l'a conquise sur le démon en la rachetant de son sang; de telle sorte que nous lui appartenons par le triple droit de naissance, de conquête et d'amour. Cette âme ainsi rachetée, Dieu la remet entre nos mains ; c'est un dépôt qu'il nous confie, c'est une terre qu'il nous ordonne de cultiver et de faire fructifier pour lui.

Mais en quoi consiste cette culture? Elle consiste à ôter les pierres et les mauvaises herbes qui épuisent la terre, en d'autres termes, à ôter de notre âme les péchés, les mauvaises habitudes : l'orgueil, l'avarice, l'amour déréglé des plaisirs; la volupté, l'intempérance ; à bêcher, à labourer profondément la terre, afin que les racines puissent la percer facilement et que les pluies du ciel puissent la pénétrer, c'est-à-dire à secouer fortement notre conscience endurcie et insensible, afin que la grâce divine puisse pénétrer notre cœur, et y faire sentir sa divine influence; à planter ou prodiguer les ceps de vigne, c'est-à-dire, à planter dans notre cœur les trois vertus théologales: la Foi, l'Espérance et la Charité, d'où doivent sortir les autres rejetons des vertus chrétiennes; à effeuil-

ler, ébourgeonner, épamprer les ceps, afin que les branches inutiles ne détournent pas à leur profit la sève qui doit faire croître et mûrir le raisin; c'est-à-dire, à retrancher, par la mortification chrétienne, les soucis inutiles et exagérés pour la vie présente, afin que l'âme puisse employer toute son application et tous ses efforts à la grande et importante affaire de son salut; à attacher le cep de vigne aux échalas, afin qu'il ne tombe pas à terre, ou qu'il ne soit pas emporté ou brisé par le vent; c'est-à-dire, à attacher fermement notre âme, par le lien de la foi et de la confiance à Notre-Seigneur Jésus-Christ, et à la colonne inébranlable de l'Église catholique, afin qu'elle puisse surmonter les orages du doute, des tentations et des persécutions; à entourer la vigne d'une haie forte et vive, qui puisse la défendre contre les violences et les irruptions des bêtes sauvages ; c'est-à-dire, de veiller sur notre âme et à recourir à la prière pour la défendre contre les attaques de ses ennemis acharnés : le monde, la chair et Satan. Nous pouvons facilement réussir dans ce rude et continuel travail avec l'abondance des grâces que Dieu ne cesse de faire tomber sur cette terre bénie. Tâchons de recevoir dignement les sacrements qui nous les méritent et adressons à Dieu des prières ferventes qui nous les obtiennent. Fixons aussi le Ciel qui sera la récompense de nos travaux et nous nous sentirons animés à travailler généreusement à la culture de notre âme.

Jésus-Christ pour nous apprendre que nous pou-

vons y travailler à tout âge, nous y appelle à tous les temps de la vie. Il nous y a appelé nous-mêmes, dès la première heure, c'est-à-dire dès l'enfance. Avons-nous toujours pris soin de cette âme qui a été commise à nos soins ? L'avons-nous fait croître de jour en jour en ardeur et en amour pour Dieu ? Nous sommes-nous appliqués par notre obéissance, notre piété, à faire la joie et le bonheur de nos parents, l'édification de la paroisse et la consolation de notre pasteur? Hélas! combien dont la légèreté, la dissipation et peut-être même une corruption prématurée affligent le cœur de Dieu !

Mais le père de famille non content d'avoir loué des ouvriers dès la pointe du jour, *sortit sur la troisième heure; et en ayant vu d'autres qui demeuraient oisifs sur la place, il leur dit : Allez aussi à ma vigne et je vous donnerai ce qui sera raisonnable.*

Cette troisième heure c'est l'âge de l'adolescence, où notre raison commençant à se développer, l'Église nous admet pour la première fois à la table sainte... Que ne fit-elle pas alors pour chacun de nous ! Rappelez-vous ces soins assidus dont vous fûtes entourés par les ministres du Seigneur : Que d'instructions, que de conseils, que de leçons, que de confessions ! Après avoir purifié votre âme le prêtre vous a admis au banquet divin. Vous avez renouvelé vous-mêmes les promesses de votre baptême. Y avez-vous été fidèles ? Où sont ceux parmi vous qui peuvent se flatter de ne les avoir jamais violées?

Combien qui depuis ont vécu dans les amusements, a dissipation et l'oisiveté !

Le père de famille sortit encore sur la sixième et sur la neuvième heure du jour, et ayant encore trouvé des oisifs il leur commanda d'aller travailler à la vigne. La sixième et la neuvième heure représentent ces époques critiques de la jeunesse et de l'âge mûr où les uns emportés par le délire des passions et les autres par le tourbillon des affaires temporelles négligent le salut de leur âme. Chacun d'eux ne rêve que plaisirs, divertissements, richesses, honneurs et consument ainsi les plus belles années de leur vie sans penser aux choses sérieuses qui intéressent leur âme. Et ainsi ils passent leur jeunesse et l'âge mûr dans l'oisiveté, car sans parler ici de ceux qui vivent dans le péché mortel, combien n'en voyons-nous pas dont la vie s'écoule ou à ne rien faire de bien, ou à faire tout autre ouvrage que celui qui leur est commandé ! Où en êtes-vous, chrétiens qui m'entendez, de la sanctification de votre âme ? A quelle heure avez-vous commencé de vous en occuper sérieusement ? Quelle heure est-il maintenant pour vous ? Peut-être, que quoique jeunes, vous êtes au terme de votre carrière. Commencez donc, quelque heure qu'il soit, à travailler sérieusement et ne différez pas davantage. Vous n'avez été, hélas ! que trop oisifs.

Enfin le père de famille étant sorti à la onzième heure, il en trouva d'autres qui se tenaient debout, sans rien faire, et il leur dit : Pourquoi demeurez-

vous là tout le jour sans travailler? Parce que, lui dirent-ils, personne ne nous a loués. Il leur dit : Allez-vous-en aussi à ma vigne.

Voilà, mes frères, des paroles bien capables de consoler les pécheurs. La grande miséricorde du Seigneur ouvre les bras et appelle à sa vigne ceux-mêmes qui, après avoir donné leur vie aux affaires du siècle et aux plaisirs du monde, n'ont plus que quelques jours à rester sur la terre. Ce sont ceux-là qu'elle recherche avec le plus de sollicitude, c'est à eux qu'elle s'adresse pour leur dire : Regardez vos mains! qu'avez-vous gagné au service de celui que vous m'avez préféré? Le monde vous fit autrefois de brillantes promesses : que vous a-t-il donné et que vous en reste-t-il à cette heure? Ah! venez aussi à ma vigne; mieux vaut tard que jamais, vous travaillerez quelque peu et vous serez récompensés avec libéralité : *Ite et vos in vineam meam.*

Chrétiens qui jusqu'ici auriez négligé votre âme, pourriez-vous ne pas entendre et accueillir cet appel bienveillant de votre Dieu? Hâtez-vous de consacrer à son service le dernier souffle de vie qui vous reste; ne négligez plus un seul instant de réparer le temps perdu, recourez à la prière avec autant d'assiduité que vous avez autrefois négligé ce saint exercice; fréquentez les sacrements avec d'autant plus d'exactitude et de piété que vous les avez peu et mal reçus jusqu'ici ; expiez votre dissipation par le recueillement, vos vains discours par le silence, vos sensualités par vos privations, votre avarice par vos

aumônes ; en un mot, qu'une vie sainte et fervente, pleine de bonnes œuvres et de vertus fasse oublier au Seigneur votre indifférence et vos impiétés passées : *Ite et vos in vineam meam*. Et vous ne resterez pas sans récompense.

Or, le soir étant venu, le maître de la vigne dit à son économe : Appelez les ouvriers et payez-les, en commençant par les derniers jusqu'aux premiers. Ceux donc qui étaient allés au travail sur la onzième heure, s'étant approchés, reçurent chacun un denier.

Le soir dont il est ici question, c'est la fin de la vie... L'économe, c'est Jésus-Christ. Quand il sera arrivé, ce soir de la vie, ce moment solennel où se termineront nos travaux et où commencera notre récompense, nous paraîtrons devant l'économe du Père, juge des vivants et des morts. Au sortir du corps où elle fut si longtemps enfermée, notre âme se verra subitement transportée au pied du tribunal suprême, et l'état où elle se trouvera à cet instant fixera son sort pour l'éternité. Elle restera éternellement ou ornée et brillante des vertus dont nous l'aurons enrichie, ou souillée et punie pour les péchés dont nous l'aurons infectée.

Le denier remis à chaque ouvrier laborieux, c'est la vie éternelle, partage de tous les élus. Et si vous vous étonnez que les ouvriers de la dernière heure reçoivent, comme ceux qui ont soutenu le travail de la journée entière, ce denier de la béatitude infinie, rappelons-nous que Dieu distribue ses récompenses, non pas d'après le temps, mais d'après la ferveur du

travail. Il a égard à la qualité et non à la quantité des œuvres ; il les pèse, il ne les compte pas. Ils sont heureux, ceux qui, dès leur première jeunesse, portent le joug du Seigneur, et ils ont de grands avantages ; mais enfin la durée du travail peut être compensée par l'ardeur, par l'énergie et la force de la volonté. Le voyageur qui s'est mis trop tard en marche peut, en précipitant sa course, atteindre, et même dépasser celui qui, parti de grand matin, a marché plus lentement. Celui-là a toujours suffisamment travaillé à la vigne du Seigneur, qui a bien travaillé. Et puis, n'oubliez pas ce mot du Sauveur : *Dans la maison de mon père il y a plusieurs demeures...* Rappelons-nous aussi cette parole de l'apôtre : *De même que les étoiles diffèrent en clarté, il en sera ainsi dans la résurrection des morts ; chacun recevra sa récompense selon son travail.* Tous reçoivent la même récompense, mais ils ne la reçoivent pas tous égale. Elle est la même dans sa nature qui est le ciel et la possession de Dieu ; mais elle n'est pas pour cela la même dans son intensité. Sa mesure dans les uns et dans les autres est différente. Ainsi les réprouvés subissent dans l'enfer le même châtiment, quoique leurs peines soient toutes proportionnées à leurs crimes. Voilà ce qui explique cette parole du père de famille : Les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers. O vous, chrétiens fortunés, qui avez été attachés au service du Seigneur dès l'enfance, ne vous laissez point atteindre par ceux qui ont différé leur conversion jusqu'à un âge avancé,

Efforcez-vous, par votre ferveur, d'occuper constamment le premier rang. Et vous qui avez longtemps négligé d'aller travailler à la vigne du grand Maître, ne vous découragez pas, vous pouvez, par votre ferveur, atteindre encore ceux qui ont commencé avant vous.

L'Évangile nous dit que les premiers, en voyant qu'ils ne recevaient qu'un denier comme les derniers, se mirent à murmurer, en disant : « Ceux-ci n'ont travaillé qu'une heure et vous leur donnez autant qu'à nous qui avons supporté le poids du jour et de la chaleur. » Déjà dans le cœur du frère de l'enfant prodigue, nous avons trouvé quelque chose de ces murmures qui se reproduisent dans l'évangile de ce jour. Ne les partageons pas. L'envie détruit la charité fraternelle et ne peut exister avec la véritable sainteté. Réjouissons-nous, au contraire, de ce que Dieu tend la main aux pauvres pécheurs et partageons la joie des anges, plus heureux de voir revenir un pécheur pénitent que de voir quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. Le père de famille ayant entendu le murmure de ses ouvriers, répondit à l'un d'eux : « *Mon ami, je ne vous fais point de tort* : N'êtes-vous pas convenu avec moi d'un denier pour votre journée ? Prenez ce qui est à vous et allez-vous-en : je veux donner à ce dernier autant qu'à vous. » N'oublions jamais que Dieu étant le maître de tous les biens, il peut répandre ses dons et ses faveurs quand et sur qui il lui plaît. Les grâces qu'il accorde à nos semblables ne dimi-

nuent en rien celles qu'il nous réserve à nous-mêmes. Nous n'avons donc aucun droit à nous plaindre. La seule chose que nous ayons à faire c'est de faire valoir le talent qui nous a été confié.

Notre Évangile se termine par ces terribles paroles que les plus grands saints n'ont pu entendre sans être saisis de crainte : Comparativement au nombre des réprouvés, le nombre des élus sera bien faible. Ce n'est point le petit nombre des élus qui doit plus nous épouvanter, c'est notre conduite ; car pour être élus, il faut avoir évité le mal et pratiqué le bien ; en d'autres termes, il faut avoir soigneusement cultivé la vigne du Seigneur, c'est-à-dire notre âme. Puisqu'il en est ainsi, jeunes gens que Dieu sollicite, levez en haut vos cœurs ; travaillez au salut de votre âme : *Ite et vos in vineam meam*. Chrétiens mûris par l'âge et l'expérience, comprenez la vanité des joies mondaines, et travaillez à gagner les biens éternels : *Ite et vos in vineam meam*. Et vous qui touchez aux années de la vieillesse, vous que Dieu appelle à la dernière heure du jour, répondez à cette invitation suprême, expiez vos égarements passés, rendez-vous dignes d'entendre ces paroles, quand vous apparaîtrez devant Dieu pour être jugés. Allez, vous aussi, dans le champ du père de famille ; entrez, vous aussi, dans les splendeurs de l'éternité : *Ite et vos in vineam meam*. Ainsi-soit-il.

POUR LE MÊME DIMANCHE

SUR LE TRAVAIL

Quid hic statis tota die otiosi? Ite et vos in vineam meam. (MATH., XX, 6.)

Ce reproche que le père de famille adresse à ceux qu'il voit inoccupés sur la place publique, ne pourrions-nous pas l'adresser à un bon nombre de chrétiens indolents et paresseux qui passent leur vie dans une criminelle oisiveté ? Un grand nombre ne fait rien, et les autres travaillent, à la vérité, mais ils font mal ce qu'ils font. En agissant ainsi, ils se privent les uns et les autres des bénédictions que Dieu répand sur le travail accompli dans un esprit chrétien. Pour obvier à ce double malheur, disons aux premiers qu'il y a pour eux obligation de travailler et apprenons aux seconds, les moyens à prendre pour sanctifier le travail.

(Voir *Le Missionnaire de la campagne*, tome III, page 153.)

POUR LE MÊME DIMANCHE

LE SALUT

Quid hic statis tota die otiosi?
(MATH., XX, 6.)

A combien de chrétiens ne pourrait-on pas faire le même reproche que le père de famille fait dans notre Évangile à ces ouvriers qui, à l'égard de leur salut, vivent dans une funeste oisiveté! Ils ne sont point inoccupés, à la vérité, pour les affaires du monde, au contraire, on en voit travailler sans relâche du matin au soir, les uns pour amasser du bien, les autres pour s'élever aux honneurs ou se procurer des plaisirs, mais la grande, l'importante affaire du salut a-t-elle une large part dans leurs occupations? Nullement; ils l'oublient et la négligent comme si elle était de nulle conséquence, ou comme si elle ne les regardait pas; aussi peut-on leur dire avec le père de famille : *Quid hìc statis tota die otiosi?*

Mais d'où vient cette criminelle oisiveté d'un grand

nombre de chrétiens à l'égard de leur salut? Elle vient de ce qu'ils n'ont jamais réfléchi sur son importance. Essayons de méditer aujourd'hui ce grave sujet et de leur apprendre ce que c'est que le salut. Voici les trois pensées sur lesquelles j'appelle votre bienveillante attention :

Le salut est : 1° notre affaire ; 2° notre grande affaire ; 3° notre unique affaire. (Voir *Le Missionnaire de la campagne*, tome Ier, page 89.)

DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME

Durant les trois dernières années de sa vie mortelle, notre divin Sauveur parcourait les villes et les campagnes de la Galilée et de la Judée pour annoncer les grandes vérités du salut. Les multitudes ravies de la beauté de son enseignement, et frappées par l'éclat des nombreux miracles qu'il opérait, se pressaient sur ses pas partout où il allait pour le voir et l'entendre. Cependant, la parole merveilleuse qui sortait de sa bouche ne subjuguait pas tous les cœurs, et ne faisait pas de tous ceux qui l'entendaient des disciples dévoués. Plusieurs, attirés auprès de Jésus par la curiosité, le quittaient après une émotion passagère et reprenaient leurs habitudes, sans accomplir dans leur vie religieuse aucun changement. De ce nombre étaient surtout les Scribes et les Pharisiens. Le divin Maître qui connaissait les dispositions diverses de cette multitude mobile et changeante, lui expliqua les obstacles que sa prédication rencontrait dans les cœurs et lui apprit les dispositions qu'elle devait apporter pour l'entendre avec fruit;

c'est pour cela qu'il lui dit cette parabole que nous lisons dans l'Évangile de ce jour :

« Celui qui sème s'en alla semer son grain. Or, pendant qu'il le jetait dans les sillons destinés à le recevoir, une partie de la semence tomba le long du chemin où elle fut foulée aux pieds, et servit de pâture aux oiseaux du ciel. Une autre partie tomba sur des pierres ; mais dès qu'elle eut germé, elle se dessécha parce que les racines ne pouvaient puiser dans ce terrain pierreux un suc assez abondant. Une autre partie tomba au milieu des épines, elle germa et prit quelque développement; mais avant d'arriver à l'époque de la floraison, elle fut étouffée par les ronces et les épines qui croissaient avec plus de vigueur. Enfin, une dernière partie tomba sur un bon terrain; là, non seulement elle germa, se développa et fleurit, mais elle porta du fruit et donna cent grains pour un au jour de la moisson. »

HOMÉLIE

Semen est verbum Dei.
LUC, VIII, 10.

Quel est cet auguste semeur qui nous est présenté dès le commencement de notre parabole? C'est Jésus-Christ qui est sorti du sein de son Père pour répandre partout sa divine parole. Sa mission est de

prêcher : *Evangelizare pauperibus misit me.* Dieu, dit l'Apôtre, après avoir parlé longtemps aux hommes par la bouche de ses prophètes, a voulu, dans ces derniers temps, leur parler par son propre Fils. Ce divin Maître venant au monde a pratiqué, durant les trente premières années, ce qu'il devait enseigner aux autres. Ensuite il a consacré trois ans à l'exercice de son ministère : il a parcouru toute la Judée en annonçant partout son Évangile ; enfin, arrivé au terme de sa course, il a envoyé ses apôtres et leurs successeurs pour exercer après lui le même ministère. « Recevez le Saint-Esprit, leur dit-il, je vous envoie comme mon Père m'a envoyé. Celui qui vous écoute, m'écoute ; et celui qui vous méprise, me méprise : allez, enseignez toutes les nations, voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles : *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usquè ad consummationem sæculi.* » Or, de là il suit, mes frères, que lorsque nous vous annonçons la divine parole, c'est Jésus-Christ qui vous prêche par notre bouche : *Exiit.* La terre sur laquelle le divin Maître, et, après lui, tous les ouvriers évangéliques répandent la divine parole, ce sont les âmes dans lesquelles elle doit fructifier et produire des vertus solides et nombreuses : *Semen est verbum Dei.*

Et, tandis qu'il jette la semence, une partie tombe le long du chemin, où *elle est foulée aux pieds et mangée par les oiseaux du ciel.* Quels sont, mes frères, les auditeurs qui ressemblent à un chemin battu, et dans le cœur desquels la semence reste à

la surface sans pouvoir pénétrer intérieurement ? Ce sont les âmes dissipées, ouvertes à toutes sortes de pensées, toujours frivoles et souvent criminelles, qui se succèdent sans cesse. Le démon entretient dans ces âmes une dissipation continuelle, pour empêcher la semence divine d'y croître et d'y fructifier. Cette première classe d'auditeurs bien coupables se compose de chrétiens qui assistent aux prédications avec un cœur endurci et un esprit dissipé, écoutent la parole de Dieu sans attention, se laissant aller à toutes les distractions possibles. Le corps est présent, l'esprit est éloigné. Pour eux, la parole sainte n'est qu'un son qui se perd dans les airs, qui frappe à peine leurs oreilles. De tels auditeurs, au sortir de la prédication, seraient en peine pour dire le sujet qui a été traité. Ils viennent à la prédication avec l'intention perverse de critiquer le prédicateur dont on a entendu parler, ou pour entendre des choses nouvelles. Tout ce qu'ils en retiennent, ce sont certaines expressions peu châtiées, des termes un peu durs, des fautes contre la grammaire. Non seulement ils ne profitent pas de ce qu'ils ont entendu, mais ils sont cause que les autres en perdent le fruit.

Ces sortes d'auditeurs aiment à entendre parler contre les défauts d'autrui, pourvu qu'on n'attaque pas les leurs. Ils sont fort aises qu'on leur annonce des vérités consolantes, capables de rassurer les consciences inquiètes; mais ils se récrient si on les entretient des vérités terribles qui éveillent le remords. Ils disent comme les Juifs au prophète Isaïe :

Dic nobis placentia; dites-nous des choses agréables ; nous ne tenons pas à entendre le prédicateur le plus solide, le plus instructif, le plus persuasif, mais le plus tolérant, le plus discret, le plus fleuri, le plus agréable : *Dic nobis placentia.*

Ils saisissent avec avidité tout ce qui peut servir à la critique d'autrui. Si le prédicateur attaque certains vices, certains défauts : Voilà, disent-ils, qui regarde un tel ou une telle ; si ce médisant, si ce blasphémateur, si cet intempérant ne s'est pas reconnu dans tel tableau, il est bien aveugle ; mais ils ne prennent jamais pour eux les vérités qu'ils entendent. Oh ! que de chrétiens accueillent ainsi la parole de Dieu ! Ne serions-nous point de ce nombre?

Une autre partie du grain tomba sur un terrain pierreux, et le grain sécha dès qu'il fut levé, faute d'humidité. Ce terrain pierreux représente ces auditeurs qui écoutent volontiers la parole de Dieu, la reçoivent avec joie et en proclament la vérité. Cette précieuse semence ne reste pas chez eux à la surface, elle pénètre au dedans, elle y germe même. On dirait, à les voir, à les entendre, qu'ils l'ont goûtée profondément, qu'ils vont, pour tout de bon, se mettre à l'œuvre et travailler sérieusement à leur salut. Mais hélas ! ferveur d'un jour ! Attendez demain ; vous les trouverez dans leur froideur et leur négligence habituelles ; tout sera oublié. Hier, en entendant prêcher contre la volupté, non seulement ils détestaient ce péché, mais ils avaient honte d'en être coupables et ils formaient les meilleures résolutions; mais sui-

vez-les et dans quelques jours, lorsque la passion les poussera de nouveau au mal, vous les verrez céder de nouveau à leurs désirs criminels. Naguère vous les entendiez désavouer, condamner leur conduite passée, bientôt vous les verrez retomber dans les péchés qu'ils pleuraient et rentrer dans les sociétés qu'ils avaient promis de quitter. Il n'y a pas de fond chez eux : *Et hi radices non habent;* leur piété est vaine : une raillerie les renverse; le moindre embarras, la première tentation un peu violente dissipent toutes leurs résolutions, leur font lâchement abandonner les vérités qu'ils ont admirées. Ils aiment le bien et ne le font pas; ils haïssent le mal et ne le quittent point. Oh! que le nombre des chrétiens chez qui la semence divine reste stérile est grand! Parce qu'ils forment quelque vague projet de conversion; parce qu'ils éprouvent certains désirs du bien, quelques sentiments pieux, quelques mouvements de ferveur, ils se rassurent et se croient dans la bonne voie, ou en état d'y rentrer quand ils le voudront. Illusion déplorable! Erreur funeste, qui ne servira qu'à les endurcir de plus en plus dans le mal!

Une autre partie tomba dans les épines, et les épines venant à croître en même temps, elles l'étouffèrent. Cette troisième partie représente ceux qui entendent la parole de Dieu, la reçoivent dans leur cœur où elle germe, prend des racines, se développe jusqu'au moment de porter du fruit; mais en ce moment décisif, des épines funestes, des attachements dangereux, des préoccupations trop multipliées, qui

paraissent peu de choses dans les commencements et dont on n'avait pas prévu l'accroissement, se sont élevées avec elle, et, gagnant successivement et par degrés le dessus, l'ont absolument dominée et ont fini par l'étouffer entièrement. Examinons quelles sont ces épines qui désolent la moisson du Seigneur. Jésus-Christ nous apprend que ce sont les attaches aux biens de ce monde, les sollicitudes, les richesses et les plaisirs de la vie. Ces objets qui ne sont point criminels en eux-mêmes le deviennent par l'abus que nous en faisons et l'affection que nous y portons. Le divin Sauveur compare ces divers attachements aux épines parce qu'ils produisent le même effet. S'ils commencent à présenter sur notre route quelques fleurs agréables, bientôt ils l'embarrasseront : ils nous font ensuite sentir leurs pointes aiguës, et ils finissent par nous déchirer.

Voyez cet homme qui a reçu avec joie et docilité la parole divine, qui en a profité, qui cultive avec soin les vertus qu'elle a fait germer dans son cœur, mais qui nourrit en même temps l'amour des choses du siècle, des richesses et des plaisirs. Il n'y a rien jusque-là de coupable; mais peu à peu cet amour va en croissant; à mesure qu'il se développe, ses inclinations religieuses diminuent, peu à peu il se néglige et finit par abandonner les pratiques de piété. Voilà où conduisent, de degrés en degrés, les attachements profanes, quand on ne les déracine pas de bonne heure.

Voyez ce jeune homme, cette jeune personne

pieux et modestes qui mettent tout leur bonheur à pratiquer la religion. Ils se laissent aller à fréquenter le monde qu'ils méprisaient tout d'abord ; peu à peu l'amour des plaisirs entre dans leur cœur; bientôt ils n'ont plus que du dégoût pour la prière et les sacrements, et ils les abandonnent. Voilà les tristes décadences où conduisent sans s'en douter les affections mondaines.

Une autre partie tomba sur la bonne terre, et ayant levé, porta du fruit au centuple. Quels sont les heureux auditeurs dans lesquels la divine parole produit des fruits abondants ? Ce sont ceux qui, en premier lieu, lui donnent entrée dans leur cœur et l'écoutent avec les sentiments qu'elle demande ; qui, en second lieu, après l'avoir reçue, en retiennent précieusement les impressions en la méditant; qui, en troisième lieu, la cultivent soigneusement en écartant les obstacles à son accroissement. Que faut-il faire pour cela ? Ce que l'on fait dans un champ où l'on veut ramasser une récolte abondante. Si on y trouve des ronces et des épines, on les arrache; si on y rencontre des pierres, on les en ôte; s'il est trop sec, on l'arrose : Faites de même dans le champ de votre âme, arrachez-en les ronces, les épines et les pierres, qui sont vos péchés, vos mauvaises habitudes, votre dissipation. Arrosez-le avec les eaux vivifiantes de la grâce, que vous obtiendront vos prières bien faites.

En employant ces moyens, cette terre fertile cette terre de bénédiction vous donnera des fruits

abondants, dont vous jouirez durant la bienheureuse éternité que je vous souhaite. *Amen.*

POUR LE MÊME DIMANCHE

Voir deux instructions sur la parole de Dieu, *Missionnaire de la Campagne,* tome III, pages 23 et 32.

DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME

ABRÉGÉ DE L'ÉVANGILE

Le Sauveur, en allant à Jérusalem, leur prédit tout ce qu'il devait endurer dans cette ville sous peu de jours. Mais ils ne comprirent rien alors à ce qu'il leur disait. Comme il approchait de Jéricho, il se trouva un aveugle assis sur le bord du chemin, où il demandait l'aumône. Entendant passer une troupe de gens, il demanda ce que c'était. On lui dit que c'était Jésus de Nazareth qui passait. Il se mit aussitôt à crier : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi ! » Alors, Jésus s'arrêtant, commanda qu'on le lui amenât. Et lorsqu'il se fut approché, il lui demanda : « Que voulez-vous que je fasse ? » « Seigneur, repartit l'aveugle, que je voie. » Jésus lui dit : « Voyez ! votre foi vous a sauvé. » Et à l'instant il vit, et il suivait en glorifiant Dieu. Et tout le peuple qui le vit loua Dieu. (Luc, xviii. 31,-43.)

HOMÉLIE

Cæcus quidam sedebat secus viam, mendicans. (Luc, xviii, 35.)

Le divin Sauveur venait de prédire sa passion à ses disciples, et il approchait de Jéricho par où il devait passer pour se rendre à Jérusalem, lorsqu'un aveugle, qui était assis sur le bord du chemin et mendiait, entendant le bruit de la foule, demanda ce que c'était; dès qu'il eut appris que Jésus passait, il s'écria : « *Jésus, fils de David, ayez pitié de moi!* » Le divin Maître le fait amener et lui demande ce qu'il veut. « *Seigneur*, répondit-il, *faites que je voie.* » « *Voyez!* lui dit Jésus, *votre foi vous a sauvé.* » Au même instant il est guéri et il se met à la suite du Sauveur.

Un aveugle, tristement assis sur le bord du chemin, n'ayant d'autre ressource que la pitié publique, quelle affligeante situation! C'est celle d'un grand nombre de chrétiens esclaves du péché mortel, aussi aveugles que cet infortuné et aussi pauvres que lui.

I. Ils sont aveugles comme lui. Privés des lumières de la grâce, ils ne voient point les choses divines ; ils n'ont plus la connaissance de Dieu, d'eux-mêmes, ni des vérités nécessaires au salut. Assis sur les bords de l'abîme, ils n'en peuvent découvrir la profondeur. D'après l'expression du prophète, ils di-

sent que le bien est le mal, et que le mal est le bien; ils donnent aux ténèbres le nom de lumière, et à la lumière le nom de ténèbres; ils font passer pour doux ce qui est amer et pour amer ce qui est doux. Leur raison obscurcie par le péché leur fait imaginer qu'ils sont les seuls sages et que ceux qui ne sont pas comme eux sont des insensés. De là ces doutes intéressés sur les vérités terribles de notre foi, qui partent moins d'un esprit convaincu que d'un cœur corrompu par la passion; de là ces excuses frivoles dont ils se servent pour justifier leur conduite coupable; de là, en un mot, cette fausse conscience qu'ils se forment, ces vaines interprétations qu'ils admettent pour calmer leurs remords. Ce sont de pauvres aveugles : *Cæcus.*

Ce qu'il y a de pire, c'est que ces malheureux sont assis : *Sedebat.* Ils se reposent dans leurs crimes avec une parfaite sécurité. Cet état si triste, si commun pourtant, et les divers degrés qui y conduisent, nous sont admirablement dépeints par le prophète-roi. Écoutez : « Heureux, dit-il, l'homme qui n'a pas été dans le conseil des méchants, qui ne s'est pas arrêté dans la voie des pécheurs et qui ne s'est pas assis dans la chaire de pestilence. *Beatus vir qui non abiit in consilio impiorum, et in via peccatorum non stetit, et in cathedra pestilentiæ non sedit.* » On commence par aller dans une mauvaise compagnie : *abiit;* on continue en y restant : *stetit;* on finit par s'y asseoir : *sedit.* Y aller, est le crime; y rester, c'est l'habitude du crime; s'y asseoir, c'est l'endurcissement dans

le crime. On n'est d'abord que séduit, on recherche ensuite la séduction et on en vient enfin jusqu'à séduire les autres.

Ah! mes frères, que cet état est dangereux pour le salut! Qu'il est terrible! Jamais un malade n'est plus à plaindre que lorsqu'il ne sent plus son mal. Et jamais un pécheur n'est plus près de la réprobation que lorsqu'il ne sent plus ses crimes. Est-ce Dieu qui se tait alors, ou est-ce le pécheur qui ne veut plus l'entendre? C'est en même temps l'un et l'autre : mais l'un et l'autre sont affreux! Cet état pourtant, tout malheureux qu'il est, n'en est pas pour cela plus rare. Vous en voyez tous les jours dans le monde de ces aveugles assis dans l'iniquité, qui, ayant tout perdu, et les mœurs et la foi, se raillent impunément de nos plus saints mystères. Vous-même, mon cher auditeur, n'avez-vous pas été de ce nombre, et n'en êtes-vous pas peut-être encore?

Ce qui met le comble à l'infortuné aveugle de notre Evangile, c'est qu'il est sur le bord du chemin. Le pécheur se tient aussi sur le bord du chemin qui conduit à la vie; il y voit passer les justes, les bons chrétiens qui suivent Jésus, mais il n'a pas le courage d'y entrer. Il est là avec le monde maudit et réprouvé de Dieu, avec le monde esclave des modes, des usages, des maximes, des coutumes contraires à la loi de Dieu, qui perdent tous les jours tant d'âmes que la multitude suit en aveugle, et auxquelles le pécheur se conforme, vivant partout

tranquille parce qu'il vit comme le grand nombre : *Juxta viam.*

Et voilà, mes frères, le grand prétexte, la cause ordinaire de l'aveuglement et de l'endurcissement de la plupart des hommes : l'autorité de la foule et la séduction de l'exemple. Lorsque le prêtre, au nom du Ciel, condamne dans ces pécheurs la difformité de leurs mœurs, lorsqu'il leur montre les dangers terribles auxquels ils s'exposent par leur conduite, que répondent-ils à nos charitables remontrances? Rien autre chose que ces froides paroles : « Je suis un honnête homme, je ne fais tort à personne. Du reste, je vis comme les autres. Si ce que vous me reprochez est capable de me perdre, il faudra damner tous les hommes. » Et parce qu'ils ne font pas pire que les autres, ils se rassurent dans leurs péchés.

Enfin, la dernière vérité que l'Evangile nous apprend de cet homme, c'est qu'il était pauvre, misérable et obligé, du matin au soir, de tendre la main aux passants, pour leur demander de le secourir dans sa détresse : *Cæcus quidam mendicans.* Connaissant sa misère, il disait avec le prophète : « Pour moi, *je suis un mendiant* et un pauvre. »

Le pécheur endurci au contraire croit être riche, et ne manquer de rien, et il ne sent pas, dit l'apôtre saint Jean, qu'il est malheureux, misérable, indigent, aveugle, nu. Oui, il est pauvre, bien pauvre aux yeux de la Vérité éternelle et de ses anges. Le péché, en lui ôtant Dieu, lui ôte tout. Il lui enlève sa

grâce, son amitié, le droit à son royaume qui devait être son héritage, le prix de ses vertus passées, le mérite de ses souffrances présentes, l'espoir même des biens à venir. Il le dépouille de sa robe nuptiale, dont il avait été revêtu dans le baptême ; il le prive de tous les dons du Saint-Esprit et de tous les mérites de Jésus-Christ. Biens uniquement spirituels, il est vrai ; mais biens réels, précieux et solides, à l'abri de tous les événements et de toutes les vicissitudes; biens éternels, en un mot, les seuls dignes de porter ce titre ; un seul péché mortel les enlève tous à une âme, et la réduit par là à la pauvreté la plus affreuse : *Pauper*.

Ce n'est pas tout : le péché, ayant ôté à l'homme ses véritables biens, lui en présente de faux et d'apparents, car le cœur de l'homme ne peut pas exister sans aimer, sans désirer, sans rechercher un bien quelconque ; l'amour du bien est sa vie. Or, ayant perdu l'amour de Dieu qui est le souverain bien, il sera obligé de s'en forger d'autres à son gré, qui puissent tenir sa place, et voilà l'origine de son amour pour les plaisirs, pour les honneurs, pour les richesses, biens apparents qu'il a substitués au véritable.

Suivez de l'œil ce mendiant mondain ; observez-le attentivement. Est-il ambitieux ? Il tend la main aux honneurs et leur demande à hauts cris de le faire monter plus haut. Et pour s'élever au-dessus de ses semblables, que de peines il se donne ! que de bassesses il fait ! que de sacrifices il s'impose ! Et après

mille tourments, est-il content? Non, il ne l'est pas. Semblable à un hydropique, il a d'autant plus soif qu'il boit davantage.

Est-il avare? Il travaille sans relâche à amasser des trésors, et plus il entasse or sur or et plus sa soif des biens de la terre augmente, et plus sa cupidité le réduit à une mendicité honteuse. Pour vous convaincre de cette vérité, interrogez tous les Crésus du monde et ils vous répondront : « Nul mortel n'est plus indigent que nous. » Le désir d'accroître nos trésors, la crainte de les perdre, l'embarras de les administrer, les soins qu'il faut prendre pour les conserver, ne nous laissent pas un seul instant de repos.

Est-il voluptueux ? Voyez-le depuis le matin jusqu'au soir tendre la main pour demander aux créatures des satisfactions qu'elles ne peuvent lui procurer. Son esprit et son imagination sont constamment en route pour découvrir quelque pâture à ses grossières jouissances. La volupté fatigue et épuise. C'est un poison qui ronge jusqu'aux os au lieu de satisfaire. Ici faisons un appel à l'expérience : Il n'est peut-être pas de mortel qui ait plus souvent et plus longtemps approché de ses lèvres la coupe de la volupté que le grand Salomon. Ecoutez-le cependant parler lui-même : Il a laissé échapper un mot qui a retenti aux quatre coins du monde et qui est arrivé jusqu'à nous. Il a confessé à la face de l'univers que tout cela n'est que vanité et affliction d'esprit : *Vanitas vanitatum et omnia vanitas.*

Il n'y a en cela rien d'étonnant; le cœur de l'homme étant fait pour Dieu, il est infini dans ses désirs, immense dans sa cupidité; il n'y a que l'infini qui puisse le remplir; plusieurs objets finis, ajoutés l'un à l'autre, ne parvenant jamais à l'infini, le laisseront toujours vide. De là cette insatiabilité qui entretient, au milieu du monde, le tumulte et la confusion qui y règnent. C'est un homme altéré auquel on ne présente qu'une goutte d'eau, un affamé à qui on ne donne qu'une miette; et pour nous en tenir à notre Evangile, c'est un mendiant qui, ne recevant que des secours faibles et insuffisants, condamné à une mendicité perpétuelle, voit renaître à tout moment et ses besoins et ses souffrances : *Mendicans.*

O pécheurs qui m'entendez, que vous êtes malheureux de chercher loin de Dieu un apaisement à vos maux et des biens capables de vous tirer de votre indigence ! connaissez votre état et désirez-en au moins le remède ! Et vous, Seigneur, qui savez enrichir les pauvres et qui pouvez rendre la vue aux aveugles, venez à notre secours, et appliquez un remède à nos maux. Pour cela, imitons la conduite de l'aveugle de Jéricho.

Quelles sont les dispositions qui conduisent cet infortuné à la grâce de sa guérison ? L'aveugle, entendant le bruit de la foule, demanda ce que c'était ; on lui dit que c'était Jésus de Nazareth qui passait. Aussitôt il s'écria : « *Jésus, fils de David, ayez pitié de moi!* » Cet homme crie parce qu'il sent son mal,

parce qu'il désire ardemment d'être guéri. Il adresse ses cris au Sauveur du monde parce qu'il a entendu parler de ses miracles. Les prodiges sans nombre que ce puissant Maître avait opérés, lui donnent l'assurance qu'il peut lui rendre la vue. Sa foi est si vive qu'il attend tout de sa bonté et de sa puissance. Voilà pourquoi il prie. Que dis-je? Il ne prie pas, mais il crie : *Clamabat.* Ce sont des cris qui partent moins de la bouche que du cœur; aussi, Jésus-Christ ne peut-il s'empêcher de les entendre. Tels étaient les sentiments du prophète-roi, lorsqu'il disait à Dieu : « Seigneur, du fond de l'abîme où mes péchés m'ont réduit, j'ai crié vers vous ; du haut de votre trône, prêtez l'oreille à ma prière. » Tels étaient les sentiments et les cris de l'aveugle de Jéricho : *Clamabat.* Quand il demande quel est le bruit qu'il entend ; on lui répond : « C'est Jésus de Nazareth qui passe » et il est si pleinement convaincu de sa puissance qu'il ne doute pas un seul instant qu'en le priant de le guérir, il excitera sa commisération et lui accordera ce qu'il désire ; voilà pourquoi il lui dit : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi ! »

La confiance de l'aveugle en Jésus-Christ est donc bien grande, puisqu'il espère en obtenir un miracle. C'est de cette même confiance que nous devons être animés toutes les fois que nous nous présentons devant notre libérateur. Nous devons tout attendre de sa miséricorde, puisqu'il est aussi puissant que nous sommes faibles. Quand donc le Seigneur pas-

sera près de nous, soit par une inspiration secrète, soit par une prédication touchante, soit par un exemple édifiant qui nous émeut, soit par toute autre manière, allons à lui, exprimons-lui nos désirs par une prière simple, mais brûlante comme celle de l'aveugle de Jéricho.

Et ceux qui allaient devant le reprenaient et lui disaient de se taire ; mais il criait encore beaucoup plus fort : « Fils de David, ayez pitié de moi ! » Dès qu'on veut se donner sincèrement au Seigneur, il faut s'attendre à bien des contradictions de la part des hommes lâches qui ne manquent pas de s'opposer à notre dessein et d'y former des obstacles ; mais ne perdons pas courage, dit saint Augustin, si nous persévérons, ces mêmes chrétiens qui nous blâmaient d'abord nous approuveront dans la suite. Ce peuple qui reprenait le pauvre aveugle en lui imposant silence, va tout à l'heure entonner un cantique de joie et de reconnaissance à l'occasion de sa guérison. Ainsi, mes frères, malgré les difficultés qui nous environnent et les tentations qui nous assiègent, prions, prions beaucoup. Plus les obstacles grandissent, plus aussi doivent grandir nos efforts. Alors notre prière ira jusqu'au cœur de Jésus qui fera pour nous ce qu'il a fait pour l'aveugle.

Alors Jésus s'arrêta et commanda qu'on le lui amenât, et s'étant approché, Jésus lui demanda : « Que voulez-vous que je vous fasse ? » L'aveugle répondit : « *Seigneur, faites que je voie ;* et à l'ins-

tant même il vit. Voilà l'efficacité de la prière qui émane d'un cœur bien disposé. L'aveugle ne demande qu'une chose, celle qu'il a le plus à cœur et qui lui semble plus importante que toutes les autres. Faisons comme lui et disons comme lui : « Seigneur, faites que je voie le néant, la folie de tous ces vains plaisirs, ces faux honneurs, ces éphémères richesses dont j'ai été jusqu'à présent si engoué ; que je voie toute la profondeur de l'abîme où je me suis volontairement précipité ; que je voie l'épouvantable danger où m'ont conduit mes crimes ; que je voie les douceurs attachées à votre service ; que je voie la félicité que vous me destinez, si je reviens à vous avec sincérité. » Et le Seigneur nous dira aussi : « Votre foi vous a sauvé, et une lumière divine illuminera votre âme. »

Chrétiens, lorsque votre prière aura été exaucée, n'aurez-vous plus rien à faire ? Vous aurez à vous joindre à la foule pour glorifier le Seigneur et lui offrir les accents de votre reconnaissance ; vous vous attacherez comme l'aveugle de Jéricho à votre divin bienfaiteur ; vous marcherez sur ses traces au chemin de la vertu et s'il le faut au sentier du sacrifice ; et ce bon Maître, après avoir été notre modèle, sera notre récompense. *Amen*

POUR LE MÊME DIMANCHE

AVEUGLEMENT SPIRITUEL

Les Pères de l'Eglise ont vu dans l'aveugle assis le long des chemins, demandant l'aumône, le symbole de l'aveuglement spirituel où le péché plonge les hommes : état déplorable où les vives lumières de la religion ne frappent plus l'intelligence ; où les vérités terribles qu'elle enseigne : une mort certaine, un jugement rigoureux, un supplice sans fin, ne font plus aucune impression ; où les dogmes les plus consolants n'excitent plus aucune émotion, aucun sentiment. Ces hommes rebelles à la lumière sont comme l'aveugle au milieu de la nature. Environnés de ses merveilles, ils n'en jouissent pas. Leur âme, fermée comme ses yeux, est devenue de même insensible, ne reçoit plus aucune impression, ni de confiance, ni d'espoir, ni de crainte, ni d'amour. Tels que ce malheureux forcé de rester assis et de demander l'aumône sur le bord du chemin, ils sont

dans l'impuissance de rien faire d'utile ; et réduits à l'inaction, ils le sont aussi à la pauvreté, sans vertus, sans bonnes œuvres, sans aucun mérite. La charité de l'Eglise qui leur accorde le secours de ses exhortations et de ses prières, est tout ce qu'il leur reste.

Mais parmi tant de malheureux traits de conformité entre l'aveugle de Jéricho et l'aveugle spirituel, il y a une différence bien plus lamentable encore. Notre aveugle connaissait son malheur et faisait tout ce qu'il pouvait pour être guéri, tandis que la plupart des pécheurs croient avoir de bons yeux et au lieu de vouloir guérir de leur aveuglement, ils aiment leur triste état, et repoussent les remèdes qui pourraient les guérir. Réfléchissons quelques instants sur les caractères et les remèdes de la plaie morale de ces âmes malheureuses.

I

Caractères de l'aveuglement spirituel.

Comme Jésus-Christ approchait de Jéricho, il rencontra un aveugle assis sur le bord du chemin où il demandait l'aumône : *Cæcus quidam sedebat juxta viam mendicans.* Pour comprendre l'espèce de cécité dont sont frappés les pécheurs figurés par l'aveugle

de Jéricho, vous n'avez qu'à regarder autour de vous. — N'avez-vous pas été parfois épouvantés de l'insensibilité de certains hommes pour les intérêts de leur éternité ? Cette religion, qui a converti le monde par la sublimité de ses dogmes, n'est pour eux qu'un amas de grossières rêveries. Cette morale, qui a ramené sur la terre le règne de la vertu, n'est à leurs yeux que fanatisme ou superstition. Les exemples les plus héroïques de vertu, au lieu d'exciter en eux un sentiment d'admiration, ne provoquent qu'une dédaigneuse pitié. Les exhortations les plus touchantes éveillent leur curiosité sans rien dire à leur esprit ou à leur cœur. Ils commettent crime sur crime, ils violent les plus saints engagements, ils jouent avec le blasphème, et ils sont tranquilles ; ils laissent de côté les devoirs que tout être raisonnable doit à son auteur ; ils foulent aux pieds les lois de l'Eglise, auxquelles tout chrétien doit être soumis ; ils affichent le scandale et l'irréligion, et ils se croient irréprochables. Quel mal faisons-nous? disent-ils. A qui faisons-nous tort ? Notre conduite n'est pas plus mauvaise que celle des autres ! Ils vivent donc sans remords, ils meurent sans inquiétude, et ils vont tomber entre les mains vengeresses d'un Dieu qu'ils ont méconnu ; peut-il y avoir un état plus épouvantable aux yeux de la raison comme aux yeux de la foi ?

L'aveugle de Jéricho demandait aux passants pour soutenir sa triste existence, une aumône souvent refusée : *Mendicans.* C'est le deuxième caractère de

l'aveuglement spirituel. Au sein de cette Eglise catholique dépositaire des vérités éternelles, au milieu de ces torrents de lumière dont le christianisme a inondé le monde, au milieu de tant de moyens de trouver le repos de l'esprit et la paix du cœur, ceux qui en sont atteints mendient ! Ils demandent à la raison des lumières qu'elle n'a pas ; à la sagesse humaine, la vérité qu'elle ne saurait donner ; à la volupté, des joies que la volupté ignore ; au monde, un bonheur que le monde ne connaît pas.

Dans le besoin de jouissances qui les tourmente, ces affamés spirituels tendent la main à toutes les passions, à tous les plaisirs ; chaque passion, chaque plaisir dépose son aumône, mais ce n'est qu'une aumône ; elle peut bien suffire pour soulager, ou plutôt pour distraire le cœur, un instant, mais ce n'est pas assez pour satisfaire le besoin qui le dévore ; il reste donc affamé et voit renaître à chaque instant et ses besoins et ses souffrances. Il est toujours mendiant : *Mendicans.*

L'aveugle de Jéricho était assis près de la route : *Sedebat secus viam.* C'est le dernier trait qui caractérise les aveugles spirituels. Ils sont près du sentier qui conduit à la vérité, à la vertu, à la vie et ils ne veulent pas y entrer. Méditez cette expression qui renferme un sens si profond et si vrai : *Sedebat*, il était assis. On ne dit pas qu'il fût debout et prêt à marcher; mais il était assis, il se tenait là dans un repos stupide, insouciant à tout ce qui se passait

autour de lui : *Sedebat*. Cette expression laisse suffisamment entendre qu'il se complaisait dans sa malheureuse insouciance, qu'il s'y croyait heureux et qu'il préférait un indigne repos à un effort généreux qui eût pu le remettre dans le droit chemin. Voilà l'image trop vraie de ce qui se passe dans le cœur des pécheurs dont il est ici question ; ils sont hors de la voie qui conduit au salut ; n'essayez pas de les y faire rentrer. Il leur faudrait, pour cela, se donner du mouvement, s'instruire de leurs devoirs, résister à leurs passions, faire au moins quelques efforts, mais ils aiment avant tout leur repos, et rien ne peut les déterminer à en sortir. Ainsi la privation de toute vérité, *cæcus*, le dénûment de toute bonne œuvre, *mendicans*, l'insouciance pour le salut, *sedebat*, tels sont les caractères de cette maladie terrible, de cette plaie morale qu'on appelle l'aveuglement spirituel. Voyons comment on peut en guérir.

II

Pour guérir l'aveuglement spirituel, la première chose que doit faire celui qui en est atteint est de s'instruire de sa religion, d'exposer ses incertitudes et ses doutes à ceux qui peuvent les résoudre. En entendant le bruit que faisait autour de lui la foule dont Jésus-Christ était environné, l'aveugle s'informe de ce qui se passe : *Interrogavit quid esset*. Cette nou-

velle est pour son âme un rayon d'espérance. Il a entendu parler de Jésus, de son pouvoir, de sa bonté, de sa tendre compassion pour les malheureux, il sait qu'il a guéri d'autres aveugles, et même un aveugle de naissance. Il se gardera bien de négliger une rencontre si favorable pour lui demander sa guérison.

Eh bien ! Jésus-Christ passe encore tous les jours près de vous, et vous négligez, vous refusez même positivement d'en profiter. Le christianisme passe près de vous avec ses lois, ses dogmes, ses bienfaits, ses menaces, ses promesses ; cette multitude qui se rend dans nos temples vous invite par son exemple à l'y suivre. Ce temps favorable de l'Avent ou du Carême vous appelle à des prédications salutaires. Cette retraite, cette mission, ce Jubilé qui vont s'ouvrir, vous présentent de saints exercices. C'est Jésus-Christ qui s'offre à vous sous toutes les formes, qui cherche par divers moyens à vous attirer à sa suite. Il passe même dans vous. Ces remords, ces inspirations, ces pieux mouvements que vous éprouvez, toutes les grâces en un mot que vous recevez, sont autant de passages de Jésus-Christ; avez-vous fait quelques démarches pour profiter de ces précieuses occasions? Avez-vous travaillé à mériter les biens qu'il vous promet et à éviter les maux dont il vous menace ? Certes, une éternité heureuse ou malheureuse vaut bien la peine que vous vous en inquiétiez. L'indifférence ici ne saurait se justifier que par la folie.

La deuxième chose à faire pour guérir l'aveuglement spirituel, c'est de prier. La foi est un don de Dieu ; ce don, nous le recevons tous dans le baptême, voilà ce qui explique la facilité avec laquelle on croit les plus hauts mystères dans l'âge innocent, et tant que l'on conserve la pureté du cœur. Mais quand, par des lectures funestes, par des conversations coupables, par des doutes volontaires, par les égarements des passions, nous avons chassé l'esprit de foi de notre intelligence, nous ne pouvons le rappeler que par des prières ardentes : *Clamavit, miserere mei.* Vous dites : « Je voudrais bien avoir la foi. » — Avez-vous crié pour l'obtenir ? Ne dirait-on pas que vous faites une grâce au bon Dieu quand vous voulez bien lui demander la foi. Méditez donc cette prière de l'aveugle implorant sa guérison, tâchez d'en imiter la ferveur : « *Ayez pitié de moi, Seigneur, fils de David!* » Voyez comme il sent son mal, comme il désire sa guérison, comme il persévère dans sa prière ; ceux qui allaient devant s'efforçaient de lui imposer silence, mais sans se déconcerter de leurs duretés, il criait encore plus fort : — Imitez-le. Du moment que vous voudrez être à Dieu, le monde vous blâmera, les préjugés, les habitudes, les passions, s'efforceront de vous détourner de la prière; restez-y fidèle, votre guérison, votre salut sont attachés à votre persévérance (1).

Jésus s'arrête : *Stans Jesus.* Miraculeux effet d'une

(1) Tiré en partie de l'abbé Larfeuil.

humble supplication animée par la confiance ! Elle arrête le Tout-Puissant, désarme son bras, nous ouvre son cœur. Mondains aveugles, n'adresserez-vous pas aussi votre demande à Jésus-Christ ? Ignorez-vous sa puissance et son inclination à faire du bien ? N'entendez-vous pas le bruit de cette multitude qui va l'adorer dans ses sanctuaires ? Interrogez au moins, cherchez à savoir ce que c'est. On vous répondra : « C'est le Sauveur qui passe ; c'est votre Dieu qui vous offre le pardon, la paix, une éternelle félicité ; c'est une occasion de salut qui s'en va ; reviendra-t-elle jamais ? Qu'allez-vous faire ? »

Jésus commande qu'on lui amène l'aveugle. « Levez-vous ! » vient-on lui dire, « il vous appelle ». O surprise agréable ! ô joie de l'espérance pour cet infortuné ! il traverse la foule, le cœur agité... Le voilà en présence du suprême Consolateur : « *Quid tibi vis faciam?* » lui dit ce bon Maître. « Parlez, que désirez-vous que je vous fasse ? » « O Fils de Dieu, mettez-vous donc aussi votre puissance, mettez-vous tous vos trésors à la discrétion d'un pauvre aveugle que tout le monde abandonne ? » « Oui, je suis prêt à lui accorder ce qu'il voudra. » Que va-t-il demander ? Qu'auriez-vous demandé à sa place ? A quoi lui serviraient tous les biens tant qu'il sera privé de la lumière ? Pour un aveugle, y a-t-il un plus grand bien que de voir ? « *Domine, ut videam.* » *Jésus lui dit :* « Votre foi vous a sauvé. » Au même instant l'aveugle voit. Rempli de joie il loue le Seigneur et se met à la suite du Fils de Dieu. Ainsi, pour être comblé des

dons du Sauveur, il suffit de s'approcher de lui et de le prier avec foi. Languirons-nous plus longtemps dans nos infirmités spirituelles, ayant un moyen si facile d'en être délivrés ? Convaincus de nos misères, jetons des cris vers le Ciel, et malgré l'opposition de ceux qui veulent nous imposer silence et nous détourner de nos devoirs, continuons de prier, et Jésus nous dira aussi : « Mon fils, votre foi vous a sauvé. » Dès ce moment nous le suivrons avec fidélité et nous aurons le bonheur de régner un jour avec lui dans le ciel. *Amen.*

Ier DIMANCHE DE CARÊME

ÉVANGILE

En ce temps-là, Jésus fut conduit par l'Esprit-Saint dans le désert, pour y être tenté par le démon; et lorsqu'il eut jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim. Alors le tentateur s'approchant, lui dit : « Si vous êtes le Fils de Dieu, commandez que ces pierres se changent en pain. » Mais Jésus lui répondit : « Il est écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » Le démon alors le transporta dans la ville sainte, et l'ayant placé sur le haut du temple, il lui dit : « Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas ; car il est écrit : il a commandé à ses anges d'avoir soin de vous, et ils vous porteront entre leurs mains, de peur que votre pied ne heurte contre quelque pierre. » Jésus lui répondit : « Il est encore écrit : « Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu. » Le démon le transporta ensuite sur une montagne très élevée ; et, de là, lui montrant tous les royaumes du monde avec toute leur gloire, il lui dit :

« Je vous donnerai toutes ces choses, si, en vous prosternant, vous m'adorez. » Mais Jésus lui dit : « Retire-toi, Satan, car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul. » Alors le démon le laissa, et aussitôt les anges s'approchèrent et le servirent.

HOMÉLIE

Le divin Sauveur venait de donner au monde une leçon d'humilité et de pénitence, en voulant recevoir le baptême des mains de Jean-Baptiste, son précurseur, lorsqu'il fut conduit par l'Esprit-Saint dans le désert. C'est dans cette profonde solitude, où il passa quarante jours et quarante nuits qu'il se prépara par la prière, la pénitence et la mortification, aux attaques qu'il devait bientôt subir et à la prédication de l'Évangile qu'il devait commencer bientôt.

Ce grand Modèle des chrétiens, sachant que la tentation ou l'épreuve est la loi commune de l'humanité, a voulu subir lui-même cette loi générale pour nous mieux montrer comment nous devons nous préparer à la tentation et nous en assurer le triomphe. « Ce n'est point, nous dit-il par sa conduite, en allant imprudemment au-devant d'un ennemi qui a juré notre perte, mais en fuyant le monde dont il se sert pour nous conduire à la perdition. » Écoutons l'historien sacré : « *Jésus fut conduit par l'Esprit-Saint dans le désert pour y être tenté par le démon.* » Ces premières paroles de notre

évangile nous apprennent qu'au lieu d'aller affronter la tentation, Jésus a attendu que la tentation vînt l'attaquer. C'est ainsi que nous devons agir nous-mêmes en nous éloignant des occasions dangereuses et en recourant à la mortification . *Il jeûne quarante jours et quarante nuits.* N'espérons pas, sans ces précautions, éviter les pièges de l'ennemi. Les saints n'ont pas employé d'autres moyens. Si Jésus vient encore au désert pour s'y préparer d'une manière prochaine au ministère évangélique, c'est pour nous dire que c'est dans la retraite que nous devons nous préparer aux grandes choses et aux grands devoirs que chacun est appelé à remplir. Et si nous n'avons pas, mes frères, une grande mission à remplir ici-bas, tous nous avons à subir des tentations plus ou moins terribles, plus ou moins fréquentes. Comment y résisterons-nous avec notre faiblesse native? En nous y préparant dans le recueillement et dans la retraite comme Notre-Seigneur, qui nous donne aujourd'hui un si touchant exemple.

« *Et ayant jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim ensuite.* » Il est une sorte de démon qu'on ne chasse que par le jeûne et la prière. Voilà les armes du chrétien dans ces grandes luttes de l'âme qu'il est appelé à soutenir tous les jours. Pour que l'âme soit forte, il faut que le corps soit affaibli. « *Lorsque je suis faible*, dit l'Apôtre, *c'est alors que je suis fort! car la vertu se perfectionne dans la faiblesse.* » Puis il ajoute : « Je châtie mon corps et le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres

je ne devienne réprouvé moi-même. » Tous les saints à son exemple se sont fait un devoir de dompter leurs corps rebelles, non seulement par le jeûne, mais par les austérités les plus rigoureuses. Or, si les saints n'ont pas cru triompher de cet ennemi domestique sans le mortifier, nous qui ne sommes que de faibles et malheureux pécheurs, pouvons-nous espérer de le vaincre en le ménageant et en le flattant? Non, mes frères, il n'y a que la mortification qui puisse nous rendre victorieux des violents assauts qu'il ne cesse de nous livrer; et c'est pour nous faire pratiquer cette mortification que l'Église nous fait une obligation de jeûner pendant toute la sainte quarantaine que nous venons de commencer. Faites-vous donc un devoir d'observer cette loi qui oblige tous les chrétiens; ou si les pénibles travaux qui sont attachés à votre état vous rendent le jeûne impraticable, suppléez à cet exercice de mortification en vous privant autant que vous le pourrez de tout ce qui peut flatter la sensualité de ce corps rebelle, qui s'élève sans cesse contre l'esprit et qui devient pour nous un tyran, lorsque nous n'avons pas soin de le traiter en esclave. Jésus-Christ n'avait rien à craindre du sien, et s'il l'a mortifié par le jeûne, ce n'est que pour nous donner l'exemple de la mortification. Ne serions-nous pas entièrement inexcusables, si nous refusions de l'imiter?

Après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits, ce divin Sauveur eut faim, et le tentateur s'approchant, lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, dites que ces pierres

deviennent des pains. Le Sauveur ne raisonne pas avec l'ennemi, il n'entame pas d'arguments pour combattre la fausseté de sa proposition. Sans contenter sa vaine curiosité, il lui répond : *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.*

Vous voyez le langage que le démon tient à Jésus-Christ. Il est des tentations du cœur qui nous attaquent en flattant notre inclination, et qui nous portent, par de légers commencements aux plus grands désordres... Notre-Seigneur, au bout de quarante jours, ayant voulu éprouver la faim, le démon pour le tenter se présente à lui sous une forme humaine; le voyant épuisé, il lui propose un moyen pour remédier à ses besoins. Vous souffrez, lui dit-il, et cet aride désert ne vous offre rien; mais vous savez ce que Dieu peut, vous savez ce que vous êtes; *si vous êtes le Fils de Dieu, commandez que ces pierres deviennent des pains.* C'est ainsi que le démon profitant de notre situation, de nos faiblesses et de nos besoins, examinant notre tempérament, notre humeur, notre penchant, notre passion dominante, nous excite à nous satisfaire. C'est par le prétexte du besoin et de la faim qu'il engage souvent les pauvres à usurper ce qui ne leur appartient pas, et à changer en pain ce qu'ils volent aux autres. C'est par la vanité et les désirs de plaire qu'il conduit cette jeune personne au milieu du monde et qu'il parvient à la dépraver. C'est par de légères négligences dans l'accomplissement de nos devoirs qu'il nous conduit aux plus

graves prévarications et nous fait arriver à l'iniquité. C'est donc au premier pas, comme Jésus-Christ, qu'il faut arrêter l'ennemi de notre âme. C'est au début de la tentation qu'il faut répondre : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.

L'Esprit de ténèbres ne se lasse point d'attaquer notre divin Maître. N'ayant pu le prendre par les tentations physiques, il a recours à celles de l'esprit qui flattent l'orgueil et conduisent à l'erreur et à la présomption. *Le démon le prit alors et le transporta dans la Cité sainte et le mettant sur le haut du temple, il lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas; car il a recommandé à ses anges de prendre soin de vous, et ils vous porteront dans leurs mains, de peur que vous ne heurtiez le pied contre quelque pierre.*

Le démon, déconcerté par la sage réponse que Jésus vient de lui faire, essaie de le saisir par l'orgueil, la vaine gloire, la présomption. L'orgueil peut avoir plusieurs objets et le démon choisit pour nous tenter celui qui est le plus analogue à notre nature. Il nous présente, selon nos dispositions, l'orgueil de la naissance, l'orgueil des dignités, l'orgueil du pouvoir, l'orgueil de la considération, l'orgueil des richesses, l'orgueil de la beauté, l'orgueil des connaissances, l'orgueil des talents et jusqu'à l'orgueil de la vertu et de la piété qui n'est ni le moins commun, ni le moins dangereux. C'est par ce genre d'orgueil qu'il attaque le Sauveur. Voilà pourquoi il l'emporte au plus haut du temple et l'engage à se

jeter de haut en bas afin qu'en ne recevant aucun mal de sa chute, le monde croie qu'il est véritablement le Fils de Dieu et qu'il deviendra pour le peuple un sujet d'admiration. Voilà la tentation de l'honneur et le chatouillement de la vaine gloire. Mais que fait Jésus ? Il le confond par une réponse qui renferme pour nous une profonde instruction : Il lui rappelle la défense de tenter Dieu ; et ce serait le tenter que d'exiger de lui un miracle pour se conserver la vie. Ce n'est point par des miracles que Dieu veut nous conduire au salut ; il a établi un ordre de choses général et son intention est que nous le suivions. Regardons comme des tentations du démon ces idées qui quelquefois nous poussent à nous jeter dans des voies extraordinaires. C'est nous éloigner du but, que de nous écarter de la route où Dieu nous a placés. Nous sommes assurés des secours divins tant que nous la suivons avec simplicité ; mais Dieu ne nous doit plus rien dès que nous en sortons pour suivre celles qui flattent notre orgueil. La voie commune de l'humilité, de l'obéissance aux supérieurs, de la fuite des occasions, voilà celle qui nous est tracée et que nous ne pouvons quitter sans danger. Le démon présente souvent à ceux qui ont fait quelques progrès dans la piété la même tentation qu'à Jésus-Christ. Il leur dit : Jetez-vous dans ce précipice ; ne craignez rien, votre vertu est assez affermie ; les anges eux-mêmes viendront, s'il le faut, à votre secours : entretenez hardiment cette liaison qui ferait pécher un autre ; voyez librement cette

personne; allez sans inquiétude dans telles et telles sociétés, où périraient des âmes moins profondément enracinées dans la vertu ; la vôtre ne fera que s'épurer : Dieu que vous servez si fidèlement, vous y assistera de ses grâces.

D'autres fois, au lieu de vous dire : Jetez-vous en bas, il nous invitera à monter au-dessus du pinacle, de chercher la gloire, de briguer les honneurs, les emplois, et lorsqu'il nous aura montré les ressorts à faire jouer pour y parvenir et nous mettre en mesure de satisfaire notre orgueil, il nous fera regarder avec dédain et mépris ceux qui sont au-dessous de nous. C'est ainsi qu'il nous perdra par l'orgueil et la vaine gloire.

D'autres fois, pour nous faire perdre le mérite de nos meilleures actions, il nous fera agir en vue des louanges et des applaudissements des témoins de nos bonnes œuvres ; c'est ainsi que nous perdons le mérite de nos jeûnes, de nos aumônes et de nos prières. Que devons-nous faire pour résister sûrement à ces séductions. Nous devons répondre hautement avec Jésus-Christ : *Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu.*

Alors le démon sans se déconcerter, le transporte sur une haute montagne où il étale à ses yeux tout ce que le monde a de plus séduisant. Il lui en fait voir la grandeur et la gloire : Tout cela m'appartient, lui dit-il, je suis le maître d'en disposer, et je vais vous le livrer à vous-même si vous voulez m'adorer : *Si cadens adoraveris me.* Quel blasphème horrible!

quelle imposture! quelle perfidie! quelle proposition! Se substituer à Dieu, être adoré... Voilà ce qu'il demande à tout homme qu'il porte au mal, et pour le gagner il a recours à de vains fantômes, à de chimériques promesses, à de trompeuses illusions; il séduit son imagination et trouble ses sens. Cet imposteur promet ce qu'il n'a pas. Il montre les objets les plus agréables : *Ostendit omnia regna mundi.* Il les promet : *hæc omnia tibi dabo;* mais avant de les donner il veut qu'on se prosterne devant lui pour l'adorer : *Si cadens adoraveris me;* c'est-à-dire qu'il veut se rendre le souverain des cœurs, pour être le maître de refuser ensuite ce qu'il promet et qu'il ne peut nullement donner : et c'est cependant par ces illusions grossières qu'il séduit encore aujourd'hui tant de chrétiens : car combien n'en voyons-nous pas qui, sur les vaines espérances qu'il leur donne de leur faire part des biens et des grandeurs du siècle, commencent d'abord par se donner à lui, et par se prosterner devant lui pour l'adorer, sans que l'exemple de tous ceux qu'il a séduits, soit capable de les détromper : *Enfants des hommes, jusques à quand vos cœurs seront-ils endurcis?* Pourquoi aimez-vous tant la vanité, et d'où vient que vous cherchez le mensonge? Voyez-vous, de bonne foi, que ceux qui se rendent les esclaves du démon, en soient plus heureux et plus fortunés : cet ambitieux se prosterne devant lui depuis tant d'années, en est-il plus élevé? Cet avare, le reconnaît pour son dieu, en est-il plus riche?

A peine le divin Sauveur eut-il entendu la proposition sacrilège qu'osa lui faire cet esprit imposteur, en l'invitant à l'adorer et à se prosterner devant lui, qu'il lui répondit avec un ton de mépris et d'indignation : *Retire-toi, Satan, car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul.* Voilà la maxime qui doit nous servir de règle. Il n'y a qu'un seul maître qu'on doive adorer et servir. Ce maître est Dieu ; et c'est Dieu seul que j'adorerai et servirai.

En opposant ces résolutions et ces sentiments religieux aux suggestions impies de l'esprit tentateur, vous le confondrez, vous le mettrez en fuite ; et vous verrez comme Jésus-Christ les douceurs de la paix remplacer la peine du combat ; car, après la dernière réponse de ce Dieu Sauveur, le démon le laissa, aussitôt les anges s'approchèrent de lui et le servirent. Voilà le dénouement de la tentation du Sauveur. L'ange déchu se retire, honteux, couvert de confusion. Les anges du ciel se présentent et servent au Sauveur la suave nourriture qui dissipera sa faim. Gracieuse image de ce qui aura lieu pour nous, mes frères, si nous combattons saintement les combats du Seigneur. Le démon un jour cessera de nous poursuivre, il se retirera définitivement, il ne pourra plus rien pour notre perte... Et les anges qui nous aufont protégés pendant la vie, s'approcheront de nous à la dernière heure, ils viendront nous servir les dernières consolations que le chrétien espère ici-bas. ils viendront prendre notre âme pour la porter

aux célestes demeures de la radieuse éternité. *Amen.*

POUR LE MÊME DIMANCHE

Les Tentations, voir le *Missionnaire de la campagne*, tome Ier, page 200.

IIe DIMANCHE DE CARÊME

ÉVANGILE

En ce temps-là, Jésus prit Pierre, Jacques et Jean son frère, et les conduisit sur une haute montagne, à l'écart. Et il fut transfiguré devant eux ; sa face resplendit comme le soleil, et ses vêtements devinrent blancs comme la neige. Et voilà que Moïse et Élie leur apparurent, s'entretenant avec lui. Or prenant la parole, Pierre dit à Jésus : Seigneur, il nous est bon d'être ici ; si vous voulez, faisons trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et l'autre pour Elie. Il parlait encore lorsqu'une nuée lumineuse les couvrit.

Et voici une voix de la nuée disant : Celui-ci est mon Fils bien aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances, écoutez-le. Or, les disciples en entendant cela, tombèrent sur leur face et furent saisis d'une frayeur extrême. Mais Jésus s'approcha et les toucha, et il leur dit : Levez-vous et ne craignez point. Alors levant les yeux, ils ne virent plus personne, si ce n'est Jésus seul. Et comme ils descendaient de la montagne, Jésus leur commanda disant : Ne parlez

à personne de cette vision jusqu'à ce que le Fils de l'homme ressuscite d'entre les morts.

HOMÉLIE

Mes Frères,

On regarde communément la transfiguration de Notre-Seigneur comme un miracle, et comme un miracle éclatant; et néanmoins il n'en est rien. Plus le divin Sauveur se montre avec splendeur et majesté, plus il se rapproche de son état naturel. Le véritable miracle, le miracle permanent est qu'il cache à nos regards pendant trente-trois ans la gloire dont il est naturellement revêtu. Il ne faut que des yeux pour voir un Dieu sur le Thabor, il faut la foi pour le reconnaître dans tout le reste de sa vie. Sa transfiguration satisfait la raison ; son état ordinaire la confond.

Pourquoi Jésus-Christ s'est-il transfiguré en présence de ses Apôtres? Pour fortifier leur foi et la nôtre. Il voulait prémunir les uns et les autres contre le scandale de sa Passion et de sa mort. Nous devions le voir noyé dans un océan d'opprobres et de douleurs : il se montre auparavant tout rayonnant de lumière et de gloire afin que la splendeur de son premier état balance dans notre esprit l'ignominie du second, et que le voyant humilié, après l'avoir vu glorifié, nous soyons persuadés qu'il ne souffre que parce qu'il le veut.

Jésus-Christ n'admet pas tous ses apôtres au spectacle de sa transfiguration. Il fait un choix des plus dignes, nous apprenant ainsi que les grâces qui sortent de l'ordre commun ne sont le partage que de quelques âmes privilégiées.

Tandis que le Sauveur montrait aux trois apôtres bien-aimés un rayon de sa gloire, Moïse et Élie se trouvèrent au milieu d'eux et s'entretenaient avec le divin Maître. De quoi parlaient-ils ? Saint Luc nous le dit : *Dicebant excessum ejus, quem completurus erat in Jerusalem :* il parlait de l'excès de son amour qu'il allait accomplir en mourant à Jérusalem. Oui, c'est de sa mort que le Sauveur s'entretient avec Moïse et Elie. Comme elle était le but de sa mission, elle était l'objet de toutes ses pensées. Sa mort si cruelle, si humiliante est encore ce qui l'occupe au sein même de la gloire dont il est revêtu. Quelle différence cependant entre Jésus sur le Thabor, et Jésus sur le Calvaire. Aujourd'hui il apparaît environné de majesté, plus tard on le verra couvert de blessures, semblable à un ver de terre; sur le Thabor retentit la voix du Père Eternel qui le proclame son Fils bien-aimé, sur le Calvaire le Fils criera avec douleur : Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné? Aujourd'hui, assisté par les deux plus grands personnages de la Loi, il reçoit leurs adorations, alors il sera exposé entre deux larrons, aux rires et aux outrages de la multitude. En ce jour les apôtres voudraient ne jamais plus se séparer de lui, plus tard ils l'abandonneront honteusement, et Pierre qui aujour-

d'hui est le premier à manifester son désir de rester avec lui, alors sera le premier à le renier. Pourquoi, mes frères, Notre-Seigneur rapproche-t-il deux choses aussi disparates? C'est pour nous rappeler que l'ignominie et la gloire, les souffrances et la joie sont unies comme le principe et la conséquence, et que les unes mènent nécessairement aux autres.

Vous vous êtes peut-être demandé pourquoi Notre-Seigneur fait apparaître Moïse et Elie dans la scène de la transfiguration? C'est parce que ces deux saints et illustres personnages représentent et rappellent les deux grands faits qui ont préparé la venue du Messie: la loi et la prophétie. Jésus-Christ est le terme de l'une et de l'autre : c'était pour préparer le peuple juif à le recevoir que la loi avait été donnée, c'était pour l'annoncer que les prophètes avaient parlé. Tout chez les Juifs était figure ; tout avait rapport à Jésus-Christ : préceptes, promesses, cérémonies, sacrifices, sacerdoce, personnages même, patriarches, justes, prophètes, tout avait pour l'objet de le figurer et de le promettre. Jésus-Christ expirant sur la croix, toutes les figures sont réalisées, tous les oracles sont accomplis, la loi ancienne cesse et la nouvelle commence. Moïse et Elie sur le Thabor reconnaissent que leur rôle est fini, et qu'avec Jésus va commencer pour le monde une ère nouvelle.

Frappés de l'admirable spectacle qui s'offre à leurs yeux les apôtres sont ravis d'un bonheur ineffable. Pierre ne peut s'empêcher de l'exprimer avec sa vivacité ordinaire : « Seigneur, dit-il, nous sommes bien

ici, faisons-y trois tentes. » Oui, c'est là, c'est au sein de la gloire que l'on est bien. Ce n'est même que là que se trouve le vrai bonheur. Tous ces faux biens de la terre dans lesquels nous cherchons la félicité ne donnent que des plaisirs toujours mêlés de peine, souvent accompagnés de soucis, presque toujours suivis de regrets. Le bonheur n'appartient pas à ce monde. Dieu l'a placé au delà des limites de la vie. Il nous est promis ; il ne nous est pas encore accordé; nous n'en jouirons qu'à condition de le mériter; nous pouvons le poursuivre pendant la vie, mais nous ne l'atteindrons qu'après la mort. En ce moment, notre âme, dégagée du poids du corps, se trouvera soudainement en présence de Jésus-Christ rayonnant d'une gloire plus éclatante encore que celle du Thabor, environné non seulement de Moïse et d'Elie, mais de tous les saints de l'ancienne et de la nouvelle loi, et prononçant sur elle son irrévocable arrêt. Quelle sera cette sentence? Il ne tient qu'à nous de la préparer. Notre sort est entre nos mains ; nous sommes les maîtres de nos destinées éternelles. Travaillons à les rendre heureuses tant que les temps et les moyens nous en sont donnés.

Saint Pierre parlait encore, lorsqu'une nuée lumineuse les enveloppa. Et en même temps une voix venant de la nue disait : C'est là mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances ; écoutez-le.

Nous trouvons ici deux choses : un témoignage éclatant rendu à Jésus-Christ par son Père en présence des représentants de la loi ancienne et de la

loi nouvelle, et un précepte de l'écouter. Dieu rappelle ce qu'il avait déjà fait entendre sur les bords du Jourdain et reconnaît hautement Jésus-Christ pour son Fils. Il confirme ainsi le dogme sacré, rejeté avec dédain par l'incrédulité, combattu avec fureur par diverses hérésies, que Jésus-Christ est la seconde personne de la Sainte Trinité, engendrée dans l'éternité, née dans le temps; Dieu comme son Père, homme comme nous.

Et ce Fils bien-aimé, Dieu le Père nous commande de l'écouter. Ce commandement fait aux Apôtres doit retentir dans tous les pays et dans tous les temps : il oblige tout homme venant en ce monde.

Or, Jésus-Christ nous parle d'abord par son Église à laquelle il a confié, avec le dépôt de son enseignement, la prérogative de son infaillibilité. Celui qui vous écoute, dit-il à ses Apôtres m'écoute; celui qui vous méprise, me méprise, et en moi méprise Celui qui m'a envoyé. Nous devons donc écouter l'Église, croire les vérités qu'elle enseigne, rejeter les erreurs qu'elle condamne et suivre les lois qu'elle proclame.

Cette obligation d'écouter l'Église nous fait un devoir de repousser tout enseignement qui serait contraire au sien; de nous prémunir contre toutes les doctrines suspectes de mensonge ou d'immoralité.

Jésus-Christ nous parle aussi, et c'est là son organe le plus direct, par le ministère évangélique, c'est-à-dire par les évêques et les prêtres ; mais ces repré-

sentants du divin Maître, comment les écoutons-nous? Nous rendons-nous avec assiduité à leurs salutaires prédications ? Et lorsque nous y assistons, quel est l'esprit que nous y apportons? La parole divine, hélas! trop souvent nous pèse et nous ennuie, et nous n'allons pas l'écouter; trop souvent nous la regardons comme un vrai amusement, et nous n'en retirons aucun profit. Nous ne l'écoutons pas ou nous l'écoutons mal, et à cause de cela nous tournons contre nous ce grand bienfait de Dieu; nous trouvons la mort là où Dieu avait placé la vie.

Jésus-Christ nous parle encore par les saintes pensées, les pieux mouvements qu'il fait naître en nous. Cette horreur naturelle que vous ressentez pour le mal, c'est sa voix qui vous engage à le fuir; ce remords qui trouble votre conscience, c'est sa voix qui vous appelle au repentir; ce désir que vous éprouvez de faire une bonne œuvre, de résister à une passion, de vaincre une mauvaise habitude, c'est sa voix qui vous pousse au bien, à la vertu; ces mouvements pieux qui attendrissent votre âme, c'est sa voix qui vous presse de l'aimer. Dites donc aujourd'hui comme le prophète : *Audiam quid loquatur in me Dominus meus.*

Enfin Jésus-Christ nous parle par les événements. Tous ceux qu'il fait passer sous nos yeux sont des leçons. Quand il lance son tonnerre sur les empires, quand il livre les sociétés aux révolutions, il nous montre l'instabilité des choses humaines; quand il renverse les trônes, brise les sceptres, anéantit les

dignités, déchire les titres, il nous enseigne le néant des grandeurs terrestres; quand il arrête l'impie, le libertin, le riche avare, le mondain au milieu de leurs triomphes, il nous donne un exemple de sa rigoureuse justice. Par les prospérités honnêtes, il nous excite à la reconnaissance; par les adversités, a l'humiliation et à la prière. La rencontre d'un pauvre nous prêche l'aumône, celle d'une croix la mortification; un convoi funèbre nous dit que la mort est à nos portes. Dans l'intérieur de nos maisons, sur les places publiques, dans la solitude, Jésus-Christ nous parle. Écoutez-le, chrétiens; n'endurcissez pas vos cœurs, mais soyez dociles à sa voix : *Hodiè si vocem Domini audieritis, nolite obdurare corda vestra.*

Mais ne nous contentons pas d'écouter notre Maître; obéissons-lui. Si vous vous contentez, dit saint Jacques, d'écouter la parole de Dieu sans la mettre en pratique, vous vous faites la plus dangereuse illusion : *Estote autem factores verbi, et non auditores tantum, fallentes vosmetipsos.* Celui qui se contente de l'entendre sans la suivre, ressemble à l'homme qui regarde rapidement son visage dans un miroir, il passe, et aussitôt il a oublié les traits de sa figure; mais celui qui médite sérieusement la loi divine et la traduit dans ses actes, celui-là sera heureux par ses œuvres : *Hic beatus in facto suo erit.*

Les apôtres en entendant la voix qui venait de la nue furent saisis de frayeur et tombèrent le visage contre terre, mais Jésus les touchant de la main leur

dit : « Levez-vous et ne craignez point. » Il y a une crainte qui est salutaire, qui est le commencement de la sagesse, et cette crainte-là, non seulement le Sauveur ne veut pas nous en débarrasser, mais il désire que nous la conservions, car c'est la crainte d'un fils qui redoute d'offenser son père, ou d'un criminel qui tremble devant la sentence que son juge peut prononcer contre lui. Mais il est une crainte qui est mauvaise : c'est celle qui nous fait redouter les maux de la vie présente, car ces maux sont souvent des grâces de la miséricorde de Dieu et rarement les châtiments de son infaillible justice. Il y a aussi la crainte qui fait éviter le péché simplement à cause de l'enfer qui doit le punir. Cette crainte est purement servile. Devant ces deux craintes-là Jésus-Christ nous dit avec raison : « Ne craignez pas. » Mettons toute notre confiance en Dieu, mes frères, soit pour les choses spirituelles, soit pour les besoins temporels. Il connaît notre faiblesse, notre misère, et il est tout disposé à nous venir en aide. Disons donc comme le saint roi David : *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* Cette confiance absolue nous méritera d'être transfigurés un jour dans le ciel et de contempler à jamais Celui qui sera le principe de notre gloire. *Amen.*

POUR LE MÊME DIMANCHE

NOUS DEVONS SUIVRE LA VOIX DE JÉSUS-CHRIST

Hic est Filius meus dilectus in quo mihi benè complacui : ipsum audite.

Dans l'Evangile de ce jour, Dieu le Père, après avoir proclamé hautement la divinité de Jésus-Christ et déclaré qu'il est son Fils bien-aimé, l'objet de ses complaisances, nous intime l'ordre de l'écouter : *Ipsum audite ;* écoutez-le, dit la voix céleste. Ce mot est important ; comprenons-en toute la portée.

Il signifie prêter l'oreille à la parole de Jésus, l'entendre volontiers, de bon cœur ; il signifie de plus écouter, méditer ce que l'on entend, en approfondir le sens ; il signifie encore exécuter ce qu'on a entendu et compris : *Ipsum audite.* Ecoutez-le ! c'est-à-dire recevez ses enseignements, méditez-les, pratiquez-les.

Ce précepte n'émane point des princes de la terre, mais du souverain Maître du ciel. Soyons donc attentifs à cette voix salutaire, et considérons en combien de manières elle se fait entendre. Jésus-Christ nous parle :

1° Par les décisions de son Eglise, à laquelle il a confié, avec le dépôt de son enseignement, la prérogative de son infaillibilité. Il a promis d'être avec elle jusqu'à la fin des siècles, l'assurant *que les portes de l'enfer ne prévaudraient pas contre elle ;* elles prévaudraient, si l'erreur pouvait se glisser dans son enseignement. Il avait dit auparavant : « Quand vous prêcherez, ce ne sera pas vous qui parlerez, mais ce sera l'Esprit de mon Père qui parlera par votre bouche. » C'est à ses apôtres et, en leur personne, à tous leurs successeurs, que Jésus-Christ adressait ces paroles. Elles prouvent évidemment le devoir, pour tout fidèle, d'écouter l'Eglise et de lui obéir. Vous devez donc croire avec fermeté les vérités qu'elle enseigne, rejeter avec indignation les erreurs qu'elle condamne, recevoir avec docilité les instructions qu'elle publie, pratiquer avec exactitude les préceptes qu'elle dicte. Cette soumission que vous devez à l'Eglise vous impose l'obligation de repousser loin de vous tout enseignement qui n'en émane pas, de rejeter, comme des poisons mortels, toutes les doctrines qui ne vous sont pas présentées par elle, de vous éloigner soigneusement de ces chaires empestées où l'hérésie distribue insidieusement, sous le

nom de doctrine évangélique, le mensonge et l'erreur. Rentrez un instant au dedans de vous-même. L'Eglise est-elle pour vous cette mère chérie dont la voix ne s'élève jamais en vain ? Prenez-vous pitié de ses larmes ? Cherchez-vous à consoler ses douleurs ? Vous réjouissez-vous avec elle lorsqu'elle est dans l'allégresse ? Quel respect portez-vous aux pasteurs de l'Eglise et à vos pères dans la foi ? En quels termes en parlez-vous ? Avec quelle docilité acceptez-vous leur enseignement ?

2° Jésus-Christ nous parle par la voix des prédicateurs qu'il appelle ses agents, ses ambassadeurs, ses représentants, ses porte-voix : *Pro Christo legatione fungimur ;* ses coadjuteurs dans l'œuvre du salut : *Dei sumus adjutores.* C'est ce divin Sauveur qui les envoie parmi nous pour nous instruire : *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos... Evangelizare pauperibus misit me Pater... Euntes, docete omnes gentes... Qui vos audit me audit ; qui vos spernit me spernit.*

Le prédicateur est donc l'organe le plus direct qui nous fait entendre les oracles de Jésus-Christ. Les exhortations du ministère pastoral sont donc la parole du divin Maître ; et le Père éternel nous ordonne de l'écouter attentivement : *Ipsum audite.* Ecoutez sa doctrine, pratiquez sa loi, imitez ses exemples, prenez son esprit, suivez ses maximes. Sommes-nous dociles à cette voix du Thabor ? L'avons-nous comprise ? Interrogeons notre con-

duite. Est-ce Jésus-Christ que nous avons écouté? N'est-ce pas bien souvent le démon, le monde, nous-mêmes, notre humeur et nos passions? Ecoutons-nous Jésus-Christ, lorsqu'il nous dit de renoncer à ce péché, de rompre cette habitude, de résister à cette passion, d'étouffer ces mouvements de notre cœur, de réprimer nos sens, de retenir nos regards, d'arrêter notre langue; lorsqu'il nous dit de fuir la dissipation, de nous livrer à la prière, à la lecture des Livres saints, à la méditation? Ah! n'étouffons-nous pas sa voix, ne fermons-nous pas l'oreille pour ne pas l'entendre, n'y résistons-nous pas ouvertement lorsque nous l'entendons? S'il en est ainsi, que faisons-nous du précepte: *Ipsum audite?* Et quelle responsabilité n'assumons-nous pas devant Celui qui sera notre juge?

3° Jésus-Christ nous parle encore par les pensées saintes qu'il fait naître dans notre esprit. Cette horreur naturelle que nous ressentons pour le mal, c'est sa voix qui nous engage à l'éviter; ce remords qui trouble notre conscience, c'est sa voix qui nous appelle à la pénitence; ce désir que nous éprouvons de faire une bonne œuvre, c'est sa voix qui nous y encourage; ces mouvements pieux qui attendrissent notre âme, c'est sa voix qui nous presse de l'aimer. « J'écouterai, dit le prophète, ce que le Seigneur daignera dire au dedans de moi. » Nous devons de même prêter une oreille continuellement attentive à cette voix qu'il fait pénétrer dans notre cœur. Elle est douce, et pour être entendue, elle a besoin d'être

écoutée avec un grand recueillement. Hélas ! combien le défaut de recueillement nous a fait perdre de salutaires inspirations ! Combien de fois Dieu nous a parlé, tantôt nous suggérant une bonne action, tantôt nous détournant d'une mauvaise ; ici, nous rappelant les préceptes de la loi, là, nous en présentant les promesses ou les menaces ! Et nous, emportés par notre dissipation, nous ne l'avons pas seulement entendu. Nous avons méconnu ses dons, ignoré ses grâces, été sourds à ses instructions ; nous en avons été punis par la perte des bienfaits qu'il nous offrait.

4° Jésus-Christ emploie un autre langage plus sensible que les précédents, et encore moins écouté : c'est celui des événements. Tous ceux qu'il fait passer sous nos yeux sont des instructions qu'il nous donne. Quant il lance son tonnerre sur les empires et qu'il les bouleverse par des révolutions, il nous révèle l'instabilité des choses humaines ; quand il précipite du faîte de leur puissance ceux qu'il y avait élevés, il nous apprend le néant des grandeurs terrestres : quand il frappe, au milieu de leur carrière, et enlève soudainement de la terre des victimes de sa justice, il nous avertit de la certitude de la mort et de l'incertitude de son heure. Les exemples de vertu nous apprennent ce que nous devons faire, ceux du vice nous disent ce que nous devons éviter. Par les prospérités, il nous excite à lui rendre grâces ; par les adversités, il nous engage à recourir à lui. La rencontre d'un pauvre est une exhortation à l'au-

môme ; l'aspect d'un temple est une invitation à la prière ; la vue d'une croix est un souvenir de la Passion. Dans l'intérieur de nos maisons comme au milieu des places publiques, dans le silence de la solitude comme dans la dissipation des sociétés, partout Jésus-Christ nous parle. Il nous parle encore par les livres de piété aujourd'hui si répandus dans le monde. Lisez-les avec soin et recueillement ; vous y découvrirez la voix de Dieu.

Il nous parle surtout au cœur dans la divine communion, quand il se renferme en nous, comme un ami qui vient s'asseoir au foyer de son ami... Mais vous, mes frères, l'écoutez-vous bien ? L'écoutez-vous comme Madeleine quand elle le recevait à Béthanie, dévorant en quelque sorte les paroles qui s'échappaient de la bouche divine ? Cependant le Père céleste nous commande de l'écouter et de l'écouter attentivement : *Ipsum audite.*

Mais, insensés que nous sommes ! nous vivons environnés de ses instructions sans y prendre garde ; nous marchons à travers ses avertissements, ses exhortations, ses instances, sans y réfléchir, sans les apercevoir. Les événements nous frappent, et ils ne nous instruisent pas ; nous en parlons, nous en raisonnons, nous en recherchons les causes, nous en calculons les effets ; la seule chose que nous n'y voyons pas, c'est ce qu'il nous serait le plus utile d'y voir, ce que Dieu y a mis pour nous instruire, nous exhorter et nous toucher. Habituons-nous donc

à reconnaître la voix de Jésus toutes les fois qu'il nous parle durant le cours de notre pèlerinage; profitons de toutes les instructions qu'il nous donne; c'est à cette docilité qu'est attachée notre sanctification et, par suite, notre salut éternel. *Amen.*

POUR LE MÊME DIMANCHE

LE THABOR ET LE CALVAIRE

Dicebant excessum ejus quem complecturus erat in Jerusalem. (Luc, IX, 31.)

Sur la montagne du Thabor, en montrant à Moïse, à Élie et à trois de ses disciples un coin de sa gloire, Jésus-Christ leur parlait des ignominies qui l'attendaient à Jérusalem, lorsque serait venu le jour de sa Passion.

Il peut nous paraître étrange, mes frères, qu'au milieu des splendeurs de sa Transfiguration, le Sauveur parle des opprobres de sa mort. Qu'y avait-il de commun entre le Thabor et le Calvaire? Pourquoi rapprocher et réunir deux situations si opposées? Dans le premier de ces mystères tout est gloire et délices pour Jésus-Christ : les rayons de sa divinité l'enveloppent tout entier et transfigurent son humanité sainte : *Et resplenduit facies ejus sicut sol.* Dieu le

Père proclame sa divinité et son indéfectible sainteté en reconnaissant en lui son Fils bien-aimé et l'éternel objet de ses complaisances : *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi benè complacui.* Dans le second, tout est opprobre et souffrance : *Ego autem sum vermis et non homo, opprobrium hominum et abjectio plebis. — Foderunt manus meas et pedes meos et dinumeraverunt ossa mea.* Sur le Thabor son visage est éclatant comme le soleil, la lumière qui l'environne lui forme un magnifique vêtement : *Et vestimenta ejus facta sunt alba sicut nix;* sur le Calvaire il est nu, défiguré, ensanglanté : *Non est ei neque species neque decor. Diviserunt sibi vestimenta ejus.* Là, le Père éternel le proclame son Fils bien-aimé, ici, le Fils se plaint d'être méconnu et délaissé par son propre Père : *Deus meus, ut quid derelicuisti me.* Aujourd'hui ses apôtres ne peuvent s'éloigner de lui : *Domine, bonum est nos hic esse, faciamus hic tria tabernacula;* au jour de sa mort, ils l'abandonneront tous, et Pierre lui-même le reniera : *Nescio hominem.* Cependant, mes frères, ces deux grands mystères se rapprochent par des relations profondes et s'éclairent mutuellement. Méditons ces rapports et prenons garde de ne jamais séparer ces deux grandes choses, le Thabor et le Calvaire.

1° Le Thabor nous montre la gloire et le bonheur qui nous attendent au ciel ; le Calvaire nous fait connaître à quel prix nous pouvons obtenir cette impérissable couronne. Leur union nous apprend que sur la terre les douceurs et les amertumes, les

consolations et les tristesses, la gloire et l'ignominie ne peuvent être séparées pour longtemps. Lorsque Dieu nous donne ses douceurs, ses consolations, prenons garde de nous enorgueillir, car bientôt arriveront les amertumes et les délaissements; la ferveur est souvent suivie de la sécheresse, et le goût des choses de Dieu est fréquemment remplacé par le dégoût de ces mêmes choses. Jésus nous donne les uns pour nous préparer aux autres, comme il a voulu que sa transfiguration préparât ses apôtres au scandale de sa passion.

L'union du Thabor et du Calvaire modère nos joies dans la prospérité; elle nous avertit que le bonheur ici-bas est éphémère, et que la Croix seule peut nous mériter des félicités qui ne passent pas. Mais, d'un autre côté, nous trouvons dans l'union de ces deux mystères de quoi nous consoler dans nos épreuves et nous animer par l'espérance d'une éternelle transfiguration.

Cette union a surtout une force merveilleuse pour embraser nos cœurs du feu sacré de l'amour divin. Sans la Transfiguration nous serions moins touchés de la Passion. C'est après avoir contemplé la grandeur du Fils de Dieu, que nous apprécions mieux la charité qui l'a fait descendre pour nous au dernier degré de l'abaissement. S'il n'avait eu soin de nous révéler sa gloire, aurions-nous pensé au sacrifice qu'il nous a fait, non pendant quelques heures seulement, mais pendant tout le cours de sa vie? Car, soyons bien convaincus, l'état de Jésus-

Christ sur le Thabor était son état naturel, autant que des yeux mortels pouvaient en soutenir l'éclat, et sa Transfiguration ne fut point un miracle, mais l'interruption momentanée d'un miracle d'amour, sans lequel il n'aurait pu ni s'humilier, ni souffrir, ni mourir pour nous. Le miracle permanent était que Jésus nous cachait sa gloire pour ne pas nous éblouir et pour arriver au fond de l'abîme des humiliations, selon la parole de l'Apôtre : *Exinanivit semetipsum.*

2° Mais pourquoi Jésus-Christ n'appelle-t-il à être les témoins de sa transfiguration que trois apôtres : saint Pierre, saint Jacques et saint Jean? Premièrement parce que ces trois apôtres devaient plus tard être les témoins de son agonie, et le Sauveur, en leur montrant quelques rayons de sa gloire, a voulu les prémunir contre le scandale qu'aurait pu leur donner ses défaillances au Jardin des Olives. En second lieu, ces trois apôtres, par leur caractère distinctif, symbolisent admirablement les trois catégories de bienheureux qui auront au ciel une gloire plus grande : les défenseurs de la vérité les, martyrs et les vierges, tous ceux, en d'autres termes, qui auront triomphé de l'esprit de mensonge, du démon et de la chair. Les premiers sont représentés sur le Thabor par saint Pierre, le maître par excellence de la Foi, chargé de la défendre et de l'enseigner d'une manière infaillible à tous les peuples, jusqu'à la consommation des siècles. Les seconds sont représentés par saint Jacques, qui le premier des apôtres signe

de son sang la vérité évangélique. Les troisièmes enfin se reconnaissent dans la personne de saint Jean, à qui Notre-Seigneur, vierge par excellence, confie la Vierge immaculée, sa mère, parce qu'il était vierge lui-même : *Cui Christus in cruce matrem virginem virgini commandavit.* Or, tous les chrétiens, surtout de nos jours, doivent être les apôtres, les défenseurs de la vérité. Le temps est venu où chacun de nous doit faire profession publique de sa foi. En face de l'incrédulité qui se montre le front haut, qui s'affiche en tous lieux, qui envahit les lois, les gouvernements, les tribunaux, les écoles; qui s'étale dans les livres, les brochures, les journaux, ce serait un crime pour nous, chrétiens, de cacher notre foi au sanctuaire de notre conscience, au foyer domestique même. Nous devons, à l'exemple des apôtres, de saint Pierre en particulier, la professer sans respect humain et la défendre dans la mesure de notre science et dans le cercle de nos relations, envers tous ceux qui la blasphèment par lâcheté ou par ignorance. En affrontant ainsi les sarcasmes, les railleries des incroyants, en nous exposant peut-être à la malveillance de gouvernements, de supérieurs incrédules, nous couvrirons nos fronts de l'auréole des martyrs, et nous participerons au triomphe de saint Jacques et de tous ceux qui ont donné à Jésus-Christ le témoignage du sang. Nous aurons notre part aussi à la gloire de saint Jean et des vierges, en environnant notre chair de la mortification de Jésus-Christ, en résistant à ses convoi-

tises, à ses appétits sensuels. Le sensualisme le plus brutal nous envahit à la suite de l'impiété, il faut lui opposer la digue d'une chasteté en rapport avec notre condition : chasteté conjugale dans le saint état du mariage, chasteté virginale en dehors de cet état.

3° Le Thabor et le Calvaire sont deux choses qui se tiennent; l'un est souvent la conséquence de l'autre. Jésus nous conduit au Thabor pour nous préparer au Calvaire, et il nous fait monter au Calvaire pour nous conduire ensuite au Thabor. Et cependant, combien de chrétiens cherchent à séparer ces deux grands mystères ! Combien qui seraient heureux de monter avec Jésus au Thabor, mais qui refusent de le suivre au Calvaire ! Ce sont tous ceux que séduisent les illusions d'une vie commode, d'une dévotion facile. On s'abstient des grands crimes, on remplit les devoirs les plus rigoureux de la vie chrétienne ; mais c'est tout. De contrainte, de mortification, de pénitence, de croix, on n'en veut pas. Comme saint Pierre on veut être avec Jésus-Christ, on dit comme lui : *Bonum est nos hic esse*, mais c'est à la condition que ce sera dans les honneurs et les délices, au Thabor et non au Calvaire. On veut de la piété, mais d'une piété qui s'allie avec la recherche de ses aises : on court après les consolations du service de Dieu, mais on en fuit les peines, les amertumes. Quelle chimère ! Quelle dangereuse illusion ! Jésus notre Maître, notre modèle, n'a passé que quelques instants sur le Thabor, et encore il s'y est

occupé de sa croix et de sa mort, et vous voudriez que votre vie fût un Thabor continuel. La vie entière de Jésus n'a été qu'un martyre prolongé, et vous voudriez que la vôtre fût un festin continuel ? Comment ne voyez-vous pas que vous vous mettez ainsi en contradiction avec Jésus-Christ et que vous l'obligez ainsi à vous dire : *Nescio vos?* Ses exemples vous montrent la piété dans un sacrifice continuel de votre esprit, de votre cœur, de votre volonté, de votre corps, de votre vie ; sa doctrine la fait consister dans ces trois choses : se renoncer, porter sa croix et le suivre : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me.* Ces trois mots sont le précis de la morale, et dès lors comment prétendez-vous vivre sans croix ? Vous voulez être le compagnon de Jésus à sa table, mais vous le délaissez quand il va au désert ; vous le suivez volontiers jusqu'à la fraction du pain, mais vous refusez de boire le calice de sa Passion. Avec le prêtre vous renouvelez peut-être chaque jour à l'autel la mémoire d'un Dieu pénitent, mourant pour nous sur le Calvaire, mais vous n'entrez jamais sérieusement dans les pratiques de la pénitence. Ah ! mes frères, ce n'est pas là l'esprit de Jésus-Christ, et si nous n'avons pas l'esprit du Sauveur il ne nous compte pas parmi les siens : *Si quis spiritum Christi non habet, hic non est ejus.* Entrez donc enfin courageusement dans la voie de la Croix, marchez-y avec persévérance ; c'est le seul moyen d'arriver un jour au Thabor éternel. *Amen.*

IIIe DIMANCHE DE CARÊME

ÉVANGILE

En ce temps-là, Jésus chassa un démon qui était muet, et lorsqu'il eut chassé ce démon, le muet parla, et le peuple en fut dans l'admiration. Néanmoins il y en eut quelques-uns qui dirent : « C'est par Belzébuth, prince des démons, qu'il chasse les démons. » Et d'autres, pour le tenter, lui demandaient un prodige dans le Ciel; mais Jésus, connaissant leurs pensées, leur dit : « Tout royaume divisé contre lui-même sera détruit, et toute maison divisée contre elle-même tombera. » Si donc Satan est divisé contre lui-même, comment son royaume pourra-t-il subsister? Cependant vous dites que c'est par Belzébuth que je chasse les démons, par qui vos enfants les chassent-ils? C'est pour cela qu'ils seront eux-mêmes vos juges. Mais si c'est par l'esprit de Dieu que je chasse les démons, assurément le royaume de Dieu est parmi vous. Lorsque le fort armé garde sa maison, tout ce qu'il possède est en sûreté. Mais s'il en survient un autre plus fort que

lui, qui le renverse, il lui enlèvera toutes ses armes dans lesquelles il mettait toute sa confiance, et il partagera ses dépouilles. Celui qui n'est point avec moi, est contre moi; et celui qui n'amasse point avec moi, dissipe. Lorsque l'esprit immonde est sorti d'un homme, il va par des lieux arides, cherchant du repos, et il n'en trouve point; il dit alors : Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti. Il y revient, et la trouve nettoyée et parée. Alors il s'en va prendre avec lui sept autres esprits plus méchants que lui, et entrant dans cette maison, ils y demeurent, et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. Or, il arriva, comme il disait ces choses, qu'une femme du peuple élevant la voix lui dit : heureuses les entrailles qui vous ont porté et le sein qui vous a nourri! Jésus lui répondit : « Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et la pratiquent! » (Saint Luc, xi, 14-28.)

HOMÉLIE

La seconde année de sa prédication, Notre-Seigneur, après avoir donné à ses apôtres une importante instruction sur la prière, revint dans sa demeure ordinaire de Capharnaüm; mais la foule s'y porta en si grand nombre que ni lui, ni ses apôtres ne pouvaient même prendre leur repas. Sur ces entrefaites on lui présenta un possédé que le démon rendait aveugle et muet et il le guérit, il le delivra à la fois du démon et des maladies corporelles dont le

malin esprit était sans doute la première cause, de sorte que le malade voyait et parlait.

L'état de ce malheureux affligé de trois maux à la fois, était bien triste. Il ne fallait rien moins qu'un miracle pour l'en retirer; aussi était-ce le miracle que le peuple attendait de Jésus en lui présentant cet infortuné.

Ce possédé rendu muet par le démon nous offre l'image du pécheur coupable d'une faute mortelle. Par son péché il appartient au démon dont il est l'esclave; il est en sa possession invisible, il est vrai, mais réelle.

Le pécheur est aveuglé sur l'état affreux de sa conscience, sur les périls de cet état, aveuglé sur l'énormité des péchés qu'il a commis, sur l'état misérable de son âme, la honte de ses passions coupables; sur les suites funestes de son péché, dans cette vie et bien plus encore dans l'autre.

Il est muet pour prier, muet pour s'accuser, muet pour glorifier Dieu. Le Seigneur, du haut du Ciel entend les pécheurs qui l'invoquent du plus profond de leur cœur pour lui exposer leurs misères. Quand ils crieront vers moi, je les exaucerai, nous dit-il par la bouche du prophète Jérémie; mais pour en être entendu, il faut lui parler. Combien qui restent muets, et s'ils parlent, ce n'est qu'à des confidents de leurs passions, propres à les y entretenir ou à leur fournir des moyens de les satisfaire.

Pour recevoir la rémission de ses péchés et être purifié de toute iniquité le pécheur doit les confes-

ser; *car*, dit l'Apôtre, *s'il faut croire de cœur pour obtenir la justice, on doit confesser de bouche pour obtenir le salut.* Or, comme le démon craint que ceux qui lui sont assujettis lui échappent, il les éloigne du tribuna de la pénitence, ou bien il leur ferme la bouche par la dissimulation dans l'aveu de leurs fautes.

Mais les ravages du démon muet ne sont jamais plus déplorables que quand il enchaîne la langue des pères, des mères, des supérieurs chargés par état d'avertir, de reprendre, d'instruire et de corriger. Les uns et les autres sont obligés de prendre en main la cause de Dieu et du prochain. Le seul silence dans ces graves circonstances est souvent un crime énorme et une cause de grands maux. Il est plus funeste que celui que gardait le muet de notre Évangile; et il vaudrait mieux être privé de la faculté de parler que de ne pas en user, quand on le peut et qu'on le doit. Dans le premier cas, on n'est que malheureux, mais dans le second, l'on se rend coupable, l'on pèche, et il n'y a point d'aussi grand mal que le péché. Rentrons donc en nous-mêmes, examinons l'état de notre âme et voyons si nous avons parlé toutes les fois que nous y étions obligés. Si jusqu'ici nous avons gardé un fatal silence, demandons à Notre-Seigneur de délier notre langue comme au possédé de notre Évangile et de nous donner le courage de parler à propos toutes les fois que le devoir l'exige.

Mais pendant que tout le peuple, témoin de la guérison du possédé, s'écriait avec admiration :

N'est-ce point là le fils de David, le Sauveur promis que nous attendons? les pharisiens disent : *C'est par Belzébuth, prince des démons, qu'il chasse les démons.* Voilà le langage dicté par l'envie et l'incrédulité. Parce que ces ennemis irréconciliables du Fils de Dieu ne peuvent contester la vérité des faits, ils blâment la manière dont ils sont produits et empoisonnent le principe d'où ils émanent.

D'autres, pour le tenter, demandaient qu'il fît un miracle dans le ciel. Était-ce pour croire qu'ils demandaient de nouveaux prodiges? Mais ils en avaient déjà tant vu! Le Sauveur n'avait pas seulement chassé les démons en leur présence, mais il avait aussi guéri les lépreux, ressuscité les morts, apaisé les flots d'une mer irritée et remis les péchés des hommes. Ce n'était donc pas pour croire qu'ils demandaient de nouveaux miracles, mais pour le tenter. S'il en avait opéré de nouveaux et de plus éclatants ils les auraient attribués à des causes purement naturelles ou à la magie.

Et aujourd'hui encore, mes frères, nous rencontrons des incrédules, de prétendus esprits forts qui disent : Donnez-nous des miracles, montrez-nous des prodiges et nous croirons. Des miracles, mes frères, il en est un permanent, perpétuel, de premier ordre, c'est l'existence de l'Église, de cette Église qui n'a point de soldats pour se défendre, d'armées pour étendre au loin ses conquêtes; de cette Église qui est toujours attaquée, toujours persécutée, de cette Église dont on sonne si souvent le glas funèbre,

dont on annonce si haut les prochaines funérailles, et qui, malgré cela est toujours debout, toujours forte, toujours belle, toujours victorieuse de ceux qui avaient annoncé sa ruine et juré sa mort. Ah! plaignons ceux qui ne veulent pas voir ce merveilleux prodige.

Jésus connaissant leurs pensées, leur dit : Tout royaume divisé contre lui-même sera détruit et la maison s'écroulera sur elle-même. Si donc Satan est divisé contre lui-même, comment son royaume subsistera-t-il? Cependant vous dites que c'est par Belzébuth que je chasse les démons. Ici, Jésus ne répond point aux paroles des pharisiens mais à leurs pensées. Or, qui peut pénétrer les pensées? Dieu seul. Il leur prouve donc ainsi sa divinité; mais indépendamment de cette preuve il leur fait voir qu'il y a inconséquence dans leur raisonnement. Si donc Satan est divisé contre lui-même, ajoute-t-il, comment son règne subsistera-t-il? Pour qu'il pût subsister, il faudrait qu'il fût vrai; mais s'il est vrai comme vous le prétendez, qu'étant possédé moi-même du démon, je chasse les démons, il est visible que les démons se combattent, qu'ils sont opposés les uns aux autres, et que, par conséquent, leur puissance étant divisée contre elle-même elle ne pourra plus subsister.

Ce raisonnement que saint Jean Chrysostôme met dans la bouche de Jésus-Christ était bien propre à faire sentir à ses ennemis qu'en le calomniant ils se contredisaient eux-mêmes ; mais pour les convaincre encore mieux, il leur cita l'exemple de leurs exor-

cistes, désignés sous le nom de *leurs enfants*, approuvés par les scribes et les pharisiens et qui, eux aussi, au nom du vrai Dieu, conjuraient les démons et les chassaient. Or, répond Jésus-Christ, je fais ce que font vos disciples, c'est le même Dieu qu'ils invoquent, et que je reconnais; c'est par lui et par sa vertu que je chasse les démons. Vous adoptez ce que font *vos enfants*, pourquoi refusez-vous donc de reconnaître ce que je fais? *C'est pourquoi ils seront eux-mêmes vos juges*, et ils prouveront que tout ce que vous avez dit contre moi, n'a été dicté que par l'envie et par la partialité.

Et il leur dit encore : « Si vous étiez justes et équitables, vous verriez que *c'est par le doigt de Dieu que je chasse les démons*, et vous en concluriez que *le* royaume de Dieu est venu jusqu'à vous; puisque ce n'est que pour l'établir parmi vous que j'ai été investi du pouvoir de chasser les démons, et que les miracles que j'opère au nom de Dieu, sont une preuve que c'est Dieu qui m'a envoyé. »

Pour leur faire sentir encore mieux cette vérité, il ajouta : « Lorsqu'un homme fort et bien armé garde sa maison, tout ce qu'il possède est en sûreté; mais s'il en survient un plus fort que lui, qui le surmonte, il enlèvera toutes ses armes dans lesquelles il mettait toute sa confiance, et il partagera ses dépouilles. » Cet homme fort et bien armé dont parle ici l'Evangile, c'est le démon qui s'était emparé de l'esprit et du cœur de l'homme, où il avait établi sa demeure et où il régnait en paix. Mais Jésus-Christ, plus fort

que l'esprit des ténèbres, l'en a chassé; il l'a dépouillé de ses armes; il l'a vaincu, et nous a appris à le vaincre nous-mêmes. Profitons de ces leçons ainsi que de ses exemples, et puisque nous avons été délivrés de l'esclavage de Satan, ne nous attachons plus qu'au divin Libérateur qui nous en a tirés, en nous mettant au nombre des enfants de Dieu : Car il faut nécessairement choisir entre lui et le tyran infernal dont il est venu détruire l'empire.

Celui qui n'est pas avec moi, nous dit-il, *est contre moi, et celui qui n'amasse point avec moi dissipe.* Que de leçons dans ces quelques paroles! Comprenez-vous qu'il n'y a pas ici de milieu possible et qu'il faut de toute nécessité être avec Jésus ou contre Jésus. Que penser après cela de ces demi-chrétiens qui veulent accorder ensemble dans leur cœur Jésus-Christ et le démon, l'Evangile et le monde? Qui consentent à remplir quelques-unes des pratiques du christianisme et qui se permettent aussi ce que réprouve la loi de Dieu? Qui viennent dans nos églises pour y participer à nos offices et à nos prières, et qui fréquentent les lieux de plaisir où ils boivent à longs traits à la coupe des voluptés coupables; qui, pendant les dernières semaines de Carême, feront trêve avec les joies profanes et qui les reprendront bien vite aussitôt que le devoir pascal aura été rempli? De tels chrétiens sont-ils avec le Sauveur? Non, mes frères, il sont contre lui; ils ne comptent pas parmi ses véritables disciples, et si quelquefois ils donnent au Sauveur un baiser passager et rapide,

ah! qu'il est à craindre que ce baiser ressemble à celui que le Sauveur reçut au Jardin des Oliviers. Et que devient celui qui n'amasse point avec Jésus-Christ? Il dissipe, il reste les mains vides. Sans doute, il peut amasser de riches trésors, accroître et multiplier ses domaines.... et quand même il gagnerait l'univers tout entier, à quoi bon, s'il vient à perdre son âme? Et c'est là le dénouement d'une vie passée loin du Sauveur ; cette vie est nulle, stérile; elle n'a rien produit pour le Ciel, elle n'a rien amassé pour l'éternité.

Quand l'esprit impur est sorti d'un homme, il s'en va par les lieux arides, cherchant du repos ; et comme il n'en trouve point, il dit : « Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti. » D'après les Pères, Jésus-Christ prédit ici l'aveuglement des Juifs devenus l'opprobre et le mépris de toutes les nations. L'esprit impur était sorti de leur cœur quand ils reçurent la loi divine, mais depuis qu'ils ont méconnu Jésus-Christ et qu'ils ont blasphémé contre lui, ils sont possédés aujourd'hui d'un plus grand nombre de démons. Laissons ce peuple déicide dans son aveuglement et occupons-nous de nous-mêmes.

D'après ce que nous dit Jésus-Christ, il ne suffit pas d'être rentré dans la voie du salut, il faut y persévérer. Ce n'est pas assez d'avoir chassé de notre âme l'esprit impur, il faut l'empêcher d'y revenir. Après notre victoire sur le démon, nous nous endormons, mais le démon veille; nous nous livrons au repos et il ne se repose jamais : nous ne pensons plus à lui,

il ne cesse de s'occuper de nous; nous restons tranquilles, il agit sans cesse. Il rôde sans trêve autour de la maison qui fut son domaine. Il observe le côté mal gardé pour y rentrer par surprise, le côté faible pour s'en emparer par force. Avons-nous raison de vous dire : « *Vigilate et orate.* » Veillez toujours, car le démon ne sera pas seul à travailler à votre ruine; sept autres esprits plus méchants que lui uniront leurs efforts aux siens. En vous tenant sur vos gardes, vous vivrez et vous mourrez dans la grâce de Dieu et dans son saint amour. Ainsi soit-il.

POUR LE MÊME DIMANCHE

MUTISME SPIRITUEL

Et erat ejiciens dæmonium et illud erat mutuum. (Luc, xi, 15.)
Il chassa un démon qui était muet.

Cet homme de notre Evangile que le démon rendait muet et qui était en même temps aveugle, est la figure triste mais vraie des effets que le péché opère dans les âmes. Le péché non seulement nous rend aveugles en fermant nos yeux aux merveilles de la religion, non seulement nous rend sourds à la parole divine, mais il nous rend aussi muets, en liant notre langue et en l'empêchant de servir aux objets pour lesquels Dieu nous l'a donnée. Le muet spirituel n'a pas perdu l'usage physique de la parole, mais il en a perdu l'usage moral. La parole nous a été donnée pour prier, pour confesser nos fautes et pour glorifier Dieu; examinons dans cet entretien comment le mutisme spirituel nous empêche de remplir ce triple devoir.

I

Le démon muet nous empêche de prier. La prière est l'arme que la religion met entre les mains du chrétien pour le faire triompher de tous les obstacles. Les effets en sont admirables : Toute-puissante sur le cœur de Dieu, elle fait tomber la foudre de ses mains vengeresses, elle ouvre le trésor de ses miséricordes. — Soutien de notre pèlerinage ici-bas, elle nous donne la force de remplir tous nos devoirs, nous console dans les épreuves de la vie, nous obtient le succès de nos entreprises. — Aliment de la vie chrétienne, la prière est à l'âme ce que le pain est au corps. Une âme bien nourrie par la prière est une âme forte et énergique dans le bien; comme aussi celle qui ne fait pas un usage fréquent de ce pain spirituel est faible et sans courage : « *Mon cœur est desséché et mon âme languissante*, s'écriait le prophète, *parce que je lui ai refusé le pain de la prière.* »

Le démon sait très bien que notre sanctification dépend de notre fidélité à la prière, et le premier objet de ses efforts est de nous en éloigner. Aussi, qu'arrive-t-il? Hélas! vous le savez peut être par votre propre expérience; à l'âge où un chrétien fait son entrée dans le monde, où les passions se développent avec violence, où les écueils deviennent plus

nombreux, il éprouve un dégoût presque insurmontable pour la prière. — Autrefois la prière lui était facile, les saints exercices de la piété étaient pour lui pleins de douceurs. Au jour de l'épreuve, tout est changé; il faut qu'il se fasse violence pour épancher son âme dans l'oraison : plus il cède à ce dégoût, plus il augmente; et en perdant ses relations avec Dieu, l'âme a perdu toute son énergie pour le bien.

Comment arrive ce changement? On peut en signaler plusieurs causes. Il y a d'abord les passions, et, par ce mot, il ne faut pas entendre précisément ces commotions violentes qui bouleversent l'âme jusque dans ses profondeurs; mais tout sentiment qui, habituellement, dissipe l'esprit et agite le cœur : la préoccupation trop vive pour les intérêts même les plus légitimes : pour l'étude, pour notre avenir; les attaches trop sensibles qui, en rapprochant le cœur de la créature, l'éloignent et le dégoûtent de Dieu; les lectures romanesques et des pensées plus romanesques encore; l'habitude des plaisirs du monde; elle engendre des dégoûts tout mondains, qui remplacent bien vite le goût des choses de Dieu, elle fait naître des pensées frivoles, riantes, qui exaltent l'imagination, flattent les passions mauvaises. Lorsqu'elle n'a pas su résister à la voix de ces sirènes, l'âme en devient l'esclave; elle veut en vain s'occuper de Dieu. Semblable à un cheval rétif qui se refuse à une direction opposée à ses allures ordinaires, l'imagination, habituée à courir la bride

sur le cou, se roidit contre des pensées qui ne lui sont point familières. Si donc vous voulez conserver l'esprit de prière indispensable au soutien de la vie chrétienne, entretenez en vous la pensée de Dieu par des retours fréquents vers lui, une grande vigilance à éviter les écarts de votre imagination et la fidélité à résister aux entraînements de votre cœur. L'avez-vous fait jusqu'ici, êtes-vous résolu à le faire désormais?

II

Le deuxième devoir du chrétien c'est la confession de ses fautes. Après la prière, rien de plus important, pour le soutien de la vie chrétienne, que la confession fréquente. L'âme y trouve des grâces de force dans la vertu du sacrement, des grâces d'encouragement dans les avis du confesseur, des grâces de lumière dans l'examen de conscience.

La pensée seule qu'il faudra confesser sa faute est un puissant motif pour l'éviter ; de là, les efforts du démon et ses artifices pour nous en éloigner. La répugnance pour la confession se fait sentir le jour même où commence le dégoût de la prière. Tant que le cœur est pur, qu'il est libre de toute affection au péché, la confession est douce, facile ; on est fidèle à l'appel du confesseur. Devient-on coupable ?

l'on éprouve des dispositions toutes contraires. Ainsi l'on abandonne la confession, précisément au moment où elle serait plus nécessaire.

Les ruses dont le démon se sert pour nous éloigner d'un moyen si puissant de persévérance sont nombreuses : la première, c'est le découragement. Il nous fait entrevoir tant de difficultés dans la persévérance ; il nous montre la piété sous un aspect si sévère ; il nous effraye tellement par la vue des combats qu'il faudra livrer, des victoires qu'il faudra remporter, que nous jetons bas les armes en nous écriant les larmes aux yeux : « Jamais je ne pourrai me sauver ! » Nous oublions que si le cœur humain ne peut rien par lui-même, il est tout-puissant avec le secours de la grâce. Ah ! sans doute, seuls nous ne saurions rester vertueux, mais aussi pourquoi compter sur nous-mêmes ? Prions avec plus de ferveur, confessons-nous plus souvent, et espérons !

Le deuxième motif pour lequel on fuit la confession, c'est la honte de dire son péché. Ici l'on prend le change et l'on confond les choses ; il y a de la honte à faire une chose mauvaise, c'est vrai ; mais il y a de la gloire à avouer qu'on l'a faite ; cet aveu convient à une grande âme. Un jour que Socrate parcourait une des rues d'Athènes, il aperçut un de ses disciples qui sortait d'une maison mal famée ; celui-ci, confus d'être surpris par son maître, cherche à se cacher à ses regards. Le philosophe s'approchant, lui dit : « Mon ami, il y a de la honte

à entrer là, il n'y en a pas à en sortir. » Du reste, la honte est l'expiation du péché ; si vous refusez de rougir au pied de Jésus-Christ dans le tribunal de la pénitence, il vous faudra rougir devant Jésus-Christ devenu votre Juge, et en présence de tout l'univers ; choisissez !

III

Le troisième devoir du chrétien, c'est de prendre en main la cause de Dieu et du prochain, quand l'un ou l'autre est offensé. Ce devoir est rigoureux, on n'y manque jamais quand il s'agit d'un père, d'un ami, d'un bienfaiteur. Mais Dieu est plus que tout cela pour nous, comment donc y manquons-nous quand il s'agit de sa gloire ? D'où vient ce silence qui semble autoriser certains propos impies ? D'où vient ce lâche sourire qui vient se placer sur vos lèvres, en écoutant des railleries indécentes contre la religion, ses cérémonies, ses ministres, les personnes de piété et contre les saintes pratiques de la piété elle-même ? Ne voyons-nous pas que, par cette approbation tacite donnée à ceux qui outragent notre foi, l'objet de nos adorations et de notre amour, nous faisons acte d'impiété, nous autorisons les blasphèmes, nous enhardissons les blasphémateurs ! Hélas ! en parcourant la route du Calvaire,

Jésus rencontre une femme généreuse qui, à travers les soldats et les ennemis du Sauveur, vient essuyer le sang et la poussière qui défiguraient sa face auguste; tous les jours la religion de Jésus-Christ est défigurée, outragée, couverte de boue, ne se trouvera-t-il donc pas une âme assez généreuse pour prendre sa défense et la venger de l'outrage ?

Si la religion nous oblige de prendre en main la cause de Dieu, la charité nous fait un devoir de défendre le prochain quand sa réputation est compromise. Mais, de même que le respect humain nous rend muets dans le premier cas, une secrète jalousie ou une criminelle curiosité nous rend muets dans le second. Au lieu de fermer la bouche à la médisance, nous la provoquons, nous l'écoutons avec complaisance, et nous devenons responsables de tout le mal qui se dit et de tout le tort qui se fait.

O mon Dieu, faites-moi comprendre les devoirs que m'impose le don de la parole! Puissé-je ne m'en servir jamais que pour sanctifier votre saint nom, édifier le prochain et travailler à ma propre sanctification (1). Ainsi soit-il.

(1) Tiré de l'abbé Larfeuil.

IVe DIMANCHE DE CARÊME

ÉVANGILE

Jésus étant allé au delà de la mer de Galilée, qui est celle de Tibériade, une grande multitude de peuple le suivait, parce qu'ils voyaient les miracles qu'il opérait sur les malades. C'est pour cela que Jésus se retira sur une montagne où il s'assit avec ses disciples. Or, la Pâque qui est la fête des Juifs, était proche. Jésus ayant donc levé les yeux, et vu venir à lui une grande foule de peuple, dit à Philippe : « Où achèterons-nous du pain pour faire manger tout ce monde ? » Mais il disait cela pour l'éprouver ; car il savait bien ce qu'il devait faire. Philippe lui répondit : « La valeur de cent deniers de pain ne suffirait pas pour que chacun en eût un petit morceau. » Un de ses disciples, André, frère de Simon-Pierre, lui dit : « Il y a ici un petit garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons ; mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ? » Jésus dit : « Faites asseoir tous ces hommes. » Il y avait en ce lieu-là beaucoup d'herbe. Ils s'assirent au nombre d'environ cinq mille. Jésus prit donc les pains, et

après avoir rendu grâces, il les distribua à ceux qui étaient assis. Il leur donna de même des deux poissons autant qu'ils en voulurent. Quand ils furent rassasiés, il dit à ses disciples : « Ramassez les morceaux qui restent, afin qu'ils ne se perdent pas. » Ils les ramassèrent donc, et ils emplirent douze paniers des morceaux des cinq pains d'orge, qui étaient les restes de ceux qui en avaient été rassasiés. Ces gens-là ayant vu le miracle qu'avait fait Jésus, disaient : « C'est là véritablement le prophète qui doit venir dans le monde. » Mais Jésus sachant qu'ils devaient venir l'enlever pour le faire Roi, s'enfuit une seconde fois sur la montagne. (Jean, VI. 1-15.)

HOMÉLIE

Les disciples de Jean-Baptiste ayant enseveli le corps de leur Maître mis à mort par Hérode, vinrent trouver Jésus à Capharnaüm pour lui faire part de ce qui venait de se passer. Ce divin Sauveur écouta avec bonté et attendrissement les circonstances tragiques de la mort de son précurseur, et consola les disciples affligés. Les apôtres, de leur côté, de retour de la mission que leur avait confiée le divin Maître d'aller de ville en ville annoncer la bonne nouvelle et guérir les malades, vinrent lui rendre compte de leurs travaux et de leurs succès. Jésus les instruisit et les encouragea. Voulant ensuite leur donner quelques moments de relâche et leur ouvrir son cœur

tout brûlant de charité il leur dit : *Venite seorsùm in desertum locum, et requiescite pusillum.* Aussitôt ils prirent le chemin du désert. Les peuples ayant appris la détermination du Sauveur, accoururent en foule des villes voisines et marchèrent avec tant de diligence qu'ils le devancèrent dans ces lieux retirés.

Quand Jésus fut arrivé sur la montagne avec ses disciples et qu'il connut les besoins de la foule immense qui l'avait suivi, il opéra en sa faveur le grand miracle de la multiplication des pains, miracle qui n'est qu'une pâle figure d'un miracle plus étonnant qui s'opère tous les jours au milieu de nous dans l'Eucharistie.

Ce n'est donc pas sans raison que l'historien sacré nous fait observer que la Pâque qui est la fête des Juifs, était proche lorsqu'il opéra cet étonnant prodige : *Erat autem proximum pascha, dies festus Judæorum.* Comme la Pâque des Juifs était la figure de celle des chrétiens ; comme nous approchons de cette fête, et que Jésus-Christ doit nous accorder dans le temps que nous la célébrerons, une faveur infiniment plus précieuse que celle qu'il accorda à la multitude qui l'avait suivi, l'Église a cru devoir nous en rappeler par avance le souvenir afin que nous nous préparions de bonne heure à la bien célébrer, et à nous rendre dignes autant qu'il est possible, du pain céleste que nous devons recevoir durant cette grande solennité. Entrons donc, mes frères, entrons dans les vues de cette Église sainte, et depuis ce jour, jusqu'à celui où Jésus-Christ viendra habiter

dans nos cœurs, employons tous nos soins à imiter la conduite du peuple juif. D'abord que fait ce peuple? 1° Il désire Jésus et le cherche avec empressement. Quand il apprend que l'Homme-Dieu s'est embarqué et s'est retiré dans le désert, une foule immense d'hommes, de femmes, d'enfants, d'infirmes se mettent en mesure de le rejoindre. Jésus voit avec joie cette multitude qui l'avait prévenu et en attendant que le reste du peuple qui accourait fût rassemblé, *il conduisit ses disciples sur une montagne voisine où il s'assit avec eux quelque temps*, et ce fut là tout le repos qu'ils prirent. Jésus ne tarda pas à descendre dans la plaine où l'attendaient avec une sorte d'impatieuce *cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfants*... Avons-nous la même ferveur que ce peuple à chercher Jésus et à nous disposer à le recevoir pour notre nourriture? Quelle négligence! quelle lâcheté! Combien le reçoivent sans goût, sans désir, sans préparation! Combien, sous le moindre prétexte, se dispensent de le recevoir! Ah! la ferveur surmonte tous les obstacles, elle ne trouve rien de pénible, rien d'impossible.

Jésus ayant levé les yeux sur la multitude de ceux qui l'avaient suivi, il fut ému de compassion, parce qu'ils étaient comme des brebis destituées de leur pasteur et qui le cherchent, dit à Philippe : « Où achèterons-nous du pain pour faire manger tout ce monde? » Mais il disait cela pour l'éprouver, car il savait bien ce qu'il devait faire. Philippe lui répondit : « La valeur de cent deniers de pain ne suffirait pas pour que chacun en eût un petit

morceau. » Un de ses disciples, André, *frère de Simon Pierre, lui dit : « Il y a ici un petit garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons. Mais qu'est-ce que cela pour tant de monde? »*

Ce petit nombre de pains et de poissons était en effet une ressource très insuffisante pour subvenir aux besoins de ce peuple immense ; il devait plonger dans l'embarras les Apôtres et mettre leur foi à de rudes épreuves ; mais ce qui est impossible aux simples mortels ne l'est pas à Dieu. Jésus va le prouver en faisant trouver l'abondance au sein même de la disette.

Alors Jésus dit à ses disciples : « Apportez-moi ici ces cinq pains et ces deux poissons, et faites asseoir tout le monde sur l'herbe. » Ils s'assirent au nombre d'environ cinq mille. Cet ordre étant exécuté, Jésus leva les yeux au ciel, fit sa prière, rendit grâces à Dieu son Père du pouvoir qu'il lui avait accordé, et bénit les pains et les poissons ; ensuite il rompit les pains, coupa les poissons et les donna à ses apôtres pour les distribuer. C'est ainsi que Notre-Seigneur affermissait la foi de ses disciples, qu'il leur donnait l'idée de sa toute-puissance, et les préparait par la ressemblance des cérémonies au grand mystère qu'il devait instituer pour être la nourriture du peuple chrétien. Nous qui voyons aujourd'hui l'Église répandue dans l'univers et partagée en grandes troupes, chacune sous des pasteurs particuliers, de qui elle reçoit le pain céleste, pouvons-nous ne pas voir ci avec admiration l'image de ce grand événement

et ne pas en ressentir une douce consolation qui nous fasse aimer et estimer notre sainte religion?

Les Apôtres distribuèrent les dons de Dieu, et entre leurs mains, sans qu'ils sussent comment cela s'opérait, cette miraculeuse nourriture se multiplia par la bénédiction du Seigneur, de telle sorte qu'ils eurent de quoi donner à cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfants, du pain et du poisson autant que chacun en voulut. *Quand ils furent rassasiés, il dit à ses disciples : « Ramassez les morceaux qui restent afin qu'ils ne se perdent pas. » Ils les ramassèrent donc, et ils emplirent douze paniers des morceaux de pains d'orge, qui étaient les restes de ceux qui avaient été rassasiés.*

Vous admirez sans doute, mes frères, la puissance et la bonté que Jésus-Christ fit éclater en cette occasion, et vous enviez peut-être le sort des Juifs qui furent les témoins du grand miracle qu'il opéra pour subvenir à leurs besoins et pour les nourrir. Mais nous n'avons rien à leur envier et Jésus-Christ se montre encore plus puissant et meilleur envers nous qu'il le fut envers eux. Il ne leur donna dans le désert qu'un pain terrestre et matériel, au lieu qu'il nous donne dans nos temples un pain céleste et divin dont celui qu'ils mangèrent n'était que la figure. Il ne les nourrit qu'avec une substance étrangère, au lieu qu'il nous offre pour aliment son corps et son sang précieux. Il ne les nourrit ainsi qu'une seule fois, au lieu qu'il n'est aucun jour où il ne soit disposé à nous servir lui-même de nourriture. Le

pain miraculeux qu'il leur distribua n'était fait que pour fortifier leur corps, au lieu que celui qu'il nous offre est destiné à sanctifier nos âmes. Le premier n'était que le soutien de la vie temporelle, au lieu que le second est le gage de la vie éternelle. Pouvait-il nous faire un plus grand don ? Pourrions-nous jamais lui en témoigner assez de reconnaissance et serions-nous insensibles à sa bonté, jusqu'au point de refuser ce don précieux, ou de ne le recevoir qu'avec indifférence ? Ne serions-nous pas les plus odieux de tous les ingrats ? Imitons donc la conduite des Juifs ; et puisque nous sommes encore plus favorisés qu'eux, soyons du moins aussi reconnaissants.

Les Juifs nourris dans le désert d'une manière si miraculeuse furent ravis d'admiration et animés par la reconnaissance ; aussi chacun d'eux s'écriait avec transport : *C'est là véritablement le prophète qui doit venir dans le monde*, c'est là le Christ, le Messie attendu. Après l'avoir reconnu pour tel, ils voulaient le choisir pour leur roi; et si Jésus-Christ se fût prêté à leurs desseins et à leurs désirs, ils se seraient tous accordés et empressés à l'élever sur le trône. Mais pour ne pas leur donner lieu de croire qu'il devait venir, comme ils se l'imaginaient, établir une puissance temporelle; pour leur apprendre, au contraire, que son règne n'était pas de ce monde, que ce n'était que sur les cœurs qu'il voulait régner, et que s'il cherchait à les assujettir à son empire, c'était pour les faire régner un jour avec lui dans le ciel, il s'enfuit une seconde fois sur la montagne.

Les Juifs, charnels et terrestres, croyant qu'un royaume temporel serait du goût du Sauveur, auraient voulu, pour lui témoigner leur gratitude, l'élever sur le trône et le proclamer roi. Mais Jésus, dont les pensées sont toutes surnaturelles, déconcerta toutes leurs mesures par la fuite. Et pour montrer aux Juifs, à ses Apôtres et à nous-mêmes que nous avons tort de nous laisser éblouir par les richesses, les plaisirs et les honneurs de ce monde, en voulant en faire notre royaume au risque de perdre celui du ciel, il s'enfuit secrètement sur la montagne. Imitons cette conduite du divin Maître. Comme lui, ne soupirons que pour le ciel, et pour y parvenir, écartons de nous tout ce qui peut nous flatter, nous séduire et attacher notre cœur. Éloignons-nous du tumulte du monde, vivons dans la retraite, approchons-nous de Jésus par la sainte communion. Ce n'est que pour régner dans nos âmes, ce n'est que pour établir sa demeure en nous et son trône dans notre cœur qu'il a institué la divine Eucharistie. Peut-il y avoir rien de plus glorieux et de plus avantageux pour nous que de nous en approcher souvent? Si un roi de la terre daignait seulement honorer de sa présence l'humble toit que nous habitons, nous nous en féliciterions, nous nous en réjouirions, nous nous croirions au comble de la joie et du bonheur, nous soupirerions sans cesse après l'heureux moment où nous pourrions le recevoir, nous ne négligerions rien pour orner la demeure qu'il aurait choisie et la rendre agréable à ses yeux; nous le

recevrions avec tout l'empressement, avec tout le respect, avec toute l'affection dont nous serions capables; nous n'oublierions rien pour nous rendre dignes de ses bienfaits et pour les obtenir. Ah ! songeons, mes frères, songeons que celui qui veut bien s'abaisser jusqu'à venir en nous par la communion, est le Roi des rois et le souverain Maître de l'univers. Songeons qu'étant Dieu, il est infiniment plus au-dessus de nous qu'un souverain n'est au-dessus de ses sujets. Songeons que les biens qu'il est disposé à répandre dans nos âmes sont infiniment plus précieux que tous ceux que nous pourrions recevoir de la main des hommes ; et faisons du moins pour lui ce que nous ferions pour un roi de la terre. Appliquons-nous à lui préparer dans nos cœurs une demeure où il puisse venir habiter avec complaisance. Empressons-nous de l'y recevoir, mais ne le recevons jamais qu'avec les sentiments de respect, d'humilité, de reconnaissance et d'amour qu'exigent sa suprême grandeur et son infinie bonté. Alors il règnera véritablement dans nos cœurs, et en l'y faisant régner nous mériterons de régner un jour avec lui dans le ciel. *Amen* (1).

(1) Tiré en partie de l'abbé Reyre.

POUR LE MÊME DIMANCHE

SUR LES DIFFÉRENTS SECTATEURS DE JÉSUS

Et sequebatur eum multitudo magna. (JOAN., V, 2.)

Mes Frères,

C'était sans contredit un spectacle bien intéressant que ces multitudes qui s'empressaient auprès du Sauveur, s'attachaient en quelque sorte à ses pas, le suivaient partout où il allait, et oubliaient même de prendre la nourriture nécessaire. Sans doute, il y avait dans la personne du Sauveur des charmes qui attiraient; puis sa doctrine était si admirable et sa conduite si parfaite! Mais c'étaient surtout ses miracles qui ravissaient les foules et les attachaient à sa suite : *Quia videbant signa quæ faciebat super his qui infirmabantur.* Tout cela, en apparence, n'a rien que de naturel et de légitime, et il semble qu'il est impossible de suspecter les motifs qui inspiraient ceux qui suivaient Jésus. Et néanmoins nous savons

par plusieurs endroits du saint Évangile que tous ces gens-là n'étaient pas mus par les mêmes intentions. Essayons, mes frères, de sonder les cœurs de ces multitudes; nous y trouverons, à l'égard du Sauveur, des dispositions bien différentes qui nous permettront de dévoiler celles qui animent encore aujourd'hui les différentes classes de chrétiens.

I

Parmi ces nombreux Juifs qui suivaient Jésus, même au désert, il y en avait qui étaient mus par une simple curiosité. Ils avaient entendu dire de lui des choses si extraordinaires! C'était un homme comme jamais on n'en avait vu, un homme qui parlait comme jamais homme n'avait parlé, un homme encore plus puissant en œuvres qu'en paroles, un homme qui guérissait toutes les maladies par un seul mot, un homme qui commandait en maître à la nature et même à la mort. On serait donc curieux de connaître cet homme, de l'entendre, de le voir opérer quelque prodige. Et c'est ce qui faisait qu'on se mêlait à la foule. Vous comprenez, mes frères, combien ce désir de se récréer par un spectacle nouveau était frivole et indigne de Jésus-Christ. A coup sûr le Sauveur n'aurait pas dit un seul mot, pas fait le plus petit miracle pour satisfaire de tels hommes s'ils avaient

été seuls à le suivre. Aussi l'Évangile nous dit qu'il ne fit aucun miracle dans sa patrie à cause des mauvaises dispositions de ses compatriotes : *Et non fecit ibi virtutes multas propter incredulitatem eorum.* Plus tard, voyez ce qui se passe au prétoire d'Hérode. Ce prince apercevant Jésus en fut dans une grande joie : *Herodes autem, viso Jesu, gavisus est valde.* Pourquoi ? Ah ! c'est qu'il désirait depuis longtemps voir cet homme extraordinaire dont il avait entendu dire des choses si étranges et qu'il espérait lui voir faire quelque miracle : *Erat enim cupiens ex multo tempore videre eum, eo quod audierat multa de eo,* et *sperabat signum aliquod videre ab eo fieri.* Est-ce que le Sauveur va contenter les désirs de ce prince? Lui qui a tant fait pour les petits ne fera-t-il rien pour les grands? Ne serait-ce pas le moyen de se rendre favorable un personnage si puissant, que de faire en sa présence quelque prodige d'éclat? Non, Jésus non seulement n'accueillera pas le vœu d'Hérode, parce qu'il ne procède que d'une vaine curiosité, mais il montrera combien il le réprouve en gardant devant ce prince un silence obstiné : *Interrogabat autem eum multis sermonibus. At ipse nihil illi respondebat.*

A côté des simples curieux, il y avait une classe de sectateurs animés de sentiments plus pervers encore. C'étaient les scribes, les pharisiens, les princes des prêtres et tous les ennemis de Jésus. Tous ceux-là trouvaient dans les paroles et la vie de Jésus la condamnation de leur propre doctrine et de

leurs propres actes; et c'est pourquoi ils auraient voulu trouver le moyen de s'en débarrasser. Dans leur aveugle fureur ils avaient dit : *Deleamus eum de libro vitæ*, effaçons-le du livre de vie. Et dans ce but ils cherchaient une occasion de le traduire devant la justice humaine; et pour trouver cette occasion ils se mêlaient à la foule qui suivait Jésus, ils épiaient tous les actes du Sauveur, ils pesaient toutes ses paroles, espérant le surprendre en flagrant délit de violation de la loi ou d'enseignement hétérodoxe. Vous savez, mes frères, que ces ennemis du Sauveur ont poussé l'audace jusqu'à lui reprocher comme une transgression de la loi les miracles qu'il opérait au jour du sabbat, et qu'ils ont fini par le traiter de blasphémateur parce qu'il se disait le Fils de Dieu.

Mais la curiosité et la haine n'étaient pas heureusement dans tous les cœurs. Un grand nombre étaient mus par un motif plus pur. Ils tenaient à voir par eux-mêmes si les choses admirables qu'on disait de Jésus étaient réelles; ils voulaient s'assurer qu'il était véritablement le Messie, l'envoyé de Dieu. Cette disposition était raisonnable et digne de tout éloge. Le Sauveur la récompensa en éclairant les intelligences par sa doctrine et ses miracles, et en entraînant les cœurs par la sainteté de sa vie.

Un autre motif qui entraînait le plus grand nombre sur les pas du Sauveur, c'était le désir d'entendre ses instructions et de s'édifier par le spectacle de ses vertus. Sans doute tous ceux-là ne se prononçaient pas ouvertement pour Jésus comme les apôtres et

les soixante-douze disciples. Malgré la haine et les calomnies des scribes, des pharisiens, des chefs de la synagogue, ils croyaient en Jésus, mais la crainte les empêchait de prendre rang parmi ses disciples. Ils n'osaient manifester leur opinion, mais ils la portaient dans leur cœur. Leur foi était intimidée, mais non détruite; faible mais réelle. Avec cette disposition ils se confondaient dans la foule que la curiosité conduisait autour de Jésus, et là, satisfaisaient à la fois leur croyance et leur frayeur, ils écoutaient, sans être reconnus, les paroles de vie qui sortaient de sa bouche.

Enfin il y avait les disciples et les apôtres qui, sans crainte et sans respect humain, suivaient Jésus. Ils reconnaissaient ouvertement en lui le Messie promis à Adam et aux patriarches, le vrai Fils de Dieu, Dieu lui-même, se déclaraient publiquement ses disciples et se faisaient une loi de suivre en tout sa morale et sa doctrine.

II

Nous retrouvons, mes frères, toutes ces catégories de sectateurs de Jésus parmi les chrétiens de nos jours. Ils sont nombreux, en effet, ceux qui composent la grande famille chrétienne; ce sont des multitudes qui se comptent par centaines de millions;

mais, hélas ! tous ceux qui se rangent sous la houlette du Christ, tous ceux qui ont la prétention de le suivre, ne sont pas animés des mêmes sentiments. Voyez ces foules qui se pressent dans nos rues aux jours de dimanche, aux jours de grande solennité surtout ; où vont-elles ? Elles vont au temple, parce que Jésus est là, parce qu'il doit y parler par l'organe de ses prêtres, parce qu'il doit y accomplir un grand miracle environné de mystère, il est vrai, mais accompagné de chants et de cérémonies propres à frapper les sens. Il y aura là une occasion d'entendre une parole éloquente, des chants bien exécutés, d'y voir des cérémonies bien faites : c'est un spectacle qui a son mérite ; il faut y consacrer une heure de la matinée, sauf à employer une partie de la soirée aux spectacles que le monde étale sur ses places publiques et sur ses théâtres.

Tous ceux qui vont au saint temple, sans doute n'y apportent pas ces dispositions ; mais vous conviendrez, mes frères, qu'un grand nombre n'y sont amenés que par la curiosité. On veut entendre, et l'on veut voir. Quant à s'instruire, à s'édifier, à prier, à s'unir au sacrifice du prêtre et de Jésus Christ, on y pense peu. N'y a-t-il pas là un abus souverainement déplorable ? Ne vaudrait-il pas mieux se tenir loin de l'église que d'y apporter de si détestables dispositions ? Voyez, mes frères, si votre conscience ne vous reproche pas quelque chose de semblable, et si elle condamne votre con-

duite passée, donnez-lui satisfaction en vous amendant pour l'avenir.

A côté de ces chrétiens que dirige une sotte curiosité, il en est d'autres qu'animent des sentiments encore plus pervers. Ils lisent l'Ecriture sainte, les livres de piété, les journaux religieux ; ils vont entendre les orateurs catholiques, les prédicateurs de la parole divine ; mais ne croyez pas que ce soit pour s'instruire des vérités religieuses, pour apprendre leurs devoirs, pour s'édifier par les exemples des saints ; non, c'est pour se procurer le malin plaisir de contredire, de critiquer, de mépriser et les auteurs, et les orateurs, et les prédicateurs et leurs enseignements, et le culte, et les cérémonies, et l'Eglise, et Jésus-Christ.

Le dogme va contre l'indépendance de leur raison, la morale commande le sacrifice de leurs passions ; les vertus des bons chrétiens, la perfection du prêtre, la sainteté de l'Eglise, la divinité de Jésus-Christ, tout cela condamne l'iniquité et la bassesse de leur conduite, tout cela leur dit qu'ils sont parjures à leur baptême, traîtres à leur foi ; et c'est pourquoi ils cherchent toutes les occasions de déverser sur tout cela le flot empoisonné de leurs sottes railleries, de leurs ineptes critiques.

Ces dispositions perverses ne sont pas cependant celles du plus grand nombre. Il en est beaucoup qui lisent nos livres, suivent nos instructions avec le désir sincère de connaître la vérité, d'arriver à cette foi raisonnable que recommande l'Apôtre : *Rationa-*

bile obsequium vestrum. L'incrédulité toujours injuste, et qui ne peut attaquer la religion qu'en la calomniant, lui reproche d'exiger une foi servile, et d'interdire tout examen. Parce que la foi doit être soumise sur les objets révélés, elle l'accuse d'être aveugle sur les motifs de la révélation. Non, notre sainte religion n'empêche personne d'examiner ses fondements. Voici quelle est notre profession. Il est raisonnable d'examiner si Dieu a parlé par Jésus-Christ ; mais ce serait le comble de la déraison d'examiner si Dieu, ayant parlé, il doit être cru. Loin de défendre qu'on discutât sa mission, notre divin Maître y encourageait les Juifs. Et quels sont les témoignages qu'il invoque ? Ce sont ceux que de nos jours nous opposons encore à l'incrédulité. Ce sont d'abord les miracles qu'il opère. « Les œuvres que je fais au nom de mon Père, dit-il, rendent témoignage de moi et prouvent ma mission divine : *Opera quæ ego facio, testimonium perhibent de me, quia Pater misit me.* » Ce sont ensuite les prophéties. « Examinez les Ecritures, dit-il, vous qui reconnaissez qu'elles contiennent les paroles de vie. Ce sont encore elles qui rendent témoignage de moi : *Scrutamini scripturas, quia vos putatis in ipsis vitam habere, et illæ sunt quæ testimonium perhibent de me.* » Ce que le Sauveur disait aux Juifs nous le disons aux chrétiens chancelants de notre époque. Examinez ses miracles, voyez comment ils sont attestés ; étudiez ses prophéties, voyez comment elles se sont réalisées. Non, l'Eglise ne vous défend pas d'examiner les fondements de

ses croyances, elle y pousse, au contraire, afin que la raison vienne à l'appui de la foi.

Mais cet examen a ses règles et ses bornes. Il doit être fait dans le désir sincère de connaître la vérité, et avec la ferme résolution de la suivre. Si vous portez dans l'étude de la religion un esprit critique, le désir de trouver des difficultés qui vous autorisent à rester dans votre incrédulité et à pactiser avec vos passions, vous aurez le malheur d'y trouver ce que vous cherchez. Tandis que l'esprit simple et droit est récompensé par la conviction que la vérité lui apporte, vous serez punis par un aveuglement de plus en plus fort.

Une autre règle essentielle de cet examen, c'est qu'il soit renfermé dans de justes bornes. Son objet est de nous faire connaître si Dieu a parlé : il ne doit pas aller au delà. Assuré d'avoir entendu la voix divine, il ne me reste plus rien à discuter ; je n'ai plus qu'à croire. Ma raison doit se courber devant la raison divine. Elle ne peut pas déchirer complètement le voile du mystère, mais elle est assez illuminée pour savoir qu'elle n'est pas dans l'erreur. Elle peut donc attendre avec patience l'heure où il plaira à Dieu de l'introduire dans ses splendeurs éternelles.

Enfin, mes frères, parmi la multitude des chrétiens qui ont conservé la foi de leur baptême, il en est un trop grand nombre qui n'*osent pas* se montrer ouvertement disciples du Sauveur, qui n'*osent pas* manifester leur foi par les pratiques de la vie

chrétienne. Esclaves du respect humain, ils cachent soigneusement leur foi au fond de leur âme, ils s'en servent au besoin quand le monde ne les voit pas, ils élèvent leur cœur vers Dieu dans une secrète prière, mais de faire profession publique de cette foi, ils n'en ont pas le courage. Aussi, voyez que de lâchetés ! Ils sont bien aises, et, au besoin, ils exigent que les membres de leur famille prient en commun, assistent au divin sacrifice, participent aux sacrements, observent les lois de l'Eglise, mais eux se dispensent de tout cela. Croyez-vous que ce soit par incrédulité ? Non, puisqu'ils y poussent les autres ; mais c'est parce qu'ils n'*osent pas*. Ils ont peur d'être raillés par les libertins et les impies. La peur ! la peur ! voilà, chrétiens ce qui rend un si grand nombre d'entre vous traîtres à leur foi, parjures envers leur Dieu. Ah ! de grâce, un peu de courage ! Vous ne souffririez jamais que l'un de vos semblables vous jetât à la face ces humiliantes paroles : « Tu es un lâche, » et vous ne redoutez pas que votre Dieu vous dise un jour en présence de tous les hommes : « Tu as rougi de moi devant tes frères, je te renie devant mon Père. Retire-toi de moi ; je ne te connais pas. »

Ah ! plutôt, mes frères, imitez ces Juifs qui bravèrent la haine des Scribes, des Pharisiens, des chefs de la Synagogue et s'attachèrent ouvertement au Sauveur, se rangeant parmi ses disciples ou devenant ses apôtres. Sans doute, ils eurent à subir bien des humiliations. bien des persécutions, mais

ils étaient soutenus par l'espoir d'une éternelle félicité. Cet espoir ne les a pas trompés, et aujourd'hui leurs persécuteurs livrés aux tortures de la rage et du désespoir, sont obligés de dire : *Ergo erravimus ;* nous nous sommes trompés. Insensés que nous étions ! nous pensions que la vie de ces disciples du Christ était une folie : *Nos insensati vitam illorum æstimabamus insaniam.* Nous étions persuadés que leur mort serait sans honneur : *Et finem illorum sine honore ;* mais voilà qu'ils sont comptés parmi les enfants de Dieu et leur sort est celui des bienheureux : *Ecce quomodò computati sunt inter filios Dei et inter sanctos sors illorum est.* Vous pouvez, mes frères, vous faire une semblable destinée. Rangez-vous donc parmi ces vrais chrétiens qui ne rougissent pas de Jésus-Christ, qui sont fiers du signe de leur baptême, qui suivent leur Maître dans l'accomplissement des devoirs les plus difficiles, qui savent triompher des séductions du monde et de l'entraînement des passions, qui montrent leur foi par leurs œuvres, encore plus que par leurs paroles, qui savent défendre cette foi quand elle est attaquée et qui, au besoin, sauraient mourir plutôt que d'en renier le dernier article. Ces vrais disciples du Christ sont peu nombreux, sans doute, mais rappelons-nous que le Sauveur n'en eut de son vivant que soixante et douze ; rappelons-nous que s'il y a eu beaucoup d'appelés, il n'y aura qu'un très petit nombre d'élus. Efforçons-nous, mes frères, par une vie sérieusement et franchement chrétienne, de mériter

d'être de ce nombre, afin qu'un jour, nous aussi, nous soyons rangés parmi les enfants de Dieu dans le ciel, et que nos destinées soient celles des bienheureux : *Computati sunt inter filios Dei, et inter sanctos sors illorum est. Amen.*

DIMANCHE DE PASSION

ÉVANGILE

Jésus dit aux Juifs : « Qui de vous me convaincra de péché? Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas? Celui qui est de Dieu, écoute les paroles de Dieu. Ce qui fait que vous ne les écoutez pas, c'est que vous n'êtes pas de Dieu. » Les Juifs lui répondirent : « N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un Samaritain et un possédé du démon? » Jésus leur repartit : « Je ne suis point possédé du démon; mais j'honore mon Père, et vous m'avez déshonoré. Pour moi je ne cherche point ma gloire; un autre en prendra soin et me rendra justice. En vérité, en vérité, je vous le dis, si quelqu'un observe ce que j'enseigne, il ne mourra jamais. » Alors les Juifs lui dirent : « C'est maintenant que nous connaissons que vous êtes possédé du démon. Abraham est mort et les prophètes aussi ; et vous dites : Si quelqu'un observe ce que j'enseigne, il ne mourra jamais. Êtes-vous plus grand que notre père Abraham qui est mort, et que les prophètes qui sont morts aussi? Qui prétendez-vous être? » Jésus re-

partit : « Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien; celui qui me glorifie, c'est mon Père que vous dites être votre Dieu, et que vous ne connaissez pas; mais moi, je le connais, et si je disais que je ne le connais pas, je serais un menteur comme vous. Mais je connais et j'observe sa parole. Abraham, votre père, a désiré avec ardeur de voir mon jour; il l'a vu, et a été comblé de joie. » Les Juifs lui dirent : « Vous n'avez pas encore cinquante ans, et vous avez vu Abraham ? » Jésus leur repartit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, je suis avant qu'Abraham fût au monde. » Là-dessus ils prirent des pierres pour les lui jeter; mais Jésus se cacha et sortit du temple. (JEAN, VIII, 46-59.)

HOMÉLIE

Jésus, étant allé à Jérusalem quelques jours avant la fête des Tabernacles, parla au peuple juif de sa mission divine et de l'aveuglement de ceux qui refusaient de le reconnaître. Il leur fit voir ensuite combien ils sont inexcusables de ne pas croire en lui, puisqu'il est irrépréhensible dans sa personne, dans sa morale, dans ses dogmes, dans ses miracles. S'adressant à ses ennemis les plus déclarés il leur dit : « *Quis ex vobis arguet me de peccato?* Qui de vous me convaincra de péché ? » Quelle hardie provocation le Sauveur fait aujourd'hui à ceux qui lui ont voué une haine implacable ! Il livre à leur critique sa personne entière, toute sa vie, toutes ses paroles

et il leur porte hautement le défi d'y trouver aucun défaut à relever, aucune passion à réformer, aucun vice à corriger, aucune faute à expier. Il n'appartenait qu'à Jésus-Christ, Fils de Dieu, le Saint des saints, la sainteté même de tenir un pareil langage, de défier ses ennemis les plus acharnés de pouvoir lui reprocher même la faute la plus légère. Cet Homme-Dieu avait pris toutes nos infirmités, il s'était assujetti à toutes nos souffrances; mais il ne permit jamais que le moindre péché, que la plus légère imperfection ternît l'éclat de son âme innocente et pure.

Qu'il serait à désirer que nous pussions tenir le même langage : *Quis ex vobis arguet me de peccato?* Mais hélas! tristes et malheureux enfants d'un père coupable, notre âme a été aussi vite souillée que réunie à notre corps. Et depuis notre baptême, que de fois cette âme régénérée n'a-t-elle pas reçu de mortelles atteintes? Nous sommes donc pécheurs. Cependant, oh! aberration profonde, aveuglement inconcevable! ne rencontre-t-on pas des hommes qui osent dire : « Je n'ai rien à me reprocher! » — Vous n'avez rien à vous reprocher? Mais la sainte Écriture ne nous dit-elle pas : *Omnes declinaverunt... Le juste pèche sept fois le jour?* Ne nous déclare-t-elle pas que celui qui se croit sans péché se fait illusion et est un menteur?... Donc, ô vous qui tenez ce langage ou vous êtes dans l'illusion, ou vous affirmez que le Saint-Esprit s'est trompé.

Vous n'avez rien à vous reprocher! Êtes-vous plus

justes que les grands saints ? Or, tous se sont voués à la pénitence et sont allés se purifier à la fontaine salutaire du sacrement de la réconciliation. Saint Paul, ce vase d'élection, avait peur d'être réprouvé après avoir travaillé sans relâche à la conversion des autres ; et vous, mes frères, vous êtes sans craintes!

Vous n'avez rien à vous reprocher! Vous n'avez donc jamais manqué à aucun de vos devoirs ? Interrogez votre conscience ! N'avez-vous jamais omis de fléchir le genou pour adorer Dieu et le remercier? N'avez-vous pas souvent souillé votre langue par des blasphèmes et des imprécations ? Mais souvenez-vous de vos médisances, de vos scandales, de votre négligence à élever vos enfants dans la crainte de Dieu... N'oubliez pas votre dureté envers vos serviteurs et les pauvres !...

Vous n'avez rien à vous reprocher! Mais n'avez-vous pas manqué au devoir sacré imposé par la foi et la religion : *Ton créateur tu recevras, au moins à Pâques humblement?*

Vous n'avez rien à vous reprocher! c'est le témoignage que rendait aussi de lui-même le pharisien superbe, réprouvé par Jésus-Christ : « Seigneur, disait-il, je vous rends grâce de ce que je ne suis pas comme les autres hommes, enclin à toutes sortes de vices : voleur, injuste, adultère... » Dites plutôt, mes frères, comme l'humble publicain, confessant sa culpabilité : *Propitius esto mihi peccatori.* Et comme lui vous mériterez une sentence de grâce et de pardon.

Si donc je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas? Ce reproche que Jésus-Christ fait aux Juifs, à combien de chrétiens ne pourrait-on pas l'appliquer ? Sans parler des incrédules déclarés qui ne croient à rien et se moquent de tout, ne voyons-nous pas, en trop grand nombre hélas ! des hommes qui affectent une sorte de neutralité entre Baal et le Dieu d'Israël, entre la foi et l'incrédulité? Ils acceptent une foi spéculative et historique, mais ils redoutent les devoirs que la religion impose. Là-dessus ils cherchent à s'illusionner.

Celui qui est de Dieu écoute les paroles de Dieu. Ce qui fait que vous ne les écoutez pas, c'est que vous n'êtes pas de Dieu. Ceux qui auraient le plus besoin de la parole de Dieu sont précisément ceux qui s'en éloignent. Tandis que le juste fait ses délices de la loi sainte, la contemple, l'étudie, la médite sans cesse, le pécheur qui aurait tant d'intérêt à s'en pénétrer, la repousse loin de lui, comme ennuyeuse à son esprit, et comme importune à ses passions. Ainsi le malade hors de sens craint plus les remèdes qui le dégoûtent que le mal qui le conduit à la mort. Une des marques les plus sûres de notre avancement ou de notre décadence dans la piété, est notre goût ou notre dégoût pour la parole divine : et Jésus-Christ nous donne ici cette règle pour connaître si nous sommes ou si nous ne sommes pas de Dieu. Ils ne sont pas de Dieu, ceux qui n'assistent jamais à la distribution de sa parole, ou qui s'y présentent rarement, ou qui s'y traînent avec répu-

gnance. Ils ne sont pas de Dieu, ceux qui écoutent sa parole avec légèreté, et pour qui elle n'est qu'un son qui frappe l'oreille sans pénétrer jusqu'au cœur. Ils ne sont pas de Dieu, ceux qui y recherchent non ce qui vient de Dieu, l'instruction et l'édification, mais ce qu'y met l'homme, les ornements de l'éloquence mondaine. Ils ne sont pas de Dieu, en un mot, ceux qui au lieu d'y venir avec foi et respect, y apportent un esprit de critique, et viennent juger la parole qui sera un jour leur juge.

Les Juifs eurent l'insolence de répondre au Fils de Dieu : « N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un Samaritain et un possédé du démon ? » Jésus-Christ un Samaritain ! Jésus-Christ à la fois si vertueux et si bon ! Jésus-Christ si parfait et si pur ! Jésus-Christ si parfait et si humble ! Jésus-Christ un Samaritain, c'est-à-dire un schismatique ! un idolâtre ? C'est-à-dire pour les Juifs ce qu'il y avait de plus vil et de plus odieux ! Jésus-Christ un possédé du démon ; c'est-à-dire un malheureux abandonné de Dieu ! Quelle insulte ! quel blasphème ! Voilà les injures absurdes vomies par la haine. Les calomnies et les outrages sont souvent le partage des âmes fidèles sincèrement attachées à la religion. En entrant dans la carrière de la piété attendons-nous à des railleries et à des persécutions qui honorent les serviteurs de Jésus-Christ en leur donnant un trait de ressemblance avec ce Dieu outragé et calomnié.

Le divin Sauveur leur repartit avec sa modestie ordinaire : *Je ne suis point possédé du démon, mais*

j'honore mon Père et vous me déshonorez. Pour moi je ne cherche point ma propre gloire, un autre la recherchera et me fera justice. Quel modèle! Quelle leçon nous donne Jésus-Christ lorsque nous sommes accablés d'injures! Violemment attaqué, il se borne à nier ce que la calomnie lui impute. Il ne se permet ni récriminations, ni reproches contre ses ennemis. Il se contente de se plaindre à eux-mêmes de ce que, tandis qu'il rend honneur à son Père, ils cherchent à lui ravir le sien. Formé sur ce modèle, le chrétien en butte aux traits de la calomnie, les écarte et ne les renvoie pas. Il pare les coups qu'on lui porte, mais il se garde d'en porter. Supérieur à la vengeance, non seulement il pardonne, mais il prie pour ses persécuteurs. Il fait plus, à l'exemple du Sauveur, il ne recherche pas sa propre gloire, mais celle de Dieu, et il la recherche en tout. Est-ce là ce que nous faisons nous-mêmes? Ne l'avons nous pas souvent déshonoré par notre respect humain, par nos irrévérences au pied des autels?

En vérité, en vérité, je vous le dis, si quelqu'un observe ce que j'enseigne, il ne mourra jamais. Quelle magnifique promesse! Jésus-Christ la vérité éternelle; Jésus-Christ qui ne peut ni se tromper, ni nous tromper attache comme récompense à l'observation de sa loi, le ciel, sa gloire et sa félicité immortelles.

Les Juifs prévenus et mal intentionnés interprétèrent mal cet oracle, et croyant que Jésus-Christ parlait de la vie présente et non de la vie future, de

la mort du corps et non de celle de l'âme, s'écrièrent avec une surprise affectée : « Nous connaissons *bien maintenant* que vous êtes possédé du démon. Abraham est mort et les prophètes sont morts. Cependant on ne peut pas reprocher à Abraham d'avoir violé la loi ; il est prouvé aussi que les plus grands prophètes ont mis la plus grande exactitude à suivre la parole de Dieu ; comment donc pouvez-vous vous attribuer le droit de communiquer la vie par votre parole et empêcher ceux qui l'écoutent de mourir ? Seriez-vous plus grand que notre père Abraham ? Qui prétendez-vous être ? *Quem te ipsum facis ?* » Jésus ne change point de langage et répond : « Je ne m'arroge rien de ce qui ne m'est pas légitimement dû. Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien. Mais qu'ai-je besoin de vos louanges ? C'est mon Père qui me glorifie par la puissance miraculeuse qu'il me communique, Lui que vous proclamez votre Dieu, et que vous ne connaissez point ; mais moi je le connais, et si je *disais que je ne le connais point, je serais comme vous, un menteur. Mais je le connais, et je garde sa parole.* Tout à l'heure, avec une insultante raillerie vous me demandiez si je suis plus grand qu'Abraham ; oui, je le suis, et j'ajoute qu'*Abraham votre père a désiré ardemment* voir *mon avènement* sur la terre ; *il l'a vu*, du moins en esprit et par la révélation de Dieu, et *il a été ravi de joie.* » Sans être ni aigri par la contradiction, ni révolté par l'injustice, ni échauffé par la violence, Jésus-Christ continue de dire aux Juifs la vérité. Il trouve le

secret de concilier avec le témoignage glorieux qu'il se doit l'humilité dont il est le modèle. Il dit ce qu'il est, et il ne se glorifie pas de l'être. Il se déclare nettement le fils de Dieu ; c'est l'hommage qu'il doit à la vérité ; il refuse en cette qualité de se donner gloire à lui-même ; voilà l'exemple d'humilité qu'il veut donner. Quand la vérité exigera que nous parlions de nous, disons les choses telles qu'elles sont ; et si nous reconnaissons dans notre âme quelques bonnes qualités, rapportons-en le mérite à Dieu et souvenons-nous que s'il y a en nous un peu de bien il y a encore plus de mal.

Les Juifs l'interrompant : « Quoi ! s'écrièrent-ils : *vous n'avez pas encore cinquante ans et vous osez dire que vous avez vu Abraham !* » Jésus leur répondit : « *En vérité, en vérité, je vous le dis : je suis avant Abraham.* » Leur parler de la sorte, c'était leur dire clairement que si, comme homme, il n'avait pas encore trente-trois ans, comme Dieu, égal à son Père, il était éternel, il existait avant Abraham et avant tous les temps ; mais savez-vous ce que cette grande vérité qui aurait dû les faire tomber aux pieds de ce Dieu-Sauveur, produisit sur l'esprit des hommes aveugles à qui il l'adressait ? *Ils prirent des pierres*, dit l'Évangile, *pour les lui jeter*. Effroyable et incompréhensible mystère que l'endurcissement des pécheurs, qui résistent opiniâtrément à la grâce, et à qui rien ne peut ouvrir les yeux ! Craignons ce fu-

neste endurcissement et prions le Seigneur de nous en préserver.

Jésus pour se soustraire à leurs poursuites *sortit du temple et se cacha.* Est-ce la crainte qui l'engage à éviter leur fureur ? Mais bientôt allant au-devant de ses persécuteurs il leur demande : *Quem quæritis ?* Ah ! mes frères, sa conduite est aussi irrepréhensible et quand il se cache et quand il se montre. Ses exemples sont aussi utiles quand il évite la persécution que quand il se livre à ses persécuteurs ; il nous apprend à ne pas prévenir les moments du Seigneur, et à ne pas éluder ses volontés et ses ordres quand il s'explique.

Que de chrétiens méritent les blâmes de Dieu, non pas précisément pour avoir négligé les bonnes œuvres, mais pour les avoir faites à contretemps, de s'être montrés lorsqu'il eût été plus utile de se cacher, d'avoir parlé, repris, corrigé lorsqu'il eût été plus édifiant de se taire, de supporter et d'attendre ! Prenons garde d'être de ce nombre ; étudions toujours la volonté de Dieu pour y conformer notre conduite et nos œuvres.

Et vous, Seigneur, faites-nous-la connaître, cette volonté ; rendez-nous dociles à la suivre afin qu'au jour de votre justice nous méritions de nous réunir à vous et de jouir de vos ineffables délices. *Amen.*

POUR LE MÊME DIMANCHE

DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST

Amen, amen dico vobis, antequam Abraham fieret, Ego sum.
(JOAN., VIII.)

Mes Frères,

Il n'est pas un seul d'entre vous qui ne soit intimement convaincu de la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; mais il n'en est pas ainsi de tous les hommes. Il en est que leur ignorance et leurs préjugés ont empêché jusqu'ici d'apercevoir cette profonde vérité. Aussi, au lieu d'adorer le Christ comme le Fils éternel du Père, ne faisant avec lui et l'Esprit-Saint qu'un seul et même Dieu, ils ne l'honorent que comme un sage, un bienfaiteur de l'humanité.

Nous ne parlons pas de ces impies forcenés que le seul nom de Christ fait bondir de fureur, vrais suppôts de l'enfer, ils en partagent toute la rage ; et avec des esprits si peu calmes, des cœurs si pleins

de colère, il serait inutile de discuter. Nous nous contenterons de prier pour eux.

Nous ne nous adresserons donc aujourd'hui qu'à ceux dont la foi en la divinité de notre Sauveur pourrait avoir été ébranlée ou par les passions, ou par l'ignorance, ou par les préjugés, ou par de mauvaises lectures, ou enfin par des conversations impies. Nous espérons raffermir leur foi en exposant simplement deux des preuves sur lesquelles repose le dogme en question, le caractère et les œuvres du divin Sauveur.

I

Le caractère de Notre-Seigneur Jésus-Christ peut être étudié sous deux faces : sous le rapport moral et sous le rapport intellectuel.

Le caractère de Jésus, tel qu'il nous apparaît lorsque nous lisons les Évangiles, est quelque chose de si parfait que nous serions tentés de le prendre pour une fiction si une fiction aussi parfaite pouvait être conçue par un cerveau humain.

Parmi nous, hommes, la perfection est partagée de manière à se reproduire également en divers sujets. Ainsi, si vous cherchez le nom le plus illustre parmi les sages, en exceptant Jésus-Christ, il nous sera difficile de prononcer entre Anaxagore, Socrate, Platon, Aristote, Caton, etc.

Si vous demandez le nom du plus grand capitaine, on vous présentera à l'envi Alexandre, César, Annibal, Charlemagne, Napoléon. Si vous recherchez le prince des orateurs, on vous désignera Démosthène, Cicéron, Bossuet. Si même, sur les traces de Jésus Christ, vous demandez quel est le plus saint entre les saints, on vous exhibera une longue liste de ces héros, tous également dignes d'admiration et d'amour. Aucun homme, dans aucun genre, ne possède une perfection supérieure de manière à le mettre au-dessus de tous les autres. Mais prononce-t-on le nom de Jésus-Christ, aussitôt tout s'abaisse, tout rentre dans l'ombre autour de lui, et l'idée de sa perfection demeure surhumaine et incompréhensible.

Et ce qui relève singulièrement cette perfection, c'est qu'elle est innée en Jésus-Christ. Les plus parfaits d'entre les hommes ne le sont que parce qu'ils ont profité de la perfection de ceux qui les ont précédés. Les plus sages ne l'ont été que parce qu'ils ont mis à profit la sagesse d'autrui. Les plus illustres génies ont profité des lumières de leurs devanciers. Les plus grands saints ont bâti leur sainteté sur le modèle de celle des autres saints et surtout sur celle de Jésus-Christ. Ainsi la perfection des hommes ne leur vient pas exclusivement de leur propre fond. Celle de Jésus-Christ ne dérive que de lui-même.

Et pourtant, mes frères, toute sublime que soit cette perfection, elle est cependant la plus imitable, et celle qui a fait le plus de disciples. Tandis que

tous les sages de tous les temps n'ont pu même influer, comme dit Voltaire, sur les mœurs de la rue qu'ils habitaient, Jésus-Christ a influé sur le monde entier : tout s'est réformé à son image, tout est devenu chrétien ou tend à le devenir.

Cette perfection de Jésus-Christ est si réelle que nul n'ose la contester. Ses ennemis eux-mêmes sont forcés de la reconnaître. Ainsi on peut, sans crainte, en parler dans les termes les plus magnifiques. Dans le panégyrique de ce sage l'exagération n'est pas possible. La louange peut aller jusqu'à l'adoration et c'est dans toute sa rigueur qu'en parlant de lui on peut employer le mot divin.

Et de fait, quel ensemble de vertus ! et quelle perfection dans chacune d'elles ! Comme elles s'accordent sans se nuire ! Comme elles savent se tenir dans leur propre limite, et se préserver de l'exagération, terme où commence le défaut ! En lui la bonté est sans faiblesse, le zèle sans intolérance, la fermeté sans raideur, l'humilité sans bassesse, la résignation sans abattement, la patience sans fierté, la charité sans bornes et sans ostentation. Là, rien de guindé, rien de faux, rien d'outré, rien de heurté. La nature humaine s'y laisse voir dans toutes ses émotions légitimes, et la nature divine dans toute la sublimité de ses attributs. Jésus-Christ est vertueux comme un Homme-Dieu. En lui l'homme et le Dieu sont entiers. Et c'est cet accord divinement harmonieux entre les deux natures qui nous charme et nous attire ; c'est ce qui fait que le modèle le

plus parfait est en même temps le moins désespérant. Avec Jésus on peut se plaindre, on peut pleurer, on peut repousser la souffrance, on peut tolérer les pécheurs, on peut aimer ce qui est aimable. Rousseau avait raison de dire : « Une des choses qui me charment dans le caractère de Jésus n'est pas seulement la douceur des mœurs, la simplicité, mais la facilité et la grâce. Il ne fuyait point les fêtes, il allait aux noces, il cultivait l'amitié, il jouait avec les enfants, il mangeait chez les publicains. Il était à la fois indulgent et juste, doux aux faibles, terrible aux méchants. Sa morale avait quelque chose d'attrayant, de tendre; il avait le cœur sensible. Quand il n'eût pas été le plus sage des mortels, il en eût été le plus aimable. »

Que de traits, en effet, se présentent à l'appui de ce jugement ! tout l'Évangile en est plein. Rappelons seulement en passant la Madeleine, la Samaritaine, la femme adultère, la Chananéenne, le fils de la veuve de Naïm rendu à sa mère, Lazare rendu à ses sœurs, les multitudes nourries, les malades guéris, les petits enfants caressés, les humbles publicains visités, Judas accueilli par un baiser, Pierre converti par un regard, le bon larron consolé par la promesse du ciel, et enfin Jean, le disciple bien-aimé, récompensé de son amour par le don ineffable de l'Auguste Marie. Quelle bonté ! Quelle justice ! Quelle sagesse ! En un mot, quelle plénitude de grâce et de vérité ! *Vidimus, eum plenum gratiæ et veritatis.*

Voilà, mes frères, une légère esquisse du caractère de Jésus-Christ envisagé dans son côté moral. Un mot pour vous le montrer dans son côté intellectuel.

Si Jésus-Christ a été vertueux au point de pouvoir dire sans orgueil : « Qui de vous me convaincra de péché? *Quis ex vobis arguet me de peccato?* » Il aurait pu dire aussi : « Qui de vous me convaincra d'erreur? » Saint Paul, écrivant aux Colossiens, fait en deux mots l'éloge de l'intelligence de Jésus-Christ : « C'est en lui que se trouvent renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science : *In quo sunt omnès thesauri sapientiæ, et scientiæ absconditi.* » Bien avant l'Apôtre, le vieillard Siméon avait rendu témoignage à l'éclatante lumière que le Fils de Marie devait projeter sur le monde : « Maintenant, ô Seigneur, vous pouvez renvoyer votre serviteur en paix, car mes yeux ont vu la lumière qui doit éclairer les nations : *Lumen ad revelationem gentium.* Renchérissant sur cette parole le disciple bien-aimé, l'aigle de Patmos, commence son évangile en déclarant à la face du ciel et de la terre que celui dont il va retracer la vie terrestre est le Verbe de Dieu, la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde : *Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.*

Ces témoignages et cent autres que nous pourrions emprunter aux Livres saints sont appuyés sur des faits réels, éclatants, incontestables. Jésus-Christ fut réellement doué d'une intelligence plus qu'humaine, plus qu'angélique. Dès ses plus tendres an-

nées on voyait qu'il croissait en sagesse plus encore qu'en âge, et à douze ans il étonnait les plus savants docteurs d'Israël par les profondeurs de ses pensées, par la pénétration de son esprit, par son habileté à interpréter les divines Ecritures. Quelques années plus tard, les Scribes, les princes des prêtres, les docteurs de la loi se demandaient en l'entendant parler, si c'était bien là le fils de l'artisan Joseph. « D'où lui vient cette sagesse, se disaient-ils ? N'est-ce pas le fils du charpentier Joseph ? Comment sait-il les lettres, lui qui n'a pas étudié ? *Nonne hic est fabri filius?... Undè huic sapientia hæc? Quomodò hic litteras scit, cùm non didicerit ?*

Ainsi, sans étude, sans travail aucun, Jésus-Christ possède une science qui étonne les plus hautes intelligences. Il parle, et sa parole ravit et entraîne les multitudes ; il parle et sa parole met dans le plus grand jour ces vérités sublimes que le mensonge avait enveloppées de ténèbres ; il parle et sa parole donne la solution la plus claire, la plus satisfaisante à tous les problèmes, à toutes les questions sur Dieu et sur l'homme qui avaient fait jusque-là le désespoir des plus grands génies ; en un mot, il parle, et cette parole créatrice comme celle qui, au commencement des temps, produisit la lumière matérielle, la lumière des corps, fut suivie d'une telle irradiation de lumière spirituelle qu'on peut dire en toute vérité pour le monde moral, comme pour le monde physique : *Et facta est lux*, et la lumière fut faite.

Jésus ne discute pas, ne pérore pas ; il émet sa

doctrine sans art, sans effort, sans préoccupation de n'être pas compris, avec une simplicité confiante. Plein des mystères d'en haut, il en parle sans effort; la vérité lui est familière; il la sait, il l'expose simplement et avec une telle netteté que les Juifs sont obligés de s'écrier : « Jamais personne n'a parlé comme cet homme. »

Et par le fait, telle est la puissance de cette parole que, méditée, discutée, attaquée, disséquée par toutes les sciences, par toutes les haines, appliquée aux sociétés, aux peuples, aux individus, elle n'a jamais pu être convaincue d'erreur. Toujours elle est restée, et elle est encore la lumière du monde; et chaque jour vérifie ce que le Maître a prédit : « Le ciel et la terre passeront, mais ma parole ne passera pas : *Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non præteribunt.*

Et après cela, mes frères, dirons-nous que Jésus-Christ est un pur homme? Si avec le caractère que nous venons de lui voir le Sauveur est un pur homme, il faut dire qu'il n'y a aucune différence entre l'homme et Dieu. Ce qui est un horrible blasphème. Ah! plutôt tombons à ses pieds et confessons avec saint Pierre qu'il est le Fils du Dieu vivant, vrai Dieu comme lui : *Tu es Christus Filius Dei vivi.* Un regard jeté sur ses œuvres va achever de nous convaincre.

II

Au fruit on connaît l'arbre; par le travail on apprécie l'ouvrier. Les œuvres de Jésus-Christ, portant le cachet de l'opération divine, nous disent qu'il est Dieu. Étudions-en quelques-unes. Jésus était à Jérusalem pour la fête des Tabernacles. Un pauvre mendiant, aveugle de naissance, se présente à lui : « Maître, disent les apôtres, quel péché a été commis par cet homme ou ses parents pour qu'il soit aveugle? — Ce n'est point, répond le Sauveur, parce qu'ils ont péché, mais afin que l'œuvre de Dieu soit manifestée en lui. » En même temps, Jésus fait de la boue avec sa salive, en met sur les yeux de l'aveugle et lui dit : « Va et lave-toi à la piscine de Siloë. » L'aveugle s'en va, se lave et voit.

Aux portes de la ville de Naïm, Jésus rencontre un cortège funèbre. Ce sont les funérailles d'un jeune homme, fils unique d'une veuve désolée. A la vue des larmes de la mère, Jésus touche le cercueil et dit au mort : « Lève-toi, je te l'ordonne. » Et le mort se lève et Jésus le rend à sa mère.

Dans une autre circonstance Jésus est suivi au désert par une foule nombreuse. Voilà trois jours que ces gens-là s'empressent pour l'écouter. Ils sont harassés de fatigue et de faim. Il y a là un jeune

homme qui possède encore cinq pains d'orge et deux poissons. « Faites asseoir tout le monde sur l'herbe, dit Jésus aux apôtres, et distribuez-leur ces provisions. » On obéit; tout le monde, c'est-à-dire plus de cinq mille personnes sont rassasiées, et l'on recueille encore deux corbeilles de restes.

Un soir les apôtres prirent une barque au rivage de Bethsaïde et naviguèrent vers Capharnaüm. Un vent furieux les arrêta en route. Vers la quatrième heure du matin, ils virent Jésus marchant sur les eaux et venant à eux. Ils le prirent pour un fantôme et poussèrent des cris d'effroi. Mais lui les rassura en disant : « C'est moi, ne craignez rien. — Si c'est vous, Seigneur, dit Pierre, ordonnez que j'aille à vous. — Viens donc, reprend Jésus. » Aussitôt Pierre descendit de la barque et fit quelques pas sur les eaux; mais voyant la violence des vagues, il eut peur, et, comme il commençait à enfoncer, il s'écria : « Seigneur, Seigneur, sauvez-moi. » Jésus lui tendit la main, lui reprochant son peu de foi, et ensemble ils entrèrent dans la barque. Aussitôt la tempête cessa.

Jésus étant en Galilée, dit un jour à ses disciples : « Lazare, notre ami est mort, et je me réjouis à cause de vous de n'avoir point été là, afin que votre foi soit confirmée.

Il revint donc à Béthanie, et lorsqu'il y arriva Lazare était mort depuis quatre jours. Les deux sœurs du défunt allant au-devant de lui, s'écrièrent : « Seigneur, si vous eussiez été ici, notre frère ne

serait pas mort. — Où l'avez-vous déposé ? — Seigneur, venez et voyez. » Et Jésus pleura, puis frémissant en lui-même, il dit : « Otez cette pierre. » Mais Marthe répliqua : « Seigneur, il sent déjà mauvais, car voici quatre jours qu'il est mort. » Lorsque la pierre fut enlevée, Jésus leva les yeux au ciel et dit : « Mon Père, je vous rends grâce de ce que vous m'entendez. Pour moi, je sais que vous m'exaucez toujours, mais je le dis pour ce peuple, afin qu'il sache que c'est vous qui m'envoyez. » Et aussitôt il s'écria : « Lazare, sors du tombeau. » Et Lazare se leva, sortit et marcha.

Voilà quelques-unes des œuvres de Jésus ; nous pourrions en citer cent autres aussi belles, aussi éclatantes, aussi merveilleuses. Toutes ont eu pour témoins des personnes nombreuses, de tout rang, de tout âge, de toute condition ; toutes, par conséquent, sont incontestables. Or, mes frères, sont-ce là des œuvres humaines ? Jamais l'homme fit-il en son propre nom, en vertu d'un pouvoir inhérent à sa nature de semblables prodiges ?

Mais ce n'est point tout encore. Quatorze fois dans le cours de ses prédications, le Christ avait annoncé qu'après sa mort, il ressusciterait le troisième jour, et il indiquait d'avance cette résurrection comme le signe définitif auquel non seulement ses apôtres, mais les Juifs infidèles eux-mêmes pourraient reconnaître un jour sa divinité.

« Cette génération perverse et adultère, disait-il, demande un signe, et il ne lui en sera point donné

d'autre que celui de Jonas. De même que Jonas resta trois jours dans le ventre de la baleine, ainsi le Fils de l'homme, après avoir été trahi, bafoué et crucifié, sera déposé dans le tombeau et ressuscitera le troisième jour. »

Cette prophétie qui annonçait le miracle des miracles se réalisa de la manière la plus éclatante. Le Christ, trahi par Judas, abandonné par les siens, livré aux soldats, traîné devant les tribunaux, condamné par Pilate, crucifié entre deux larrons, était mort sur son gibet. Un coup de lance donné par un soldat ouvrit le cœur inanimé de Jésus ; il en sortit du sang et de l'eau, preuve incontestable d'une mort réelle. Déposé de la croix, le corps du Sauveur fut mis dans un sépulcre tout neuf, taillé dans le roc. Une lourde pierre fut placée à l'ouverture et scellée du sceau public. Des gardes furent constitués par ordre du gouverneur pour veiller autour de ce tombeau et empêcher que personne ne vînt ravir le sacré dépôt qu'il renfermait.

Or, il advint que le troisième jour après la mort de Jésus, au moment où les premières lueurs de l'aube commençaient à percer les ténèbres de la nuit, le divin tombeau fut ébranlé tout à coup. Un ange brillant comme l'éclair apparut au milieu des gardes, qui tombèrent à la renverse ; la pierre scellée se brisa et se renversa ; le Christ était ressuscité. Il venait d'accomplir sa parole : « Je quitte ma vie pour la reprendre. Personne ne me l'ôte ; c'est par

ma propre volonté que je l'abandonne. J'ai le pouvoir de la quitter et de la reprendre. »

La mort était vaincue, et le Christ en se ressuscitant lui-même venait de donner au monde le témoignage le plus fort, le plus incontestable de sa divinité. Désormais les hommes, à l'exemple de saint Thomas, l'apôtre incrédule, devaient dire : « Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu. » Cependant le Sauveur voulut leur donner une dernière et éclatante preuve de sa divinité.

Après avoir consacré quarante jours à se manifester à ses apôtres et à ses disciples, à achever de les instruire et à les préparer à l'effusion de son Esprit, il les réunit au nombre de plus de cinq cents sur la montagne des Oliviers. Il était midi. S'adressant à ses apôtres : « Voici, dit-il, que je vais vous envoyer du ciel le Paraclet que mon Père vous a promis; vous allez être régénérés dans le Saint-Esprit, et vous rendrez témoignage de moi à Jérusalem, dans toute la Judée et jusqu'aux extrémités de la terre. » Puis, élevant les mains pour les bénir, il ajoute : « La toute-puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Allez donc et prêchez l'Evangile à toute créature, enseignez toutes les nations, et apprenez-leur à observer ma loi, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; et voici que je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles. » En achevant ces mots, il s'élève majestueusement vers le ciel et bientôt une nuée le dérobe à tous les regards.

Telle est, mes frères. la dernière preuve de la

divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'en est assez ; c'est plus qu'il n'en faut pour éclairer ceux qui ne ferment pas volontairement les yeux. Confessons donc hautement la divinité de notre Sauveur ; publions sans crainte ce dogme divin ; mais surtout faisons-en la règle de notre conduite. Après avoir par nos paroles et par nos actes confessé que Jésus-Christ est véritablement Dieu, nous mériterons qu'un jour il nous fasse partager éternellement son bonheur et sa gloire. *Amen.*

DIMANCHE DES RAMEAUX

ÉVANGILE

Jésus approchant de Jérusalem, et étant déjà arrivé à Bethphagé, près de la montagne des Oliviers. envoya deux de ses disciples, en leur disant : « Allez à ce village qui est devant vous, et vous y trouverez en arrivant une ânesse qui est attachée, et son ânon avec elle; déliez-la, et amenez-les-moi; et si quelqu'un vous dit quelque chose, dites que c'est le Seigneur qui en a besoin, et aussitôt on les laissera amener. » Or, tout cela se passa ainsi, afin que cette parole du Prophète fût accomplie : « Dites à la fille de Sion : Voici votre Roi, qui vient à vous plein de douceur, monté sur une ânesse qui porte le joug et sur son ânon. » Les disciples étant allés, firent ce que leur avait ordonné Jésus. Ils lui amenèrent l'ânesse et l'ânon, et les ayant couverts de leurs habits, ils le firent monter dessus. Alors une grande multitude de peuple étendit aussi ses habits sur le chemin; d'autres coupaient des branches d'arbres, et les jetaient sur son passage; et tous ensemble,

soit ceux qui marchaient devant lui, soit ceux qui le suivaient, criaient : « Hosanna au Fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna au plus haut des cieux ! » (MATH., XXI, 1-9.)

HOMÉLIE

Notre divin Sauveur avait souvent annoncé à ses disciples qu'il irait à Jérusalem pour y souffrir sa passion douloureuse, mais il leur avait déclaré qu'il ne mourrait que lorsqu'il le voudrait et que son heure n'était point encore venue. Toutefois cette heure ne tardera pas de sonner. Plus que cinq jours et tout sera consommé. Le divin Maître s'acheminait à pied vers Jérusalem. Quand il ne fut plus séparé de la ville sainte que de la distance d'un mille, il appela deux de ses disciples et leur dit : « Voyez-vous le village qui est devant vous ? Allez-y, vous verrez en entrant une ânesse et son poulain liés en dehors d'une porte au milieu de la voie publique. Ne demandez pas quel est leur maître ; déliez-les et amenez-les-moi. Si quelqu'un vous dit : Que faites-vous ? De quel droit vous emparez-vous de ces animaux qui ne vous appartiennent pas ? Sans entrer en explication, répondez simplement : le Seigneur en a besoin : *Dicite quia Dominus his opus habet*, et nul ne vous résistera. » Tout arriva comme Jésus l'avait prédit.

Le récit que vous venez d'entendre, tout simple qu'il est, renferme une grande leçon et nous offre

de grands exemples. Il nous apprend d'abord une vérité bien importante et souvent oubliée, c'est que Jésus-Christ pénètre les secrets des cœurs, voit tout, connaît tout et que, par conséquent, il est Dieu, puisqu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse tout voir et tout connaître. Comment en effet ce divin Sauveur aurait-il pu savoir que dans le village où il envoyait deux de ses disciples, ils trouveraient une ânesse attachée et son ânon avec elle? Comment aurait-il pu prévoir ce que répondraient les propriétaires? N'est-ce pas là une preuve évidente qu'il voit tout, qu'il connaît tout et que par conséquent il est Dieu, puisqu'il n'appartient qu'à la divinité de franchir, par ses lumières infinies, l'intervalle des lieux, comme celui des temps; de voir l'avenir comme le présent, et ce qu'il y a de plus caché, comme ce qu'il y a de plus connu? Mais s'il est vrai que Dieu voit tout, il est également vrai que nous ne saurions nous dérober à sa présence, ni nous soustraire à ses regards. Or, si nous étions bien persuadés de cette vérité comme nous devons l'être, faudrait-il rien de plus pour nous empêcher de faire le mal, pour nous animer à faire le bien?

Il n'y a aucun homme, quelque audacieux, quelque pervers que vous le supposiez, qui osât commettre une action criminelle et déshonorante sous les yeux des autres hommes. Les plus méchants mêmes ont coutume de cacher leurs infamies du voile secret ou des ombres de la nuit; et quelque penchant qu'ils aient à faire le mal, ils ne le feraient pourtant

pas, s'ils ne pouvaient le faire sans être vus. Or, si la seule crainte des regards des hommes est capable de nous arrêter, lorsque nous sommes tentés de nous livrer au crime, combien plus ne nous abstiendrions-nous pas, si nous pensions bien que nous ne saurions le commettre sans que Dieu nous vît! Comme on sollicitait un saint solitaire à faire une action criminelle et honteuse : « J'y consens, répondit-il, en faisant semblant d'entrer dans les vues de la personne qui était venu le solliciter; mais je n'y consens qu'à condition que ce crime sera commis en plein jour et au milieu de la place publique. Cette condition fut rejetée avec indignation, parce que la personne à qui on la proposait craignait de se déshonorer aux yeux des hommes. Mais le saint religieux, profitant de cette occasion pour lui donner une leçon salutaire : « Quoi! lui dit-il, vous craignez les regards de vos semblables, et vous ne craignez pas les regards de votre Dieu! Vos semblables ne pourraient pourtant que vous mépriser; au lieu que votre Dieu pourrait vous punir au moment que vous l'offenseriez. Allez donc, retirez-vous, et souvenez-vous que si nous devons craindre les hommes nous devons encore plus redouter Celui devant qui tous les hommes ne sont que néant. »

Souvenez-vous-en aussi, mes frères; n'oubliez jamais que vous êtes toujours sous l'œil inévitable de Dieu; et si la passion venait vous assaillir dans les ombres de la solitude, ou au milieu des ténèbres de la nuit, dites-vous à vous-mêmes, comme la chaste

Suzanne : « Je suis, il est vrai, à l'abri des regards des hommes, mais Dieu me voit, et que me servirait-il d'être innocent aux yeux du monde, si je me rendais coupable aux yeux de ce Dieu puissant et terrible qui pourrait m'accabler sous les traits de sa redoutable justice au moment même où j'oserais me révolter contre lui ? » Si vous avez soin de faire cette réflexion : *Dieu me voit*, la crainte s'emparera de votre âme, la passion s'éteindra dans votre cœur, et non seulement vous n'oserez pas commettre le mal, mais encore vous vous porterez avec ardeur à faire tout le bien dont vous êtes capable.

Quand un serviteur travaille sous les yeux de son maître, quelque indolent qu'il puisse être, il déploie tout ce qu'il a d'adresse et d'activité pour faire, aussi parfaitement qu'il le peut, l'ouvrage qui lui a été commandé. Quand un guerrier sait que son roi est témoin du combat qu'il a à soutenir, quoiqu'il soit naturellement lâche, il sent naître dans son cœur un courage qui l'élève au-dessus de son caractère; ilattaque l'ennemi, il affronte les périls, il brave la mort, et le désir qu'il a de plaire à son souverain le transforme en héros. Or, il en est de même d'un chrétien qui pense qu'il est constamment sous le regard de Dieu, et que ce Dieu infiniment clairvoyant voit tout ce qu'il fait. Quoiqu'il sente en lui-même une secrète répugnance pour le bien et qu'il soit d'abord rebuté par les difficultés que la pratique de la vertu lui présente, il ne peut se dire intérieurement à lui-même : *Dieu me voit*, sans se sentir

animé d'un courage dont il se croyait incapable, et la seule idée de la présence de Dieu qu'il regarde comme son souverain Maître et comme son Roi, suffit pour lui faire surmonter tous les obstacles qui l'arrêtaient. Dites-vous donc souvent, âmes tièdes : *Dieu me voit*, et ces paroles seront pour vous comme autant de coups d'aiguillon qui vous feront marcher avec ardeur dans les routes de la piété. Dites-vous-le souvent, âmes calomniées et injustement opprimées, et ces paroles vous consoleront de l'injustice des hommes. Dites-vous-le souvent, âmes affligées, et ces paroles seront pour vous comme un baume salutaire qui adoucira toute l'amertume des maux que vous avez à souffrir.

Tels sont les fruits précieux que vous retirerez de l'exercice de la présence de Dieu si recommandé par tous les Pères de la vie spirituelle.

Et si quelqu'un vous dit : Pourquoi faites-vous cela? Répondez : Le Seigneur en a besoin. — Jésus-Christ a besoin de nous, comme la lumière a besoin des ténèbres, comme la source rafraîchissante a besoin du voyageur altéré, comme le médecin a besoin des malades, comme le riche bienfaisant a besoin du pauvre. C'est l'amour qui a besoin de s'épancher, de se communiquer, de répandre des bienfaits. — Et nous aussi, nous surtout, nous avons besoin de Jésus-Christ, comme le malade a besoin du médecin, comme le pauvre a besoin du riche, comme l'enfant a besoin de sa mère. — Avec Jésus nous possédons tout, sans lui nous manquons de tout... Avec lui, le

souverain bonheur, sans lui, la souveraine misère. — Donnons-lui sans réserve tout ce que nous possédons, tout ce que nous sommes ; nous retrouverons tout en lui, au centuple.

Les disciples s'en allèrent et firent ce que Jésus leur avait ordonné. La commission que Jésus donna à ses Apôtres pouvait leur paraître singulière, et assez difficile à remplir, car ils ignoraient comment ils seraient reçus. Mais le Seigneur a parlé ; ils obéissent aveuglément et sans se permettre de discuter. Est-ce ainsi que nous obéissons à la volonté de Dieu, lorsqu'elle se manifeste à nous par la voix de nos supérieurs? Que de lenteurs ! que de résistances peut-être !

Or, tout cela eut lieu, afin que s'accomplît l'oracle du Prophète : Dites à la fille de Sion : Voici que ton roi vient à toi plein de douceur, assis sur un âne, sur le poulain de celle qui est sous le joug.

Jésus-Christ est vraiment le Roi et le Messie prédit par les prophètes ; il l'a lui-même déclaré à Pilate en termes formels, ajoutant que son royaume n'est pas de ce monde. Quand le peuple émerveillé de ses miracles voulait le faire roi, c'était parce qu'il reconnaissait en lui son Messie ; quand ses ennemis par dérision affichaient sur sa croix qu'il était le roi des Juifs, ils voulaient l'accuser de s'être donné pour le Messie. Mais cette vérité que nous croyons, que nous professons, en adoptons-nous la conséquence ? La suivons-nous dans la pratique? Jésus-Christ règne-t-il dans nos cœurs ? Exerce-t-il

l'autorité qui lui appartient, l'autorité aussi absolue même qu'un souverain dans son empire ? Lui rendons-nous l'obéissance passive, qui fait exécuter avec célérité, avec plaisir, l'universalité de ses préceptes ? Lui vouons-nous cette fidélité entière qui nous rend pleins de dévouement dans son service ?

Jésus-Christ est annoncé dans la prophétie d'Isaïe comme un roi plein de douceur, dérobant sous un voile mystérieux l'éclat de sa majesté afin de ne pas nous éblouir et de ne pas nous effrayer ; ici, il est peint sous la figure d'un agneau qui se laisse conduire à la mort sans se plaindre ; ailleurs, il est appelé le Prince de la paix qui veut subjuguer le cœur de tous les hommes, non par la force et la violence, mais par l'amour.

Une foule nombreuse que la fête de Pâques avait attirée à Jérusalem, ayant appris que Jésus se rendait en cette ville, accourut au-devant de lui, portant des palmes à la main. Et à mesure que Jésus avançait, cette multitude étendait ses vêtements le long du chemin, d'autres coupaient des branches d'arbres, et en jonchaient la terre sous ses pas. Et tous criaient à l'envi : Hosanna, salut au Fils de David, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna au plus haut des cieux ! La pompe qui environne aujourd'hui Jésus-Christ, est d'un genre bien extraordinaire et bien différent des pompes mondaines. Une troupe confuse d'hommes, de femmes, d'enfants, tous de la classe du peuple, accourant au-devant de lui, bénissant à haute voix le Fils de David, celui qui vient au nom du Sei-

gneur ; quelques pauvres habits, étendus sur son chemin, des branches d'arbres jetées sur son passage, lui-même au milieu de ce pauvre et bruyant cortège, monté sur un âne, voilà tout l'appareil de cette marche triomphante. Il veut par sa conduite nous apprendre à fuir le faste et le luxe, à nous contenter de ce qui nous est nécessaire et à pratiquer l'humilité.

Ces démonstrations d'amour et de reconnaissance que font éclater les Juifs, naguère témoins de ses nombreux miracles, sont celles que nous devons nous-mêmes lui témoigner ; car il est notre Roi comme il était le leur, et il n'a pas été moins bienfaisant envers nous qu'il ne le fut envers eux. Né nous a-t-il pas fait naître au sein de son Eglise? Ne nous a-t-il pas adoptés pour ses enfants, ses frères et ses cohéritiers par le baptême?

Mais n'imitons pas la légèreté et l'inconstance de cette foule si empressée à l'honorer. Vous l'entendez aujourd'hui acclamer Jésus-Christ de ses cris de joie et de triomphe et dire : *Hosanna filio David!* Dans quelques jours vous la verrez réunie à ses persécuteurs et vous l'entendrez crier de toutes ses forces : *Crucifigatur!* O inconstance inconcevable du cœur humain ! N'avons-nous jamais été coupables de ce péché?

Ah ! mes frères, si après les résolutions sérieuses. d'une retraite, d'une mission, d'une communion pascale ou d'une grande solennité, nous avons été infidèles ; si par des chutes graves nous avons chassé

Dieu de nos cœurs, et nous avons, en conséquence, crié aussi : *Crucifigatur!* qu'il n'en soit plus ainsi à l'avenir ; que notre fidélité, au contraire, dans les pratiques du bien soit une preuve de notre sincère retour à Dieu, elle sera aussi un gage assuré de sa félicité éternelle que je vous souhaite. *Amen.*

POUR LE MÊME DIMANCHE

PRÉPARATION A LA COMMUNION PASCALE

Dicite, filiæ Sion : Ecce rex tuus venit tibi mansuetus. (MATH., XX, 5.)
Dites à la fille de Sion : Voici votre roi qui vient à vous plein de douceur.

C'est moi qui suis chargé de la part de Dieu de dire à la fille de Sion, c'est-à-dire de vous annoncer à vous-mêmes qu'un grand roi plein de mansuétude doit venir parmi vous. Ce roi, c'est Jésus-Christ, le Fils éternel de Dieu, le Désiré des nations, le Messie, le Sauveur du monde. Il veut faire son entrée solennelle dans vos âmes par la sainte communion. Il vous invite donc tous, à l'occasion des fêtes pascales, au banquet des anges. Mais avant de recevoir cette visite royale, laissez-moi vous dire ce que vous devez faire pour vous y préparer et pour en bien profiter. Tout cela est marqué dans l'évangile de ce jour. Avant de nous approcher de la table angélique, nous

devons nous préparer à recevoir Jésus-Christ, première réflexion; en quoi consiste cette préparation, seconde réflexion; après la sainte communion nous devons faire notre action de grâces, troisième réflexion.

I

Nécessité de cette préparation. En voici les motifs: 1° *Ecce rex tuus.* Jésus est le roi du ciel et de la terre; c'est le vôtre, c'est votre roi : mais quel roi? C'est un roi qui est en même temps Dieu et votre Dieu, le Saint des saints. Que le modeste appareil sous lequel vous le voyez caché, les modestes espèces du pain et du vin ne vous rebutent pas, il n'en est pas moins grand et adorable; Jérusalem ne laisse pas que de le reconnaître pour son maître, pour son roi et de lui décerner des triomphes, quoiqu'il fasse son entrée sur un vil animal : *Sedens super pullum asinæ.*

Ecce : le voilà ce Dieu si puissant en œuvres et en paroles; c'est lui qui vient de ressusciter Lazare; c'est lui qui avait ouvert les yeux à tant d'aveugles, qui avait purifié de nombreux lépreux. *Ecce venit :* le voilà qui vient au-devant de vous; il n'attend pas que vous veniez au-devant de lui, mais il vous prévient : *Ecce venit.* Il vous invite tous. Vous qui

jouissez de la santé, comme vous qui êtes malades et infirmes; il vous appelle, vous qui êtes à la fleur de l'âge, comme vous qui êtes accablés sous le poids des années; à tous il vous dit : *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis et ego reficiam vos.* Il est empressé de se donner à vous. Il tarde à son cœur de s'unir intimement au vôtre : *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum.* Comme une épouse fidèle, allez au-devant du saint Époux : *Ecce sponsus venit, exite obviam ei.*

Venit tibi. Il vient à vous, le Roi du ciel et de la terre, le Juge suprême des vivants et des morts, il vient à vous, chétive créature, à vous, néant révolté. Quel abaissement pour un Dieu de visiter sa créature souillée ! Il vient pour vous et non dans son intérêt; il n'a besoin de personne, il se suffit à lui-même; mais il sait que vous êtes pauvre et que vous ne pouvez pas vous passer de lui, c'est pour cela qu'il vient vous combler de ses grâces, de ses faveurs et de ses biens : *Venit tibi.*

Il vient avec un air de bonté et de douceur ravissante : *Venit tibi mansuetus.* Dans ce mystère, sa tendre charité et sa douceur effacent pour ainsi dire l'éclat de ses autres vertus : *Mansuetus.* Il était doux à Bethléem, quand il vint au monde; il était doux dans son entrée à Jérusalem; autour de lui, en lui, rien n'excitait la frayeur, tout portait à la confiance; il est encore plus doux lorsqu'il se donne à vous par la sainte communion. On dirait qu'il ferme les yeux sur nos défauts et qu'il ne veut apercevoir que nos

misères. Il vient : *Venit*, sans attendre que nous allions à lui; il vient non plus au monde, ni à un peuple, ni à une cité, mais à nous : *Venit tibi*, du sein de son Père dans le nôtre! Comment peut-il habiter au milieu de nos tiédeurs, de nos pensées frivoles, de nos négligences, de nos innombrables imperfections? Il vient pour nous; que peut-il gagner à cette union? Quelle convenance y trouverait-il s'il ne convenait à la bonté de faire du bien?

Oui, Seigneur, dans ce triomphe tout est pour nous. Vous nous apportez la compassion de votre cœur, le secours de votre toute-puissance, les trésors de votre grâce. Vous venez éclairer des aveugles, délivrer des captifs, rendre à notre âme une heureuse liberté, en brisant tous les liens qui l'attachent aux créatures, nous donner la paix en soumettant tous nos penchants à votre loi. Que de motifs pour nous de bien nous préparer à bien recevoir sa visite!

II

Quelle doit être cette préparation? Il faut vous préparer comme les habitants de Jérusalem : 1° Ils se dépouillent de leurs habits et en couvrent les chemins par où Jésus Christ leur roi doit passer : *Straverunt vestimenta sua in via.* Dépouillez-vous de vos mauvaises dispositions par une bonne confession.

Etablissez-vous dans une grande pureté de cœur. Dépouillez-vous de tous vos attachements aux créatures, pour vous attacher totalement et uniquement à Jésus-Christ. Quittez dans votre extérieur toutes ces parures qui, si elles n'ont rien d'indécent, sont au moins trop conformes à la vanité mondaine et relevez-vous d'une grande modestie : *Straverunt vestimenta sua. — Induite vos sicut electi*, dit saint Paul, *humilitatem, modestiam.*

2° Les Juifs coupent des branches de palmier et d'olivier, les tiennent à la main et les agitent en signe de réjouissance, et en jonchent les chemins : *Cœdebant ramos de arboribus et sternebant in via.* Ornez votre âme de toutes sortes de bonnes œuvres et de vertus ; remplissez-la de bons sentiments de religion, et de piété par la méditation et la lecture de bons livres.

3° Ils louent et bénissent hautement ce divin roi : *Clamantes et dicentes : Hosanna Filio David, Benedictus qui venit in nomine Domini.* Approchez ensuite de Jésus-Christ avec une foi vive et animée. L'Eucharistie est par excellence le mystère de la foi. La foi seule découvre un Dieu sous les voiles eucharistiques. Nulle part il n'est caché comme dans ce sacrement. Apportons ensuite, à la Table Sainte, une piété fervente, et, s'il se peut, une dévotion tendre, un cœur brûlant d'amour et laissons échapper de nos cœurs ces paroles que répétait le peuple qui accompagnait Jésus dans son triomphe : *Benedictus qui venit in nomine Domini.*

III

Après votre communion, prenez encore pour modèle la conduite du peuple de Jérusalem, et imitez ce qui se passe dans cette ville à la présence de Jésus-Christ.

1° Jésus étant entré dans Jérusalem, toute la ville est dans une sainte émotion : *Commota est universa civitas.* Et on se demande les uns aux autres : *Quis est hic?* Et on répond : C'est Jésus, prophète de Nazareth. Selon ce modèle, après avoir communié et reçu Jésus-Christ, entrez dans l'étonnement et l'admiration en connaissant que Celui qui est venu vous visiter, c'est Jésus-Christ. Adorons-le profondément, prosternons-nous et anéantissons-nous à ses pieds; remercions-le et demandons-lui tout ce dont nous avons besoin pour l'aimer et le servir fidèlement tous les jours de notre existence.

2° Jésus-Christ étant entré dans le temple, il en chasse les vendeurs et les acheteurs, disant que sa maison doit être une maison de prières et non de négoce et d'affaires : *Domus mea, domus orationis est.* Il guérit les aveugles et les boiteux : *Et accesserunt ad eum cœci et claudi in templo, et sanavit eos.* Priez-le maintenant qu'il a fait son entrée dans votre cœur, de ne plus rien y souffrir de tout ce qui l'avait oc-

cupé jusqu'alors, d'en ôter tout ce qui pourrait profaner la sainteté de ce cœur devenu le temple du Très-Haut : *Templum Dei sanctum est quod estis vos.* Ce Dieu Sauveur vous exaucera, il bannira tout ce qui pourrait lui déplaire : *Et ejiciebat omnes vendentes.* Priez-le de guérir vos infirmités spirituelles : *Et accesserunt ad eum cœci et claudi, et sanavit eos.* Représentez-lui vos ténèbres, et votre aveuglement spirituel, et la faiblesse extrême qui vous empêche de marcher dans la voie du salut et de la vertu. Et si votre âme devient véritablement une maison de prières, un sanctuaire où retentit souvent l'hymne de la reconnaissance, Jésus fera ses délices de demeurer avec vous tous les jours de votre pèlerinage; et ce sera pour vous faire régner éternellement avec lui dans le ciel. *Amen.*

FIN DU PREMIER VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME

SAINT-AMAND (CHER). — IMPRIMERIE BUSSIÈRE

PLAN GÉNÉRAL DE L'OUVRAGE

Tome I

AVANT-PROPOS. — GRACES D'UNE MISSION. — LA RETRAITE
MOYEN DE BIEN FAIRE LA MISSION OU LA RETRAITE

Section première

ORIGINE DE L'HOMME ET SA DESTINÉE

Pourquoi suis-je sur la terre ? — J'ai une âme. — Mon âme est immortelle. — Que vaut mon âme ? Je dois sauver mon âme, etc.

Deuxième Section

OBSTACLES A LA FIN DE L'HOMME

1° *Le péché mortel :* Mal de Dieu. — Mal de l'homme. — Ses fruits amers. *Le péché véniel* 1° Sa nature ; — 2° Ses effets ; — Ses châtiments.
2° *Causes du péché* : Les tentations. — Les occasions prochaines.
3° *Suites du péché* : La mort. — Le jugement. — L'enfer. — Le purgatoire.
4° *Remèdes au péché* : La pénitence vertu. — La pénitence sacrement. — La conversion. — La miséricorde. — La contrition.

Tome II

TRAIT D'UNION DE LA TERRE AU CIEL, OU RAPPORTS
DE LA CRÉATURE AU CRÉATEUR

La Religion. — Jésus-Christ. — Sa vie. — Sa passion. — Sa résurrection. — Sa divinité. — Etablissement de la religion chrétienne.

CHEMIN DU CIEL OU LE DÉCALOGUE

Loi de Dieu. — Commandements de Dieu. — Commandements de l'Église.

Tome III

LE BATON DU VOYAGEUR OU MOYEN D'ARRIVER AU CIEL

La prière. — La parole de Dieu. — L'Eucharistie. — La Sainte Communion. — La Sainte Messe. — L'Imitation de Jésus-Christ. — Les bonnes œuvres. — La vraie dévotion. — Le travail. — Les souffrances. — La Providence, etc. — La dévotion à la Sainte-Vierge. La persévérance, etc.

Tome IV

I. Fête de Notre-Seigneur Jésus-Christ — II. Fêtes de la Ste-Vierge. III. Sujets nombreux de circonstance.

AVIS. — Les trois premiers volumes de cette édition ne sont pas la reproduction textuelle de ceux des éditions précédentes, ils ont été augmentés et ne se vendent pas séparément.

Le tome IVe, complément des éditions précédentes, se vend seul, séparément. Prix : 3 fr. 50 c.


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

